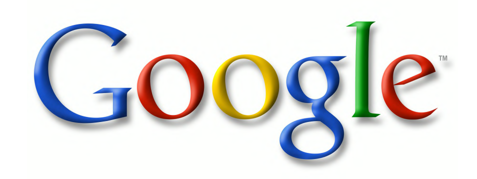
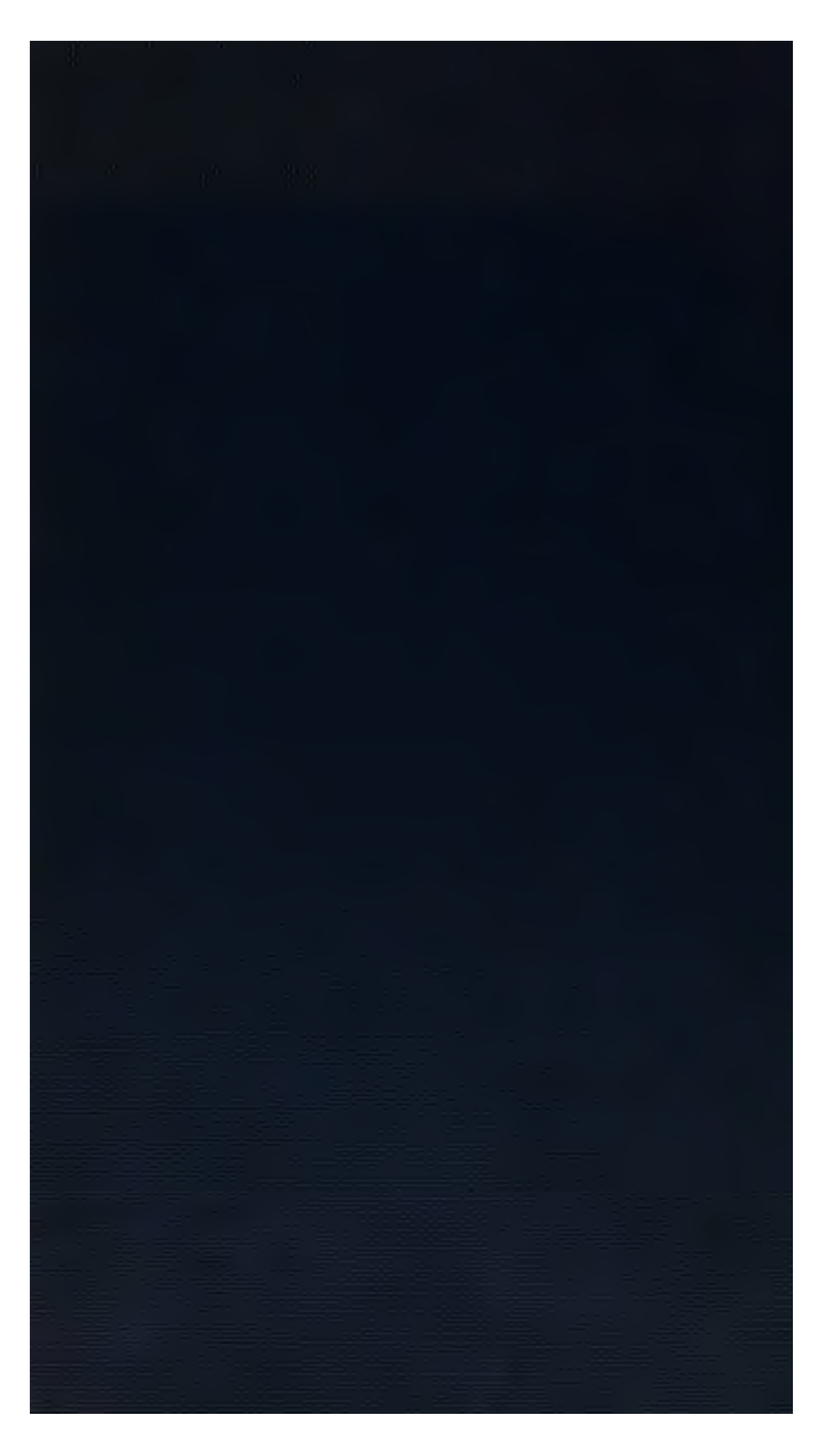
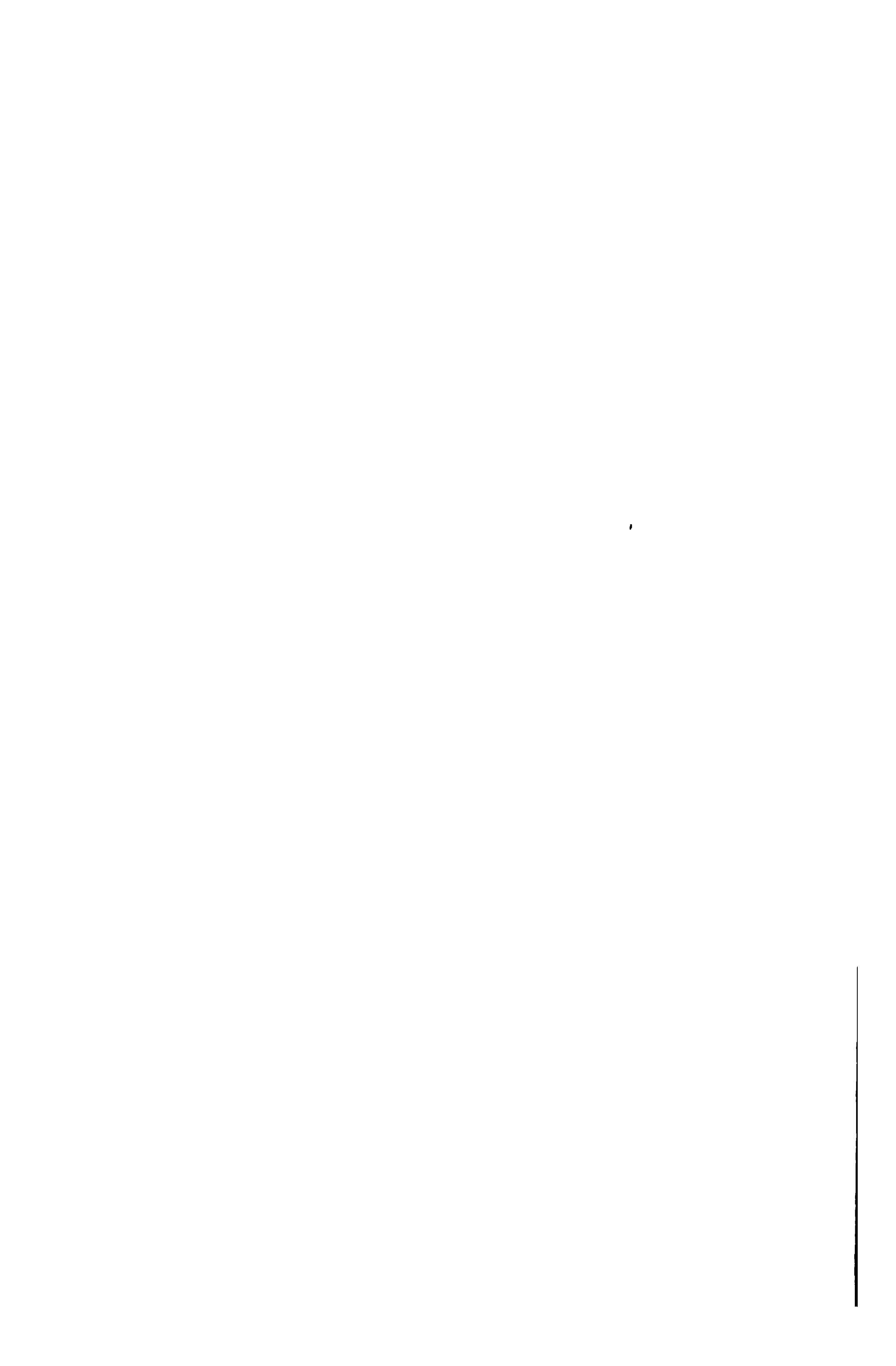





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



GALERIE HISTORIQUE

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.



RACHEL
Comédie françoise
1838 1858

GALERIE HISTORIQUE

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT

A LA TROUPE DE TALMA

Depuis le commencement du siècle jusqu'à l'année 1853.

PAR

E.-D^{is} DE MANNE

ET

C. MENETRIER

ORNÉE DE PORTRAITS GRAVÉS A L'EAU-FORTE

PAR M. FUGÈRE

Ludimus effigiem vitæ.



LYON

N. SCHEURING, ÉDITEUR

M DCCC LXXVI


ERSITY
2 1 MAR 1960
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS

NOTRE nouvelle publication s'adresse à tous les amis de l'art théâtral. Aux uns, elle rappellera le souvenir de comédiens qu'ils ont aimés & applaudis : elle apprendra aux autres qui ne les connaissent que par tradition, quels talents ont mérité à ces artistes, dans des genres divers, une part, plus ou moins grande, de célébrité.

Si les noms des comédiens dont nous avons tenté d'esquisser ici la vie artistique, n'offrent pas une suite d'illustrations comparables à ceux que les âges précédents ont vu se succéder sur notre première scène, ils représentent, du moins, dans leur ensemble, une réunion de talents estimables &, quelques-uns d'entre eux, éclatants & dignes de mémoire.

En conservant les traditions, ils ont, dans la mesure de leurs forces &, surtout dans le milieu de l'époque où

ils ont vécu, continué la renommée séculaire de la Comédie Française.

Malheureusement, en dehors des œuvres immortelles, consacrées par l'admiration & que l'on tient à honneur de maintenir sur la scène, le répertoire moderne n'offre plus de ces grandes œuvres destinées à survivre à leurs auteurs & à leurs interprètes. Depuis quarante ans, l'art dramatique s'est profondément modifié, &, conséquence naturelle, l'art théâtral a dû subir & a subi une égale transformation.

Avec Joanny, dont la biographie termine la Troupe de Talma, *a disparu le dernier représentant de la tragédie, dont, à deux époques distinctes, Lekain & Talma, avec les nuances qu'impose le cours du temps dans les habitudes, les mœurs, la vie des peuples, avaient été les plus illustres interprètes.*

Depuis, une jeune fille est venue, qui, exceptionnellement douée, & née avec le feu sacré, a ranimé de son souffle puissant ce cadavre inerte & réveillé les admirations d'autrefois... Elle succombe, & la tragédie tombe & meurt avec elle : elle l'avait galvanisée, elle ne l'avait pas ressuscitée!

La nouvelle école dramatique a régné en maître, en despote, peut-être, sur ces ruines & n'a rien fondé. Les mœurs bourgeoises ont tout envahi : la Comédie Française a ressenti le contre-coup ; ses changements successifs & ses révolutions intérieures n'ont été que le reflet, en quelque sorte, & l'image de ce qui se passait sur la scène du monde. Les comédies de caractère ont disparu

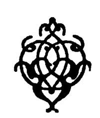
pour faire place à des romans mis en scène, à des études, non de la société tout entière, mais de certaines classes dont les habitudes, souvent en dehors de la vie sociale, complaisamment reproduites, excitent par cela même d'autant plus de curiosité du public & préparent à l'œuvre une vogue bruyante. Descendue des hauteurs où l'avaient placée Molière & les auteurs célèbres qui, après lui, ont anobli le théâtre, la Comédie est arrivée d'étape en étape au proverbe qui a remplacé ces vives & amusantes petites comédies de l'ancien répertoire, dont le souvenir n'existe plus que dans la mémoire des amateurs de théâtre. Aujourd'hui, c'est le plus souvent un dialogue entre deux personnages, dans un salon, presque à huis clos. Des œuvres charmantes d'esprit & de finesse, que l'auteur lui-même n'avait pas composées en vue de la représentation, ont pris possession de la scène & ont joui d'une vogue qui, par bonheur, grâce aux imitateurs maladroits, commence à pâlir. Cet éternel tête-à-tête d'un monsieur & d'une dame... veuve d'ordinaire, mais non inconsolable, qui, pendant une demi-heure dissertent sur l'amour, font presque regretter, par la comparaison, certains personnages des Dialogues *de Crébillon fils.*

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui complète, par la biographie, l'histoire du Théâtre-Français, depuis Molière jusqu'à nos jours.

L'accueil que le public a bien voulu faire aux deux qui l'ont précédé, nous porte à croire qu'il ne le trouvera pas inférieur à ses aînés. En reproduisant des faits & des appréciations déjà connus, au moins avons-nous cher-

ché à les entourer de détails & de renſeignements inédits, puiſés dans des documents de famille ou dans les archives de la Comédie Françaiſe, miſes à notre diſpoſition avec cette bonne grâce & cet empreſſement qui ſont ſi bien dans les habitudes de cette illuſtre maiſon.

Ce 10 juillet 1876.





Melle GEORGES
Comedie françoise
1802-1854

MADEMOISELLE MARGUERITE-JOSÉPHINE WEIMER

dite GEORGES

1802 — 1854

NÉE à Bayeux, le 23 février 1787, d'artiſtes ambulants, alors attachés au théâtre de cette ville, l'un comme chef d'orcheſtre (1), l'autre comme actrice, la jeune Marguerite fut deſ-

---

Extrait des regiſtres de la paroiſſe de Saint-Patrice, à Bayeux : « Le ſamedi vingt-quatre de février mil ſept cent quatre-vingt-ſept, a été par nous, vicaire de Saint-Patrice, baptiſée une fille née d'hyer, du légitime mariage de Georges Wemmer (*ſic*) & de Marie Verteuil, demeurant en cette paroiſſe, laquelle a été nommée *Marguerite-Joſéphine*, par Marguerite Munier, demeurant à Caen, aſſiſtée de Jean-Louis-Guillaume Morin, demeurant en notre ſuſdite paroiſſe, en préſence de Georges Wemmer, père de l'enfant, & de François Liégard, toilier, et Jacques Liégard, *cuſtos* de notre ſuſdite paroiſſe, leſquels ont ſigné avec nous & les ſuſdits parrains & marraines. »

(1) Georges Weimer ou Weimere, car on trouve ſur divers actes ſon nom écrit de ces deux façons, aurait été précédemment

tinée, dès ſon enfance, à ſuivre la profeſſion de ſes parents. La fameuſe tragédienne Raucourt ayant eu, plus tard, occaſion de la voir dans une de ſes tournées en province, fut frappée de ſa beauté précoce, & lui trouvant quelques diſpoſitions naturelles, elle jugea, ainſi qu'elle le diſait trivialement, que ce ſerait « *un* « *bel oiſeau de tragédie.* »

Elle réſolut de ſe charger de ſon éducation théâtrale & obtint du gouvernement, en faveur de ſa protégée, les moyens de venir à Paris pour y recevoir ſes leçons. Sa nouvelle élève, de ſon naturel, peu portée au travail, ne ſe ſignala pas préciſément par ſon aſſiduité à ſuivre les leçons de la Melpomène émérite, qui ne manquait pas de dire à chaque abſence de ſon écolière : « La pareſſeuſe, au lieu de ſe préparer à avoir « un bel appartement, elle aime mieux reſter ſur ſon « grabat de la rue Clos-Georgeau. »

Cinq mois après les débuts de Joſéphine Ducheſnoy, Mlle Georges paraiſſait, à ſon tour, pour la première fois, ſur la ſcène françaiſe, le 19 novembre 1802, dans le rôle de Clytemneſtre, d'*Iphigénie en Aulide*. Jamais ſurpriſe, jamais ſenſation n'égala celle que produiſit l'apparition de cette jeune débutante, ſi merveilleuſement belle. Le public fut tellement ſaiſi à ſon aſpect, qu'il reſta d'abord muet de ſtupéfaction, la

directeur de troupe au théâtre d'Amiens. C'eſt dans cette ville qu'était née, en 1785, une ſœur de Mlle Georges, que l'on a vue à Paris très-médiocre actrice, ſous le nom de Georges *cadette*, quoique en réalité elle fût l'aînée de la célèbre tragédienne.

contemplant en ſilence. A peine oſait-on murmurer ces mots : « Qu'elle eſt belle ! » tant il ſemblait que la nature eût pris plaiſir à créer en elle une *reine* pour la Comédie-Françaiſe, dit un journal de l'époque. Enfin, après être longtemps reſtée comme en extaſe, & ſeulement lorſqu'elle eut récité quelques vers de ſon rôle, l'admiration, contenue juſque-là, éclata en un tonnerre d'applaudiſſements partis de tous les points de la ſalle & ſe prolongea pendant pluſieurs minutes. Le ſuccès de la débutante était décidé avant même d'avoir pu apprécier la portée de ſon talent. Avec d'autres qualités que Mlle Ducheſnoy, elle obtint la même vogue que ſa devancière. Plus favoriſée de la nature & plus jeune que la tragédienne à laquelle elle venait diſputer le ſceptre de Melpomène, elle menaçait de devenir pour celle-ci une rivale redoutable. Toutefois, les vieux habitués, plus aguerris & moins impreſſionnés par la beauté phyſique, trouvèrent qu'il y avait dans le jeu de la nouvelle actrice plus d'intelligence & d'imitation que d'âme & de chaleur véritable. « Ils lui reprochèrent qu'elle précipitait trop ſes geſtes « & ſes paroles ; de n'avoir de dignité que par mo- « ments, de ne ſavoir point écouter en ſcène, d'exa- « gérer l'action de ſon regard et de ſes yeux, de ne « ſavoir point gouverner ſa phyſionomie & de grima- « cer ſon viſage. De plus, de trop calquer ſa manière « ſur Mlle Raucourt (1).

(1) *Courrier des Spectacles.*

Didon, *Sémiramis*, & quelques autres rôles où elle ſe montra ſucceſſivement, ne firent que confirmer cette première appréciation.

Cependant l'emploi des *Reines* n'exigeait pas une ſenſibilité auſſi vraie, auſſi expanſive que celui des *Princeſſes;* les qualités que Mlle Georges apportait dans le ſien auraient ſuffi pour l'y faire diſtinguer & applaudir, ſi, malheureuſement pour elle, d'imprudents amis ne lui avaient perſuadé qu'elle pouvait également aborder les rôles dans leſquels Mlle Ducheſnoy avait excité un véritable enthouſiaſme, &, notamment, celui de *Phèdre*, ſon triomphe.

On ſait quel antagoniſme ſurgit dans le parterre, à propos de ces deux tragédiennes, dont la rivalité partagea le public en deux camps, & dont on ne trouverait d'exemple que dans la lutte ſi violente qui ſignala, au ſiècle précédent, les débuts de Mlle Saint-Val l'aînée & de Mme Veſtris (1) ; nous en avons précédemment parlé avec développement, nous n'y reviendrons pas. Il aurait été plus judicieux, aſſurément, de laiſſer à chacune de ces actrices la part d'éloges qui lui revenait, que de prétendre les oppoſer l'une à l'autre. Rien, d'ailleurs, n'autoriſait une ſemblable comparaiſon ; Mlle Ducheſnoy poſſédait toutes les qualités qui faiſaient défaut à Mlle Georges qui, de ſon côté, était douée de celles qui manquaient à ſa rivale. L'une exprimait les ſentiments de l'amour d'une

(1) Voir dans la *Troupe de Talma* la notice ſur Mlle Ducheſnoy.

manière touchante, incisive, passionnée; l'autre reproduisait avec une grande énergie les sentiments les plus élevés. Jamais reine n'a commandé d'une manière plus imposante : jamais plus belle Sémiramis n'apparut aux regards des spectateurs.

Ses débuts terminés, elle fut admise, le 4 août 1803, aux appointements de 4,000 fr., & nommée sociétaire le 17 mars 1804. Mise à 3/4 de part en 1806, les 5/8 lui furent attribués en 1807. On voit par ce détail que, plus favorisée que beaucoup de ses compagnes, bien qu'étant la dernière venue, elle parvint rapidement à une belle position. Mais, gâtée par les adulations du critique Geoffroy, dont les arrêts tout puissants étaient alors sans appel; enivrée par l'encens que lui prodiguaient les nombreux admirateurs de ses charmes, cette jeune actrice travaillait fort peu & l'on remarqua bientôt avec peine qu'elle n'accusait aucun progrès dans son jeu; & seule, sa beauté lui conserva encore quelques partisans.

Le samedi, 30 avril 1808, avait eu lieu la première représentation d'*Artaxerce*, dans laquelle elle jouait le rôle de Mandane. A la quatrième représentation, à six heures du soir, Mlle Georges n'avait point encore paru au théâtre; on l'attendit vainement. On envoya à son domicile; elle en était absente depuis le matin. Dans l'impossibilité de représenter la tragédie annoncée, il fallut proposer au public une petite pièce en un acte, ou le remboursement de leur place aux spectateurs qui ne trouveraient pas cette compensation

ſuffiſante. Le ſurlendemain, on apprit qu'à la faveur d'un paſſeport qui lui avait été délivré à l'ambaſſade de Ruſſie, cette actrice, au mépris de ſes engagements, était partie furtivement pour Saint-Pétersbourg, avec Duport (1), le danſeur en vogue de l'Opéra, engagé comme elle au théâtre de cette ville (2).

Elle y ſéjourna pendant près de ſix années & ne revint en France que forcée par les événements politiques.

Rentrée à la Comédie-Françaiſe, grâce à un arrangement auquel voulut bien ſe prêter l'Autorité ſupérieure, qui pouſſa la longanimité juſqu'à lui compter ces ſix années comme ſervices, cette actrice y reparut, le 29 ſeptembre 1813, dans le rôle de Clytemneſtre.

(1) Duport (Louis) était, non-ſeulement, un des plus célèbres danſeurs de ſon temps (il y avait alors des danſeurs à l'Opéra !), mais c'était auſſi un homme de beaucoup d'eſprit & d'une inſtruction auſſi variée que ſolide. Phénomène bien rare dans ſa profeſſion. — Né en 1783, il eſt mort le 19 octobre 1853.

Paul Duport, auteur dramatique diſtingué, était ſon neveu.

(2) A la ſuite de cette fugue, le Comité prit une délibération dont voici la teneur :

« Conſidérant qu'il réſulte des « faits que la demoiſelle Georges, « ſous un prétexte qu'il ne peut « vérifier, prive la Société de ſes « ſervices ; inſtruit, d'ailleurs, « qu'elle a annoncé verbalement à « M. Arnault fils que ſon intention « était de ne plus paraître au « Théâtre-Français ; reconnaiſſant « que ce qui reſte à faire en cette « occaſion excède ſa compétence, « arrête qu'il en ſera référé à « l'autorité ſupérieure. »

(*Archives nationales*).

Le 13 mai ſuivant, cette actrice fut condamnée à une amende de 3,000 fr. Le 30, ſa part ſociale eſt miſe ſous le ſéqueſtre, & le 17 juin, l'actrice transfuge eſt rayée du tableau des ſociétaires, en perdant ſes droits à la penſion.

(*Documents hiſtoriques ſur la Comédie-Françaiſe*, par Eugène Laugier, ſon archiviſte.)

Elle avait retrouvé ses 5/8 de part, & en avril 1814, elle reçut la part entière (1), & reprit possession de son emploi qu'il fallut encore réglementer. Il fut arrêté que les premiers rôles tragiques seraient tenus en chef par Mlle Duchesnoy & doublés par Mlle Georges ; & que celle-ci serait, dans l'emploi des *Reines*, le double de Mlle Raucourt, sauf pour les rôles du même genre qui auraient été déjà joués par Mlle Duchesnoy (2).

En 1816, elle trouva bon, à l'expiration d'un congé

(1) Les 5/8 de part, vacants par la retraite de la demoiselle Desbrosses, seront attribués à Mlle Georges, à partir du 1er avril 1814, en vertu d'une décision du 25 mars précédent.

Les 3/8 de part, mis en réserve pour les décorations, serviront jusqu'à nouvel ordre à compléter la part entière qui lui a été promise, à l'époque de sa rentrée au théâtre.

(*Archives nationales.*)

(2) « Mlle Georges jouera l'emploi des *Reines* & elle doublera Mlle Raucourt, dans les rôles qui n'ont point été joués jusqu'à ce jour par Mlle Duchesnoy. — Quant à ceux que cette dernière a déjà joués, ils le seront désormais alternativement par elle & par Mlle Georges.

« Lorsque, pour les intérêts du théâtre & ceux de Mlle Duchesnoy, elle-même, il sera jugé nécessaire que cette actrice renonce à tout l'emploi des premiers rôles, alors Mlle Georges jouera avec elle tous les rôles de cet emploi. »

(Délibération du 25 octobre 1814.)

Ce retour inattendu ne laissa pas d'inspirer quelque inquiétude à Mlle Duchesnoy, si peu justifiée qu'elle fût.

Dans une lettre écrite de Dresde par Talma à un de ses amis, on lit ce passage :

« Mlle Georges a été assez bien
« dans Jocaste & Sémiramis ;
« mais elle a besoin de se tenir ferme pour avoir un succès com-
« plet à Paris, parce que le public
« attendra beaucoup d'elle. Je
« crois que Duchesnoy a tort de
« s'effrayer... Elle a des avantages
« que ne pourront effacer ceux que
« Georges peut avoir, & je trouve
« que celle-ci ne peut lui faire

de deux mois, de prolonger ſon abſence de cinquante jours, ſous prétexte d'une maladie non juſtifiée.

Quand on prend du galon, on n'en ſaurait trop prendre.

Afin de punir cette nouvelle incartade, le duc de Duras, par déciſion du 14 décembre, lui refuſa ſa part des recettes pendant cette période de temps & ſupprima ſa gratification ſubventionnelle.

Irritée d'une déciſion qu'elle taxait d'injuſtice, la tragédienne envoya ſa démiſſion qui ne fut point acceptée.

Après une interruption de ſoixante-cinq ans, on allait remettre à la ſcène la tragédie de *Mariamne*, pour la repréſentation de retraite de Mlle Emilie Contat (1). Mlle Georges réclama le rôle principal à pluſieurs repriſes, rappelant à l'appui de ſes prétentions, que, quelques années auparavant, cette pièce avait dû être repréſentée au bénéfice de Mlle Contat l'aînée, &, qu'à cette époque, le rôle de Mariamne lui avait été remis, en même temps qu'on chargeait Mlle Duchesnoy de celui de Salomé. Le Comité, quelques jours après, oppoſa à cette réclamation un refus motivé (2).

« aucun tort, ſurtout ſi les *jour-* « *naux* veulent bien ne pas s'en « mêler. »

(*Colleƈt. d'autogr. de M. Védel.*)

(1) Elle eut lieu le 25 janvier 1817.

(2) « Une diſtribution faite pour une repréſentation à bénéfice, eſt-il dit dans la délibération du Comité, ne ſaurait établir de droits, puiſqu'il eſt d'uſage de laiſſer aux perſonnes qui l'obtiennent, le choix des aƈteurs qui doivent y concourir ; relativement aux preuves littéraires énoncées par

Le 16 janvier 1817, Lucien Arnault annonçait au Comité que cette tragédienne, qui avait d'abord accepté le rôle de Plancine dans *Germanicus* (1), refusait à présent de le jouer pour des motifs étrangers à l'ouvrage.

Elle refusa également de jouer le rôle d'Eve, dans la *Mort d'Abel*, qui devait être reprise pour le bénéfice de Fleury, en fondant son refus sur l'état de sa santé.

Ces actes de mauvais vouloir n'étaient que le prélude d'une démarche plus significative. En effet, peu de temps après, elle signifia au Comité, par exploit

Mlle Georges, comme devant établir son droit d'une manière certaine, la distribution faite par Voltaire lui-même dans la nouveauté de l'ouvrage, en est une à laquelle il n'y a pas à répondre ; cette distribution porte que le rôle de *Mariamne* fut rempli par Mlle Le Couvreur, & celui de *Salomé* par Mlle Duclos, qui tint l'emploi des *Reines* pendant plus de quarante ans. »

(*Archives nationales.*)

(1) La représentation (22 mars 1817) de cette médiocre tragédie d'Arnault père, alors exilé, fut des plus orageuses. C'est à la suite de cette soirée, dérisoirement appelée la *Bataille des cannes*, qu'on adopta la mesure qui prescrivit le dépôt des cannes & des armes à la porte des theâtres. Le bureau *ad hoc* de la Comédie-Françaife fut confié à la femme d'un ex-acteur du Vaudeville (*). Du reste, cette mesure de police n'était pas précisément une innovation, puisque déjà le 12 janvier 1791, elle avait été imposée au théâtre de la Nation, par ordre de la municipalité.

(*) « Le Comité, considérant que le sieur Sévesse a joué pendant un certain nombre d'années sur un théâtre (*le Vaudeville*) avec lequel la Comédie-Française fait un échange d'entrées : ce qui prouve son estime pour l'administration & les sujets qu'elle emploie ; considérant que M. Sévesse est avantageusement connu de la Comédie-Française & qu'il se trouve, par sa retraite du théâtre, dans une position moins heureuse que par le passé, lui accorde la permission exclusive d'établir un bureau pour le dépôt des cannes, sabres, épées, &c., dans le lieu qui sera jugé le plus convenable. »

(Délibération du 16 avril 1817.)

d'huissier, son intention de se retirer au 1er janvier 1818 : « En vertu de l'autorisation qui lui avait été donnée, à cet effet, par M. le premier gentilhomme de la Chambre. »

Cette fois, la réponse ne se fit pas attendre. Le 6 mai, une décision officielle lui signifia qu'elle cesserait d'appartenir à la Comédie-Française, à partir du 8 courant.

Frappée d'un ostracisme bien mérité, la tragédienne se rendit d'abord à Londres, où elle n'obtint qu'une réussite très-problématique. A son retour en France, elle exploita jusqu'aux scènes les plus infimes des départements, à la tête d'une troupe nomade.

Sur ces entrefaites, l'Odéon ayant été érigé en second théâtre français, la place de Mlle Georges y était naturellement marquée. Mais l'hostilité, née de ses mauvais procédés envers la Comédie-Française, avait survécu aux causes qui l'en avaient évincée ; elle échoua donc dans la tentative qu'elle fit pour entrer à ce théâtre. Ce ne fut qu'en 1822 qu'une ordonnance royale l'autorisa à y donner des représentations qu'elle inaugura le 8 août. Elle s'y produisit fréquemment dans l'ancien répertoire tragique en actrice familiarisée avec l'exercice de son art, & créa avec succès plusieurs rôles importants dans des tragédies nouvelles. Nous citerons particulièrement *Jeanne d'Arc*, dans la pièce de A. Soumet, *Agrippine*, dans une *Fête de Néron*, & la *Maréchale d'Ancre*, qui donne son nom au drame d'Alfred de Vigny.

On comprendra ſans peine que l'exiſtence inſtable, & pour ainſi dire précaire, menée par cette actrice, l'ait ſouvent miſe dans un état voiſin de la gêne & réduite plus d'une fois à recourir à des expédients extrêmes. C'eſt ainſi que le 5 juin 1821, elle aſſigna les comédiens du roi en reſtitution d'une ſomme de douze mille francs de retenues. Elle échoua dans ſa revendication.

A force de ſollicitations, elle obtint la permiſſion d'organiſer à ſon bénéfice une repréſentation qui eut lieu, le 28 avril 1822, ſur la ſcène de l'Opéra. Elle ſe compoſait de *Britannicus*, avec la bénéficiaire jouant Agrippine, & Talma Néron, un de ſes plus beaux rôles. Après la tragédie on donna le deuxième acte du *Mariage de Figaro*, dans lequel Mlle Georges s'était chargée du rôle de la comteſſe (1). Venait enſuite le *Billet de loterie*, chanté par la célèbre canta-

(1) Dans ce fragment du *Mariage de Figaro*, tous les autres rôles furent remplis par des acteurs alors en vogue dans les théâtres de genre, *Perlet*, *Lepeintre* aîné, *Gontier*. Jamais on ne fut mieux à même de ſaiſir l'extrême diſtance qui ſépare les acteurs exercés au vrai genre de la comédie et ceux qu'on nomme *Premiers Sujets* dans les théâtres ſecondaires. « Gontier, « diſent les critiques de l'époque, « avait, dans le comte Almaviva, « toute la diſtinction d'un garde-« chaſſe ; Perlet ſe montra glacial « dans le perſonnage ſi vif, ſi « ſémillant de Figaro. Mlle Geor-« ges, elle-même, eut beaucoup « de peine à ramener à la noble « familiarité de la grande dame, « les habitudes tragiques de Ro-« dogune ou de Clytemneſtre. »

Le ſpectacle finit par un divertiſſement intercalé dans cet acte, & quoiqu'il fût ſuppoſé avoir lieu en l'honneur de la comteſſe, celle-ci crut pouvoir ſe diſpenſer d'y aſſiſter, ce dont le public, qui s'aperçut de cette inconvenance, ſe montra indiſpoſé.

trice Mainvielle-Fodor. La recette s'éleva à 26,000 fr.

Elle parcourut de nouveau la province en 1828, avec une troupe volante, en compagnie d'Harel (1), jufqu'à la nomination de celui-ci comme directeur de l'Odéon (2 feptembre 1829), où il ne fit que de mauvaifes affaires. Lorfqu'il abandonna cette exploitation, Mlle Georges, partageant fa mauvaife fortune, le fuivit au théâtre de la Porte-Saint-Martin (3 décembre 1831), en entraînant avec elle une fraction de la troupe odéonienne. Tant que dura leur affociation, elle contribua de tous fes efforts à foutenir cette lourde entreprife, en fe faifant l'interprète de la littérature romantique alors à l'ordre du jour. La *Tour de Nefles*, *Marie Tudor*, *Lucrèce Borgia*, *Marguerite de Bourgogne* lui durent la meilleure part de leur fuccès; ce qui n'empêcha pas cette entreprife de fuccomber en 1840.

Le temps avait marché & l'actrice émérite en reffentait les rudes atteintes. Forcée, à caufe d'un embon-

(1) Harel était neveu du littérateur Luce de Lancival, l'auteur d'*Hector*. Il entra comme auditeur au Confeil d'État; nommé, au bout de deux ans, fous-préfet de Soiffons, il devint préfet après le retour de l'Empereur de l'île d'Elbe. A la rentrée des Bourbons, il fut exilé, mais l'amniftie le ramena en France. On le vit enfuite fucceffivement directeur de l'Odéon & de la Porte-Saint-Martin. Plus tard, pour fuir fes créanciers, il fe mit à la tête d'une troupe de comédiens, quitta la France, et quand il y revint, il fe fit auteur dramatique. Il fit repréfenter à l'Odéon le *Succès*, comédie en deux actes, et à la Comédie-Françaife les *Petits & les Grands*, comédie en cinq actes & en profe, affez bien accueillie. Après une vie fort accidentée, Harel eft mort à Paris en 1846.

(*Biographie générale.*)

point devenu exceſſif, plus encore que par l'âge, de renoncer à l'exercice de ſon art, elle tenta de ſe créer des moyens d'exiſtence en fondant une claſſe d'élèves. Mais le ſuccès trompa ſon attente, & l'inſuffiſance des reſſources qu'elle en retirait la ramena forcément ſur la ſcène. Pendant les années 1854 & 1855, elle ſe montra tantôt à l'Odéon, tantôt à la Porte-Saint-Martin; mais partout elle n'offrit que le déplorable ſpectacle d'une ruine ambulante.

Mlle Georges ne tenait ni de la nature, ni de l'éducation, aucun de ces dons particuliers à l'âme, & qui développés par l'étude, ont fait tant d'illuſtres comédiens. Sa ſtature de cariatide perſonnifiait la Melpomène antique; ſa figure, au temps de ſa jeuneſſe, reſſemblait à un beau camée; mais ſes traits étaient ſans mobilité, & quand les ans vinrent en altérer la pureté, s'ils s'animaient par haſard, ils ne produiſaient plus qu'une grimace diſgracieuſe.

Son organe, à l'époque de ſes débuts, était peu agréable; elle avait adopté une ſorte de mélopée énergique mais monotone, & elle ignorait tout-à-fait l'art des nuances; naturellement enveloppé, lourd & peſant, lorſqu'elle eſſayait de le plier aux ſituations, l'intelligence ne lui venait pas aſſez en aide; l'élan perſonnel lui manquait & l'on voyait que ce n'était pas de ſon propre fond qu'elle tirait ſes inſpirations; ſes cris, ſa poitrine haletante n'étaient qu'une ſervile & déteſtable imitation de Mlle Raucourt. Et, ainſi que le diſait judicieuſement un homme qui fut

une des gloires du barreau (1) : « Ce n'eſt par des « cris qu'on ſupplée à la chaleur vraie, quand elle « fait défaut. » — « Ces lamentations monotones « ne ſont ſupportées que dans le mélodrame ; auſſi « Mlle Georges deſcendit-elle d'aſſez bonne heure de « la rue de Richelieu au boulevard. »

Avec les années, ces imperfections ne firent que s'accroître & ſe reſſentirent de plus en plus de l'exagération que, dans ſes longues pérégrinations en province, elle avait imprimée à ſon jeu.

Cette tragédienne ne fut certainement pas une actrice ſans gloire ; mais elle ne prendra jamais rang dans les faſtes du Théâtre-Français au titre d'artiſte de génie.

Elle eſt morte à Paſſy, le 11 janvier 1867, âgée de près de quatre-vingts ans & a été inhumée, le 13, au cimetière de l'Eſt.

RÔLES CRÉÉS PAR Mlle GEORGES

1804	Mathilde.	*Guillaume-le-Conquérant*, de Duval.
1805	Jeanne de Navarre.	*Les Templiers*, de Raynouard.
1806	Poppée	*Octavie*, de Souriguières.
1808	Mandane.	*Artaxerce*, de Delrieu.
1814	Thiphaine.	*La Rançon de Dugueſclin*, d'Arnault.
—	Pénélope	*Ulyſſe*, de Lebrun.
—	Marie	*Jeanne Gray*, de Brifaut.

(1) Le célèbre avocat Couture, dans *Soixante ans du Théâtre-Français*.



Melle DEMERSON
Comédie française
1810 1830

MADEMOISELLE ANNE

DEMERSON

1810 — 1830

VOICI une artiſte qui s'eſt diſtinguée pendant vingt ans dans l'emploi des *Soubrettes* & dont le nom n'eſt pas auſſi connu de la génération actuelle que ſon talent le mériterait. Il eſt juſte d'ajouter que c'eſt preſque excluſivement aux rôles de l'ancien répertoire qu'il fut conſacré, la comédie contemporaine reléguant dans l'ombre & ſur un arrière-plan ces ſervantes délurées de l'ancien théâtre, jadis confidentes ſtéréotypées des amours de

Extrait des regiſtres de la paroiſſe de Marbéville (Haute-Marne) : « L'an de grâce mil ſept cent quatre-vingt-ſix, le dix-huitième jour du mois d'avril, je ſouſſigné Laurent-Eugène Turlet, prêtre, curé de Marbéville, ai baptiſé dans l'égliſe de cette paroiſſe, *Anne*, née d'hyer, du légitime mariage de Marcel Demerſon, laboureur, & de Marguerite Guyot, ſon épouſe. »

leurs maîtreſſes. Les Liſette & les Finette s'effaçaient de plus en plus dans les pièces modernes & ont fini par diſparaître complètement en compagnie des Dubois & des Frontin.

Reſtée orpheline de père & de mère, à l'âge de trois ans, la petite Anne fut recueillie par une ſœur de ſon père qui habitait Chaumont & y faiſait le commerce. Elle l'éleva convenablement & la garda auprès d'elle juſqu'à ſa dix-huitième année. Il fallut alors ſonger à lui donner un état.

La jeune Demerſon avait eu quelquefois occaſion d'aller à la comédie, quand par haſard des acteurs ambulants venaient à traverſer la petite ville de Chaumont. Il n'en fallut pas davantage pour lui révéler ſa vocation &, depuis lors, ſa ſeule diſtraction, nous pourrions dire ſa ſeule occupation, conſiſtait, au grand déplaiſir de ſa tante, à lire toute la journée dans un volume dépareillé de vieilles pièces de théâtre. En vain les remontrances de ſa parente, appuyées des obſeſſions des commères du voiſinage, des conſeils paternels de M. le Curé, furent-ils mis en œuvre pour tenter de détourner le cours des idées mondaines de la jeune fille, rien n'y fit &, bon gré, malgré, il fallut lui céder.

Comme elle était douée d'une voix agréable, ce fut d'abord à chanter l'opéra-comique & le vaudeville qu'elle ſe deſtina. Elle partit pour Paris, munie d'une lettre de recommandation pour Picard, chez qui elle ſe préſenta & dont elle fut bien accueillie.

Il l'encouragea dans ſes diſpoſitions & lui facilita des occaſions de jouer, notamment ſur le théâtre des Victoires Nationales, dans la *Gageure inutile* & la *Revanche forcée*, pièces du répertoire du Vaudeville; elle y obtint beaucoup de ſuccès. Elle réuſſit également dans les *Etourdis*, d'Andrieux, qu'elle joua au théâtre de la Cité. Le directeur du théâtre d'élèves, de la rue de Thionville, lui propoſa un engagement qu'elle refuſa pour accepter des offres plus avantageuſes qui lui furent faites par le théâtre français de Hambourg. Engagée pour jouer les amoureuſes dans les vaudevilles & les petits opéras de l'époque, Mlle Demerſon débuta ſur cette ſcène par les rôles de Françoiſe d'Aubigné, dans le *Mariage de Scarron*, de Nancy, dans le *Moulin de Sans-Souci*, & de *Froſine* ou la *Dernière venue* (1). Elle reſta attachée pendant deux ans au théâtre de cette ville, y faiſant applaudir ſon jeu ſpirituel & de bon goût.

Cependant, ſe ſentant faite pour quelque choſe de mieux que cette vie nomade & d'aventures, notre jeune actrice revint à Paris à l'expiration de ſon engagement. Elle alla frapper à la porte de pluſieurs théâtres; mais alors, comme aujourd'hui, ces portes ne s'ouvraient pas devant le premier venu. Déjà depuis plus de quinze mois elle mangeait ſes économies & perdait ſon temps à ſolliciter ſes débuts; toutes ſes démarches pour arriver au but qu'elle

(1) Egalement du répertoire du théâtre de la rue de Chartres.

pourſuivait demeuraient ſtériles. Elle commençait à déſeſpérer & ſe diſpoſait à reprendre le chemin de la province, lorſqu'un bon conſeil lui fut donné par une perſonne charitable : « Sans le Conſervatoire, lui dit-on, point de ſalut! Allez-donc vous y préſenter. »

Bien lui prit d'écouter ce ſage avis. Elle alla donc, modeſte & tremblante, ſe préſenter à l'aréopage comique & omnipotent. Après un examen qui lui fut favorable, elle fut admiſe, le 29 octobre 1809, dans la claſſe de Baptiſte aîné, qui ſe plut à cultiver ſes heureuſes qualités. Du reſte, elle lui fit honneur; elle obtint au concours annuel le premier prix de comédie, &, le 9 juillet 1810, elle débutait au Théâtre-Français ſous les auſpices de ſon habile profeſſeur, dans Nérine, du *Joueur* & Toinette, du *Malade imaginaire*. Mlle Demerſon ne méconnut jamais ce qu'elle devait aux leçons & à la ſollicitude de Baptiſte aîné, & n'en parla toujours qu'avec la plus vive reconnaiſſance.

Son ſuccès ne fut pas douteux. La netteté de ſon organe, ſa bonne prononciation lui concilièrent tout d'abord la bienveillance de ſon auditoire. Quoiqu'elle n'eût point de traits remarquables, ſa phyſionomie était expreſſive; ſa bouche était irrégulière, mais charmante, ſurtout quand elle ſouriait; ſa taille ſvelte & bien priſe. Enfin, ſans être jolie, tout en ſa perſonne offrait un enſemble qui plaiſait.

Cette actrice continua ſes débuts avec le même

bonheur, apportant dans ses rôles cette verve, ce comique de bon aloi qui la rendaient chère aux amis de la bonne école. Dans l'espace d'un mois, elle prit part à dix-neuf représentations dans lesquelles elle passa successivement en revue les principaux rôles du répertoire classique & quelques-uns des comédies modernes. Elle termina ses épreuves le 8 août, par Dorine, du *Tartuffe* & Lise, des *Rivaux d'eux-mêmes*.

Admise d'abord à 2,400 fr. d'appointements, son traitement fut porté, en avril 1812, à 3,000 francs. Nommée, le 8 avril 1813, sociétaire à un quart de part, elle prit place sur le tableau immédiatement après Mmes Emilie Contat & Desbrosses, pour jouer l'emploi des soubrettes (1). Dans l'intervalle écoulé entre son noviciat & sa nomination, Mlle Demerson avait donné au théâtre des gages assurés de son talent & rendu de réels services en se chargeant de rôles étrangers à son emploi spécial. C'est ainsi qu'elle parut à côté de Fleury, lors d'une reprise des *Deux Pages*, dans le rôle de Théodore, portant avec une grâce cavalière le costume masculin. Elle ne réussit pas moins en *travesti* dans le rôle de Julie, de la *Femme juge & partie*, de Montfleury, retouchée par Onésyme Leroy. Elle prit aussi, dans le *Mariage de*

(1) L'arrêté qui la classait, portait cette clause : « En l'admettant « maintenant pour jouer les Sou- « brettes, nous réservons, cepen- « dant, pour plus tard, le droit de « la faire paraître dans d'autres « emplois, si les circonstances le « rendent nécessaire. »

(*Archives Nationales*.)

Figaro, le rôle de Chérubin qu'elle jouait avec une vivacité ſpirituelle. Dans le *Conteur*, dans les *Bourgeoiſes de qualité*, elle repréſentait avec la verve la plus comique les perſonnages de Milady Spleen & de la Greffière.

Quand Mlle Devienne prit ſa retraite, malgré le mérite de cette célèbre comédienne, Mlle Demerſon ne la fit pas regretter. Excellente dans les ſuivantes de l'ancienne comédie, elle ne jouait pas moins bien les ſoubrettes muſquées des pièces du jour, & ſa meilleure création en ce genre a été la Liſette du *Mari & l'Amant*, de même que Toinette demeura ſon meilleur rôle de l'ancien répertoire. Elle interprétait avec une égale ſupériorité Finette, du *Philoſophe marié*; Liſette, des *Folies amoureuſes*; Marton, de l'*Homme à bonnes Fortunes*; Finette, du *Diſſipateur;* Dorine, de *Tartuffe*; La Forêt, de *Molière avec ſes Amis*, même après Mlle Devienne, créatrice du rôle; &, particulièrement, Cléanthis de *Démocrite*.

Le jeu de Mlle Demerſon dénotait autant de fineſſe qu'il était empreint de gaîté, & toujours marqué au coin d'un comique de bon goût. Le ſeul reproche qu'on pût lui adreſſer, c'était parfois d'y mettre trop d'eſprit aux dépens du naturel. Son jeu muet méritait auſſi des éloges ſans reſtriction.

Tout en reconnaiſſant ce que cette actrice devait à ſon talent pour expliquer ſon avancement rapide, nous ajouterons qu'elle fut bien ſervie par les circonſtances. Lorſqu'elle fut reçue penſionnaire, elle avait devant

elle, dans ſon emploi, trois ſociétaires. Deux ans, à peine, s'étaient écoulés, que Mlle Devienne prit ſa retraite, qui fut bientôt ſuivie de celle des deux autres. Elle ſe trouva donc, au bout d'un ſtage aſſez court, non-ſeulement ſociétaire, mais encore chef d'emploi. Elle ſe montra, d'ailleurs, à la hauteur de ſa poſition & fut conſtamment vue avec faveur.

Mlle Demerſon eſt certainement digne de prendre place parmi les actrices qui ſe ſont diſtinguées à la Comédie-Françaiſe, dans l'emploi des ſoubrettes. Malheureuſement, ſon état de ſanté la forçait à garder des ménagements & la tenait ſouvent éloignée de la ſcène. Preſque chaque année, elle ſe voyait obligée d'aller aux eaux : ce qui ne laiſſait pas d'être diſpendieux. Auſſi demandait-elle au Comité que, pour alléger la dépenſe réſultant de ce déplacement, il l'autorisât à donner quelques repréſentations dans les villes qu'elle traverſerait. Cette demande lui était toujours refuſée, ce qui ne l'empêchait pas de la renouveler l'année ſuivante. Enfin, une certaine année elle n'en tint compte, & enfreignit la prohibition ; mais elle n'eut pas lieu de s'en applaudir, car elle eut à ſupporter une amende aſſez conſidérable.

Si, comme au dernier ſiècle, à l'exemple de Dorat & de quelques autres beaux eſprits du temps, les poètes, ſes contemporains, ne firent pas de vers en ſon honneur, & ne chantèrent pas ſes louanges dans des épîtres flatteuſes, une chute, d'ailleurs ſans gra-

vité, qu'elle fit le 11 octobre 1819, en tombant d'un char des *Montagnes ruſſes,* divertiſſement alors fort en vogue, lui attira, de la part d'un poète galant, le quatrain impromptu ſuivant :

Demerſon, n'étant point de verre,
En tombant ne peut ſe caſſer;
Auſſi, la trouve-t-on par terre,
Encor très-bonne à ramaſſer.

Cette actrice prit ſa retraite de bonne heure ; au bout de vingt ans de ſervices, elle quitta la ſcène, jour pour jour, le 9 juillet 1830 (1). Sa repréſentation à bénéfice eut lieu trois ans plus tard, le 10 décembre 1833 ; mais dans des circonſtances ſi déplorables, dans des temps tellement troublés, que, malgré le concours de Mlle Mars dans le rôle de Clotilde, la préſence de Baptiſte aîné, ſorti exprès de ſa retraite pour venir jouer le *Præſes* dans la cérémonie du *Malade imaginaire ;* malgré le regrettable plaiſir de venir ſaluer une dernière fois la bénéficiaire dans ce même rôle de Toinette qui avait ſi brillamment inauguré ſa carrière théâtrale, la recette fut des plus faibles.

(1) Le 8 mars précédent, à l'ouverture de la ſéance du Comité de ce jour, Mlle Demerſon, après avoir demandé à être introduite, a déclaré d'une manière ſi conciſe, qu'elle eût pu paraître ſèche & dure, qu'elle voulait ſe retirer & demandait la liquidation de ſa penſion de retraite & le rembourſement de ſes fonds ſociaux. Puis, elle eſt partie avec tant de précipitation qu'il n'a pas même été poſſible de lui faire les obſervations convenables.

(*Archives nationales.*)

Le ſpectacle était terminé par l'*Ours & le Pacha*, dans lequel Samſon ſe paſſa la fantaiſie de remplir le rôle de Lajinjole.

Mlle Demerſon qui, en 1821, était devenue Mme Bonnard (1), union que le bonheur ne ſanctionna pas, ſe hâta de fuir la capitale & alla établir ſa réſidence à Villiers, petit bourg de l'arrondiſſement de Vendôme, dans une petite ferme où, entourée de poules, de canards & autres animaux domeſtiques, elle ſemblait heureuſe d'être revenue aux jours de ſon enfance.

Elle ne revint plus qu'une ſeule fois à Paris : ce fut pour jouer, le 8 août 1855, le rôle de Dorine, dans la repréſentation donnée à ſon bénéfice & à laquelle les premiers ſujets ſe firent un devoir & un honneur de prendre part. La recette fut de 8,000 fr.

Malgré ſon âge déjà avancé, l'actrice émérite fut revue avec un grand plaiſir par les vieux amateurs, charmés de retrouver avec elle les riants ſouvenirs du paſſé, & par les jeunes gens à qui la franchiſe de ſon jeu & de ſa diction offrait un reflet de ſon talent d'autrefois.

Mlle Demerſon eſt morte à Villiers, le 20 novembre 1872, à l'âge de quatre-vingt-ſix ans & ſept mois.

(1) Ancien officier en retraite, dont elle ne porta jamais le nom au théâtre.

ROLES CRÉÉS PAR Mlle DEMERSON.

1811 Rofette. . . . . *Les Pères créanciers*, de *** (Planard).
1815 Juliette. . . . . *La Méprife*, de *** (Mme de Bawr).
1816 Rofe. . . . . *Le Médifant*, de Goffe.
1818 La Baronne. . . . . . . *Le Manteau*, d'Andrieux.
1820 Juftine. . . . . *Le Folliculaire*, de Delaville de Mirmont.
— Lifette . . . . *Le Pareffeux*, de Marignié.
1821 Lifette . . . . *Le Mari & l'Amant*, de Vial.
— Lifette . . . . *La Mère rivale*, de C. Bonjour.
— Lifette . . . . *Le Retour*, de Rancé.
1822 Clairette . . . . *Les Quatre Ages*, de Merville.
1823 Finette . . . . L'*Homme aux Scrupules*, du même.
— Frofine. . . . . L'*Education*, de C. Bonjour.
— Rofine . . . . *Le Tardif*, de J. Genfoul.
1824 Joféphine . . . . *Le Méchant malgré Lui*, de du Merfan.
— Rofine . . . . *Marie*, de Mme Sophie Gay.
1825 Clairine . . . . *Le Fantafque*, d'Onéf. Leroy.
— La Princeffe de Picada. *La Princeffe des Urfins*, d'Al. Duval.
1826 Olivier. . . . . *Une Aventure de Charles V*, de Lafite.
1827 Julie. . . . . L'*Ami de tout le Monde*, de *** (Mme de Bawr).
1828 Mme Godard . . . . . . *Une Journée d'Elections*, de Delaville de Mirmont.
1829 Sophie . . . . *Les Inconfolables*, de Scribe.
1830 Mme Dutour . . . . . . *Un An*, d'Ancelot.



J. M. Fugère sc.

DESMOUSSEAUX
Comédie Française
1812-1840

FÉLICITÉ-AUGUSTE SAILLOT

dit DESMOUSSEAUX

1812 — 1840

LE 18 août 1812, les abords du Théâtre-Français étaient encombrés d'une foule inaccoutumée que n'avaient pas effrayée les ardeurs tropicales de la canicule. Les barrières qui,

---

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Hippolythe, à Dormans : « L'an mil ſept cent quatre-vingt-cinq, le dix-huit de novembre, a été baptiſé par moi, vicaire ſouſſigné, *Félicité-Auguſte*, né aujourd'hui du légitime mariage du ſieur Antoine-François-Germain Saillot (*), marchand à Paris, paroiſſe Saint-Euſtache, & demoiſelle Aimée-Jeanne-Catherine-Sophie Lelong, ſon épouſe. Le parrain a été le ſieur Jean-Baptiſte Cambrai, négociant; & la marraine, demoiſelle Marie-Louiſe-Pierrette-Sophie Vallin, épouſe de M. Claude-Louis-Nicolas Vannier, bourgeois de Dormans, &c. »

(*) Une rectification, indiquée ſur les regiſtres de l'état civil, place les prénoms du père dans l'ordre ſuivant : Germain-François-Antoine.

Quelques années plus tard, celui-ci devint maître de poſte à Foſſard (Seine-&-Marne).

d'ordinaire, à cette époque de l'année, ne figurent que pour mémoire ſous le périſtyle, avaient peine, cette fois, à contenir le flot des amateurs. Quel événement allait donc ſe paſſer? A quelle ſolennité ce public empreſſé allait-il donc aſſiſter? Talma & Mlle Mars faiſaient-ils une rentrée impatiemment attendue; ou bien, s'agiſſait-il de quelque lutte littéraire, ſemblable à celles que, vingt ans plus tard, on a vu ſurgir entre deux écoles rivales? Non. L'affiche n'annonçait qu'un ſimple début: celui d'un nouvel acteur, parfaitement inconnu juſqu'à ce jour; mais dont on s'entretenait depuis longtemps dans le monde des théâtres, comme d'un prodige deſtiné à renouveler les beaux-jours des Le Kain & des La Rive.

Elève de Florence, ce jeune débutant était le comédien connu depuis lors ſous le nom de Deſmouſſeaux. D'abord, premier clerc chez maître Serize, titulaire d'une des bonnes études de Paris, Auguſte Saillot ſemblait deſtiné à paſſer ſa vie dans la poudre des doſſiers, lorſque épris tout-à-coup, nous ne dirons pas de belle, mais de malheureuſe paſſion pour la Melpomène antique, il renonça volontairement aux procédures & à la pratique, pour s'adonner tout entier à un art qu'il s'imaginait devoir le mener à la gloire & à la fortune. Toujours eſt-il que, longtemps à l'avance, il était parlé des débuts futurs du jeune praticien, & que, le grand jour venu, la curioſité publique éveillée & tenue en haleine par des rumeurs adroitement répandues, amena à la Comédie-

Françaiſe une affluence conſidérable, curieuſe d'aſſiſter au triomphe de l'élève vanté du ſemainier perpétuel & profeſſeur Florence (1).

C'eſt par le rôle de Tancrède que Deſmouſſeaux fit ſon début. La première impreſſion ne laiſſa pas de lui être favorable : une taille avantageuſe, un organe bien poſé, quelques heureuſes inſpirations, fruit de l'expérience de ſon maître qui avait vu Le Kain, lui concilièrent tout d'abord la bienveillance du public; &, quoiqu'aux yeux des vieux connaiſſeurs, il ne parût pas pourvu de cette âme & de ce feu qui vivifient, ils penſèrent, cependant, que le temps pourrait développer chez ce jeune homme des qualités qu'une première épreuve n'avait pas permis d'apercevoir. Auſſi ne ſe refuſèrent-ils pas à joindre leur ſuffrage aux applaudiſſements frénétiques des nombreux & bruyants amis du débutant. Entraînée par eux, cette portion du public qui, incapable de juger par elle-même, ſuit l'impulſion donnée, venant faire l'appoint, il en réſulta pour le nouveau venu un ſuccès des plus étourdiſſants : les acteurs les plus éminents n'en avaient jamais connu de pareil, & ſi Deſmouſſeaux prit au ſérieux cette manifeſtation, il put ſe croire dès-lors l'égal des maîtres de la ſcène.

Mais,

Juſte retour des choſes d'ici-bas!

(1) Son ordre de début était du 3 mars 1812.

cette effervescence fut de courte durée &, deux jours après, le 20 août, le débutant joua Rodrigue dans le *Cid* devant un public modéré, auquel avaient fait place les fanatiques de l'avant-veille, & qui, appréciant plus justement l'amant de Chimène, que ne l'avait été le héros sicilien, lui fit un accueil bien moins chaleureux; il parut alors à tous ce qu'il était en réalité : sage, raisonnable, mais froid & sans couleur.

Le 16 septembre suivant, Desmousseaux fut admis à l'essai pour un an, aux appointements de 2,000 fr., pour tenir les *Confidents*, & peu après, son engagement fut prolongé de deux années, aux mêmes conditions. Le 8 mars 1815, il fut remercié; toutefois, le Comité se ravisant, nous ne savons en vertu de quelle considération qui, d'ailleurs, trouva peu d'approbateurs, écrivit, sous la date du 11 septembre suivant, au duc de Duras, en le suppliant de consentir à ce que cette décision fût non avenue, ce qui eut lieu. Le 9 octobre 1816, ce pensionnaire demanda à être admis au rang des sociétaires ; le Comité émit l'avis qu'il pourrait être reçu à quart de part, le 1er avril 1818.

En attendant cette heureuse promotion, son traitement fut porté, en 1817, à 3,000 fr., & ne dépassa pas le chiffre de 3,500 fr. jusqu'à son entrée dans la Société qui l'admit le 1er avril de l'année suivante, à un quart de part pour jouer les *rois*, les *pères nobles*,

les *tyrans* (1), emploi devenu vacant par la retraite de Saint-Prix (2).

Il fuccéda en 1824 à Saint-Phal dans les rôles des *Raifonneurs*. Il s'y montra beau difeur, bien que toujours emphatique & prétentieux. Mais comme l'âme & la paffion n'entrent pas en ligne de compte dans les qualités exigées pour ce genre de perfonnages, on comprendra facilement qu'il trouva le moyen de s'y rendre utile & fupportable (3).

(1) « Sous la réferve expreffe qu'il ne fera claffé dans aucun emploi & que fon rang dans la Société ne pourra être réglé qu'après une nouvelle délibération qui fera prife plus tard. »

(*Comité du 9 octobre 1817.*)

(2) Dans une lettre adreffée au Comité, Defmouffeaux exprime que fon intention eft de jouer déformais les *pères-nobles* dans la tragédie & dans la comédie : ajoutant, que s'il ne s'eft pas mis plus tôt en devoir de fatisfaire à cette obligation, c'eft qu'une maladie l'a éloigné de la fcène pendant près de quatre mois, au commencement de l'année, mais qu'il va faire les études néceffaires pour fe mettre à même de paraître dans cet emploi après Pâques 1819.

(*Archives nationales.*)

(3) L'analogie de l'emploi qu'occupaient à la Comédie-Françaife Defmouffeaux & Saint-Aulaire (*) & le peu de relief que l'un & l'autre avaient fu y donner, mettaient en gaîté les critiques contemporains. Une biographie dramatique, publiée en 1825, marquait au nom de *Saint-Aulaire*, voyez *Defmouffeaux ;* & *vice-verfa*, à l'article de celui-ci. Elle rapportait affez plaifamment, à ce propos, un couplet infpiré par cette confraternité:

A Saint-Aulaire,
Moi, je préfère Defmouffeaux ;
Mais lorfque je vois Defmouffeaux,
Je crois bien que c'eft Saint-Aulaire
Que je préfère.

(*) Pierre-Jacques *Pagnon-Porlier*, dit *Saint-Aulaire*. — Entendu, le 14 avril 1810, par le Comité, on lui reconnut des difpofitions fi heureufes fous tous les rapports, qu'on demanda pour lui une permiffion de débuts, avec faculté d'en profiter avant tous les autres débutants. Cet acteur devait alors fe rendre en Hollande, où il était

Cet acteur qui, de ſon premier état, avait gardé l'entente des affaires, eut l'adreſſe de ſe faire un puiſſant appui du crédit dont jouiſſait Baptiſte aîné dans ſa compagnie, en épouſant ſa fille. Le titre de Sociétaire qui avait été la conſéquence de ce mariage, l'avait inveſti en chef d'une grande partie des rôles tragiques de ſon beau-père, qui y renonça en ſa faveur.

Après avoir régulièrement exercé pendant vingt-huit ans ſa profeſſion, aux dépens des plaiſirs du public, Deſmouſſeaux rentra dans la vie privée, quoiqu'il fût encore éloigné de l'âge qui preſcrit le repos. Toutefois, du fond de ſa retraite, il rendit au théâtre des ſervices plus réels qu'il ne l'avait fait ſur la ſcène, en conſacrant à ſes intérêts financiers ſa vieille expérience des affaires litigieuſes, car c'était un homme inſtruit, éclairé, loyal ; en un mot, ainſi que le diſait un jour un de ſes camarades : « Un homme, par ſon intelligence, apte à toutes les profeſſions, hors à celle qu'il avait eu la malheureuſe idée d'embraſſer. »

Deſmouſſeaux jouiſſait modeſtement de ſa penſion de retraite à Paſſy, où il habitait avec ſa femme depuis une douzaine d'années, lorſque la mort vint le frapper,

engagé. Mais une clauſe de ſon engagement ſtipulant un dédit réciproque de 2,000 fr. payable au 1er mai, Saint-Aulaire propoſa de le rompre en payant cette ſomme, pourvu que le Comité l'engageât dès ce moment comme penſionnaire. Le Comité décida, ſéance tenante, que cet acteur ſerait engagé pour un an aux appointements de 3,000 fr.

Errare humanum eſt !

Saint-Aulaire débuta par le rôle de Burrhus, le 12 mai 1820. Il fut reçu ſociétaire le 1er avril 1825. Il eſt mort à Paris, le 11 mai 1854, âgé de ſoixante et-dix ans.

le 30 mai 1854, à la suite d'une attaque de choléra, à l'âge de soixante-huit ans & huit mois.

ROLES CRÉÉS PAR DESMOUSSEAUX

1813 Ramnès. . . . . . . *Ninus II*, de Charles Brifaut.
1814 Un Hérault anglais . *La Rançon de Du Guesclin*, d'Arnault père.
— Antinoüs . . . . . . *Ulysse*, de Pierre Lebrun.
— Loignac. . . . . . . *Les Etats de Blois*, de Raynouard.
1815 Oswald. . . . . . . *Jane Gray*, de Charles Brifaut.
— Héliodore. . . . . . *Démétrius*, de Delrieu.
1816 D'Aumale. . . . . . *Henri IV & Mayenne*, de Théaulon & de Rancé.
— Alain . . . . *Charlemagne*, de N. Lemercier.
1817 Séjan. . . . . *Germanicus*, d'Arnault père
1819 Agamemnon. . . . . *Hécube & Polixène*, de d'Herbigny.
— Bedfort. . . . . . . *Jeanne d'Arc*, de d'Avrigny.
— Raymond. . . . . . *Louis IX*, d'Ancelot.
— Pison. . . . . *Tibère*, de Chénier.
1820 Melvil . . . . *Marie Stuart*, de Pierre Lebrun.
— Césaire. . . . . . . *Clovis*, de Viennet.
— Saint-Paul. . . . . . *Jean de Bourgogne*, de Fromont.
1821 Aurélien . . . . . . *Zénobie*, de Royou.
— Un Vieillard. . . . . *Jeanne d'Albret*, de Carmouche, Rochefort & Théaulon.
— Ricaldo . . . . *Faliero, de **** (Goffe).
1822 Amilcar. . . . . . . *Régulus*, d'Arnault fils.
— Baron. . . . . *Ménage de Molière*, de Justin Gensoul & Naudet.

1823 Ariste. . . . . *L'Homme aux scrupules*, de *** (Merville).
— Thierry. . . . . . . *Le Maire du palais*, d'Ancelot.
— Comte de Préval. . *Le Laboureur*, de D'Artois, Théaulon & de Rancé.
— Alphonse. . . . . . *Pierre de Portugal*, d'Arnault fils.
1824 Buckingham. . . . . *Jane Shore*, de N. Lemercier.
— Doligny. . . . . . . *Le Méchant malgré lui*, de Du Mersan.
— Murray. . . . . . . *Bothwell*, d'Empis.
— Cyrille . . . . *Eudore & Cymodocée*, de Gary.
— Mombreuse. . . . . *La Saint-Louis à Sainte-Pelagie*, de Lafite.
— Thévenet. . . . . . *Une Journée de Charles V*, de Duport père & fils.
1825 Don Bustos. . . . . *Le Cid d'Andalousie*, de Pierre Lebrun.
— Méranis. . . . . . . *Judith*, de H. Decomberousse.
— Avitus . . . . *Sigismond de Bourgogne*, de Viennet.
— Justinien . . . . . . *Bélisaire*, de Jouy.
— Sir Dorner . . . . . *Lord Davenant*, de Justin Gensoul, Vial & Milcent.
— Xerxès . . . . *Léonidas*, de L. Pichat.
1826 Dufresne . . . . . . *L'amitié des deux Ages*, de Monnier de la Sizeranne.
— Pierre de Craon. . . *Charles VI*, de Delaville de Mirmont.
— Belleville . . . . . . *L'Argent*, de Casimir Bonjour.
— Clifford. . . . . . . *Rosemonde*, de Bonnechose.
1827 Charles. . . . . . . *Louis XI à Péronne*, de Mély-Janin.
— Helvidius . . . . . . *Julien dans les Gaules*, de Jouy.

1827 Tirrel. . . . . *Lambert Simnel*, de *** (Empis & Picard).
— Plancus. . . . . *Virginie*, d'Al. Guiraud.
— Robfart. . . . . *Emilia*, de Soumet
— Durofnais. . . . . . . *L'Ami de tout le monde*, de *** (Mme de Bawr).
1828 Bréval. . . . . *Molière*, de François.
— Chariclès. . . . . . . *Le Dernier jour de Tibère*, d'Arnault fils.
— Alvarès. . . . . *Elifabeth de France*, d'Al. Soumet.
— Gémonval. . . . . . . *L'Ecole de la jeuneffe*, de Draparnaud.
— Delski . . . . *Olga*, d'Ancelot.
— Buller. . . . . *Walftein*, de Liadières.
— Aureliano. . . . . . . *L'Intrigue de Cour*, de Jouy.
1829 Jean-fans-Peur . . . *Ifabelle de Bavière*, de Lamothe-Langon.
— Pertinax. . . . . *Pertinax*, d'Arnault père.
— Lebel. . . . . *Chriftine de Suède*, de Brault.
— Frémont . . . . *Le Majorat*, de Cournol.
— Brabantio. . . . . . . *Le More de Venife*, d'Alfred de Vigny.
1830 Sigebert . . . . *Clovis*, de N. Lemercier.
— Lauenbourg . . . . . *Guftave-Adolphe*, d'Arnault fils.
— Le Dante . . . . *Françoife de Rimini*, de Drouineau.
— Ménénius. . . . . . . *Junius Brutus*, d'Andrieux.
1831 Verteuil . . . . *L'Intrigante*, de Delaville de Mirmont.
— Bérardier. . . . . . . *Camille Defmoulins*, de Blanchard & Maillan.
— Duny . . . . *La Crainte de l'opinion*, de E. Barrault.
— Le Duc. . . . . *La Famille de Lufigny*, de Fr. Soulié.
— Raymond . . . . . . *La Prédiction*, de Beauvallet.

1832	François de Paule .	*Louis XI*, de Casimir Delavigne.
—	De l'Espinois	*Clotilde*, de Fr. Soulié.
1833	Torello.	*Guido Reni*, d'Antony Béraud (& Bouilly).
—	Lucius	*Caïus Gracchus*, de Th. d'Artois.
—	Le Régent	*La Conspiration de Cellamare*, de Saint-Esteben & d'Epagny.
1834	Molé	*Scènes de la Fronde*, de Maillan.
—	Coligny.	*Charles IX*, de Rosier.
1835	Marillac.	*Richelieu*, de N. Lemercier.
—	Le Duc	*Charlotte Brown*, de *** (Mme de Bawr).
—	Guillaume Penn. . .	*Jacques Ier*, de Vanderburck.
1836	Sérigny.	*Marie*, de *** (Mme Sophie Gay).
1838	L'abbé de St-Denis.	*Philippe II*, d'Andraud.
—	Nevers	*Richard Savage*, de Desnoyers & Labat.
1839	Wolf	*Un Cas de conscience*, de Charles Lafont.
1840	Cormon	*L'Ecole du monde*, de Waleski.





J.M Fugere, sc

MME TOUSEZ
Comedie françoise
1812-1842

CHARLOTTE-ZOÉ REGNIER DE LA BRIÈRE

MADAME TOUSEZ

1812 — 1842

CHARLOTTE-ZOÉ REGNIER DE LA BRIÈRE, née le 15 mars 1788, était fille d'un expert en tableaux qui, à ses moments perdus, ne dédaignait pas d'écrire pour le théâtre. Il avait fait repréfenter avec fuccès, le 13 juillet 1782, au théâtre des Grands-Danfeurs du Roi, *l'Honnête Corfaire* ou *la Femme vendue*, comédie en 1 acte, & le 17 juillet 1783, aux Variétés-Amufantes, qu'il ne faut pas confondre avec leur homonyme du boulevard du Temple, une pièce en 1 acte, inti-

Extrait des actes de la paroiffe Saint-Sulpice : « Le quinzième jour de mars, de l'an mil fept cent quatre-vingt huit, a été baptifée *Charlotte-Zoé*, née de ce jour du légitime mariage de François-Jofeph Regnier de la Brière, reftaurateur de tableaux, & de Catherine Latran, fon époufe, tous deux de cette paroiffe & y demeurant. »

tulée *l'Anglaiſe déguiſée* (1). La jeune Charlotte fut deſtinée de bonne heure à ſuivre la carrière théâtrale & c'eſt au célèbre Molé, qui habitait alors dans le voiſinage, que fut confié le ſoin de diriger ſes études dramatiques. Après avoir paſſé deux années au petit théâtre d'élèves de la rue de Thionville, où elle avait paru dans le rôle de Roxelane des *Trois Sultanes*, elle débuta, le 7 novembre 1805, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, établi dans l'ancienne ſalle de l'Opéra depuis le 27 ſeptembre 1802, par le rôle de Silvia du *Jeu de l'Amour & du Haſard*, & quelques jours après par celui de *Paméla mariée*. Elle reſta à ce théâtre juſqu'à ſa ſuppreſſion en 1807, & paſſa l'année ſuivante au théâtre Louvois, où elle fit ſa première apparition dans le *Mari intrigué* & *Marton & Frontin* (2), par les rôles de ſoubrettes. Elle avait beaucoup profité des leçons de Monvel, &, dans le nouvel emploi qu'elle adopta, ſa figure piquante, ſa tournure leſte & dégagée, la vivacité de ſon jeu, la firent bien accueillir. C'eſt dans l'intervalle des quatre années qu'elle paſſa à ce théâtre que fut repréſentée, le 21 février 1811, la *Femme malheureuſe, innocente & perſécutée*, bouffonnerie qui n'était qu'une critique ſpirituelle du mélodrame, genre

(1) François-Joseph Regnier de La Brière (*), né en 1747, était, de plus, un très-habile reſtaurateur de tableaux. Il s'était formé une galerie remarquable, dont il était très-fier. Il eſt mort en 1821.

(2) Comédie en 3 actes & en vers, de Déſaugiers, jouée en 1806. — Comédie en 1 acte & en vers, de Dubois, jouée en 1803.

(*) Les almanachs du commerce de l'époque le nomment La Bruière.

alors fort à la mode. Mlle Regnier ne contribua pas peu au ſuccès, nous dirons même à la vogue de cet ouvrage, quoique par la nature de ſon talent, qui comportait plus de force & de mordant que de gaîté & de *vis comica*, elle n'y mît pas peut-être aſſez d'entraînement & de fantaiſie. Mais elle nourriſſait, dès-lors, une plus noble ambition, dont la Comédie-Françaiſe était le but. Les circonſtances, d'ailleurs, ſe préſentaient favorables : l'éloignement de Mlle Raucourt, qui, directrice en Italie d'une troupe de comédiens français, ne faiſait plus à Paris que de rares apparitions; l'abſence forcée de Mlle Ducheſnoy & la détermination priſe par Mlle Volnais, de ſe borner dorénavant à la comédie, en faiſant retomber tout le poids du répertoire tragique ſur la jeune & intéreſſante Maillard, que l'on ſemblait ſe faire une étude d'écarter de la ſcène, plutôt que d'utiliſer ſes heureuſes diſpoſitions, tout ſemblait concourir pour laiſſer le champ libre à une nouvelle venue. Damas, qui ne manquait pas de crédit dans ſa ſociété, aida Mlle Regnier de ſes conſeils & lui aplanit l'accès de la Comédie-Françaiſe. Le 3 mars 1812, elle reçut ſon ordre de début, & le 9 ſeptembre ſuivant, elle joua le rôle d'Hermione dans *Andromaque*. A un extérieur convenable, à une figure expreſſive, la débutante joignait une diction juſte & bien réglée, une intelligence heureuſement développée par l'étude & les leçons de ſon profeſſeur, & faiſait valoir, dans leurs moindres détails, toutes les beautés du rôle. Peu de débuts offrirent donc des eſpérances

mieux fondées ; &, cependant, le premier jour, ce ne fut qu'avec févérité que le public accueillit la débutante, dont l'organe, ce foir là, fourd & voilé par l'émotion, fans doute, dont la voix rebelle fe refusèrent parfois à exprimer comme elle fentait. On lui reprocha de mettre de l'affectation, de l'emphafe dans fon débit, & l'abfence de fenfibilité. Dans les cinq repréfentations qui fuivirent cette première épreuve, elle prit une forte de revanche. Elle joua deux fois Camille, d'*Horace ;* deux fois également Clytemneftre, d'*Iphigénie en Aulide*, &, pour fon dernier début, *Alzire*. Ces cinq repréfentations eurent un réfultat plus fatisfaifant que celui de la première (1). Geoffroi, le critique fameux du *Journal de l'Empire*, qui ne péchait pourtant pas par excès d'indulgence, lui confacra plufieurs articles élogieux, &, tout en conftatant qu'elle avait encore beaucoup à travailler, il s'écriait :

« Pourfuis ! tu n'as pas fait ce pas pour reculer. »

(1) Dimanche dernier, une perfonne vêtue d'habits mafculins & venant fans doute de la fête de Saint-Cloud, à en juger par l'inftrument dont elle s'eft fervie, s'eft placée aux fecondes loges, & lorfque Mlle Regnier parut, l'accueillit charitablement d'un vigoureux coup de fifflet. Le parterre s'en étonna & cria, felon fa louable coutume : *à la porte !* Peu intimidé par ces menaces, le fifflet perfifta ; la police fe rendit à la loge au moment où un jeune adolefcent, en perruque blonde, fortait avec précipitation pour éviter d'être pris fur le fait. Mais on le faifit & on le mena au bureau de police, où, au grand étonnement des affiftants, on reconnut Mlle Gerfay (*), affublée

(*) Cette actrice avait débuté, le 17 mars précédent, par le rôle de Camille dans les *Horaces*. Son début ne fut pas heureux.

Mais cet encouragement en ftyle d'oracle ne porta pas fes fruits, & ce ne fut pas l'unique fois que le grand Ariftarque fe fourvoya dans fes jugements.

Le 8 avril 1813, Mlle Regnier fut admife à l'effai pour un an, aux appointements de 2,400 fr., pour jouer dans la tragédie les rôles de *reines* & de *princeffes*, & dans la comédie tous les rôles de convenance qui lui feraient diftribués.

Ayant appris qu'à l'expiration de fon engagement elle ne ferait confervée qu'en jouant les *confidentes* & les *caractères* de la comédie, elle écrivit, le 28 feptembre 1814, au Comité, qu'elle ne faurait fe foumettre à cette décifion. On lui répondit que, fi elle perfiftait dans cette intention, fon fervice cefferait au 1er avril. Elle adreffa, le 6 octobre fuivant, au Comité, une nouvelle lettre, mais pour prier qu'on regardât comme non avenue la précédente, déclarant qu'elle acceptait l'*ultimatum* qui lui était pofé.

A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés depuis cette dernière déclaration, que, revenant fur fon acte de foumiffion, elle fe refufait à continuer de paraître dans cet emploi, et demandait à débuter dans les

des habits & de la perruque de Dumilâtre.

On me fit un rapport, & provifoirement j'allais fufpendre cette actrice de fes fonctions, lorfque, le lendemain, elle envoya fa démiffion au Comité. Ces meffieurs l'acceptèrent fans héfiter, & vous accorderez très-certainement, Monfeigneur, votre approbation à cette mefure, puifque cette demoifelle devait être réformée à Pâques & que fon talent ne vaut pas mieux que fon cœur.

(*Archives nationales*. Rapport au furintendant des théâtres.)

soubrettes. Elle échoua dans cette double prétention (1); mais se résignant à l'ostracisme dont elle était frappée, elle préféra se retirer au 1er avril 1815.

Elle partit, en effet, & pendant une année entière on n'en entendit plus parler. La réflexion cependant vint sans doute à son aide, & modifia sa répugnance pour le genre de rôles auxquels on avait voulu l'astreindre, & Mlle Regnier employa les loisirs de la solitude à se façonner à ce nouvel emploi, dont son âge, vingt-huit ans à peine, semblait devoir l'écarter longtemps encore, &, le 2 mai 1816, elle revenait d'elle-même s'offrir à la Comédie pour l'emploi des *caractères* & des *confidentes* tragiques.

Le comité lui répondit que si, après délibération, elle était admise à de nouveaux débuts, ceux-ci devraient avoir lieu par les rôles de Mme de Croupillac, dans l'*Enfant prodigue*, d'Araminthe, des *Ménechmes*, & de Mme Oronte, dans l'*Esprit de contradiction*.

Un mois plus tard, le 8 juin, elle faisait à la Comédie-Française un nouveau début, définitif cette fois, dans l'emploi des duègnes, & jouait Bélise, *des Femmes savantes*, & Mme Argante, du *Jeu de*

(1) Le Comité, vu la lettre adressée à Mlle Regnier, le 1er octobre, par laquelle on lui notifiait qu'elle ne pourrait rentrer au théâtre qu'en jouant les *confidentes*, arrête qu'il lui sera répondu qu'il ne peut considérer sa démarche que comme une démission formelle, qu'il accepte, & d'après laquelle elle cessera d'appartenir à la Comédie-Française.

Quant à sa demande d'un début dans les *soubrettes*, il lui sera répondu que les débuts ne sont pas ouverts dans cet emploi.

(*Archives nationales.*)

l'Amour et du Hasard, à côté de Mlle Mars, que ses trente-huit printemps n'empêchaient pas d'être encore une charmante Silvia & une séduisante Henriette.

Au commencement de 1817, elle sollicita une augmentation d'appointements; faisant droit à sa demande, le comité arrêta, qu'à partir du 1er avril, cette actrice recevrait 3,000 fr. de traitement. Elle fut moins heureuse au mois d'octobre suivant, lorsqu'elle demanda à être reçue sociétaire (1).

Enfin, en 1819, la retraite de la vieille Mme Thénard, doyenne de la Comédie-Française, ayant laissé disponible une place de sociétaire, Mlle Regnier, devenue depuis peu Mme Tousez, par son mariage avec un acteur des Variétés (2), reçut ce titre si envié : elle fut nommée sociétaire à quart de part. Pendant longtemps encore elle continua à tenir les rôles de confidentes tragiques, & partagea avec Mme Desmousseaux, son chef d'emploi, les rôles de *mères* & de *duègnes* dans la

(1) M. de Duras écrit, le 30 octobre, au Comité, que la délibération relative à Mlle Regnier n'énonçant pas d'avis sur la place qu'elle doit tenir jusqu'à sa classification & sur les rôles qu'elle doit jouer, il désire que le Comité lui fasse connaître son avis.

Après en avoir délibéré, le Comité est d'avis que l'acte d'admission de Mlle Regnier porte les termes suivants : « Pour jouer dans l'emploi des *caractères* de la comédie, & des *confidentes* de la tragédie, tous les rôles qui lui seront distribués, &, en outre, tous ceux pour lesquels elle sera jugée nécessaire. »

(*Archives nationales.*)

(2) Léonard-Décade Tousez, mort en 1826. Alcide Tousez, qu'on a vu depuis au théâtre du Palais-Royal pendant plusieurs années, était son frère cadet. Il est mort, le 10 octobre 1850, à l'âge de quarante-quatre ans.

comédie. Lors de la retraite de cette dernière, Mme Tousez demeura seule en possession de cet emploi, dans lequel elle fut remplacée à son tour par la fille de Mme Thénard.

Son expérience de la scène, son respect des traditions, donnèrent plus d'une fois à des rôles secondaires une véritable valeur & firent d'elle une actrice très-utile.

Après avoir ainsi, pendant près de quarante années, paru sur différentes scènes, dans des genres bien opposés & parcouru toutes les gammes de l'art dramatique, Mme Regnier-Tousez prit sa retraite en 1842, laissant après elle d'honorables souvenirs dans sa longue carrière théâtrale.

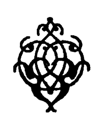
Elle est morte le 26 août 1864, à l'âge de soixante & seize ans.

ROLES CRÉÉS PAR Mme TOUSEZ

1818	Brigitte	*La Fille d'honneur*, d'Alex. Duval.
1819	Mme Orfonte.	*L'Irrésolu*, d'O. Leroy.
1820	Anna.	*Marie Stuart*, de Lebrun.
1821	Mme Dorbelle	*Le Retour*, de Rancé.
—	Mme Renard	*Les Plaideurs sans procès*, d'Etienne.
1823	Mme Scott	*Fielding*, de Mennechet.
—	Mme Duprez	*L'Education*, de C. Bonjour.

1823 Conftance . . . . *Pierre de Portugal*, d'Arnault fils.
— Saint-Clair . . . . *L'École des Vieillards*, de C. Delavigne.
— Urfule . . . . *La Route de Bordeaux*, de Défaugiers.
1824 Anna . . . . *Bothwell*, d'Empis.
— Arimédule . . . . *Eudore & Cymodocée*, de Gary.
— Mme de Verneuil . . . . . *Marie*, de *** (Mme Sophie Gay.)
1825 Inès . . . . *Le Cid d'Andaloufie*, de Lebrun.
— Mme Thomas . . . . *Le Château & la Ferme*, de P. Duport, Gerfin & Théaulon.
— Mme Dorfeuil. . . . . . . *Le Roman*, de Delaville de Mirmont.
— Mme de Forlis. . . . . . . *L'Auteur & l'Avocat*, de P. Duport.
— Une Théore. . . . . . . *Léonidas*, de Pichat.
— Opportune . . . . *Une Aventure de Charles V*, de Lafite.
— Phœni. . . . . *Julien dans les Gaules*, de Jouy.
1827 Mathilde. . . . . *Les Guelphes & les Gibelins*, d'Arnault père.
1828 La Marquife . . . . *Les Intrigues de Cour*, de Jouy.
— Emilia . . . . *Le More de Venife*, d'Alfred de Vigny.
1830 Jofepha . . . . *Hernani*, de Victor Hugo.
1831 Geneviève. . . . . *Dominique le poffédé*, de d'Epagny & H. Dupin.
1832 Béralde . . . . *Le Roi s'amufe*, de V. Hugo.

1833 Brigitte . . . . *Le Presbytère*, de Casimir Bonjour.
— Lucie . . . . *Les Enfants d'Edouard*, de C. Delavigne.
1834 Duchesse de Châteauroux. *Une Aventure sous Charles IX*, de Badon & Soulié.
— Diane . . . . Mlle *de Montmorency*, de Rosier.
— Mme Sainte-Marie. . . . . *Un Dévoûment*, d'Auger.
1835 Reginella . . . . *Angelo*, de Victor Hugo.
1836 La Baronne . . . . *Un Procès criminel*, de Rosier.
— Mme Moncarvel . . . . . *Un Maréchal d'Empire*, de Merville.
1837 Mme de Dangeau . . . . . *La Vieillesse d'un grand Roi*, d'Arnould & Lockroy.
1841 Lady Flemming. . . . . . *Le Prétendant*, de Dinaux (Goubaux) & Sue.





MADEMOISELLE ARMANTINE-ÉMILIE

DEVIN

DEPUIS MADAME MENJAUD

1815 — 1836

Mademoiselle DEVIN cadette, bien jeune encore, faiſait partie, en 1807, du théâtre de l'Impératrice, dont elle reſta la penſionnaire pendant deux années. Elle entra, en 1810, comme élève au Conſervatoire, où elle reçut les leçons des habiles profeſſeurs de cette école pratique ; notamment celles de Fleury. Elle y obtint un troiſième prix de comédie.

Extrait des regiſtres de la paroiſſe de Saint-Germain-l'Auxerrois : Le 9 octobre mil ſept cent quatre-vingt quatorze, a été baptiſée *Armantine-Émilie*, née du jour précédent, fille de Chriſtophe-Jacques Devin, rentier, & de Jacqueline-Françoiſe Teiſſier, ſon épouſe, demeurant rue de l'Arbre-Sec, n° 15.

Pensionnaire du théâtre de Rouen, de 1811 à 1813, elle le quitta pour celui de Nantes. Elle y était fort goûtée ; ce qui ne l'empêcha pas de solliciter un ordre de début pour la Comédie-Française, qui lui fut facilement accordé, grâce à l'appui que lui prêta en cette circonstance Mlle Mars, qu'elle avait eu occasion de connaître à Rouen, à une époque où cette grande comédienne y avait été donner des représentations (1).

De son côté, le sieur Arnaud, alors directeur du théâtre de Nantes, adressa, le 8 mai suivant, au grand chambellan, surintendant des spectacles, une lettre apostillée par le préfet de la Loire-Inférieure & par le maire de la ville, pour le supplier de retarder les débuts de Mlle Devin jusques au mois d'août ou de septembre, ce qui lui donnerait le temps de s'arranger de façon à ce que le départ de cette actrice regrettable lui devînt le moins préjudiciable possible.

Le 15 mai il reçut une réponse négative. Deux mois plus tard, le 15 juillet 1815, Mlle Devin, appelée par ordre supérieur, débutait au Théâtre-Français dans le rôle d'Eugénie, de la *Femme jalouse*, & celui de Charlotte dans les *Deux Frères*. Le surlendemain, elle joua Victorine, du *Philosophe sans le savoir* & Rosine, du *Barbier de Séville*. — Le 19, Chérubin, dans le *Mariage de Figaro*. — Le 20, Isabelle dans l'*École des Maris* & Henriette, des *Femmes savantes*. —

(1) Mlle Mars donna dix-sept représentations, du 8 juillet au 17 août 1812.

Le 25, Sophie, dans le *Père de famille*, & Angélique, dans l'*Épreuve nouvelle*. — Le 26, Éliante, du *Misanthrope*, & Fanchette, de la *Belle Fermière*. — Le 29, *Nanine*. — Le 30 juillet, elle rejoua Charlotte & Victorine, & le 31 juillet, elle termina ses débuts par le rôle de Chérubin.

Nous ne dirons pas qu'ils aient été éclatants; ils dénotèrent, du moins, une actrice nourrie de saines études, connaissant bien son répertoire, & dont le jeu annonçait une certaine dose d'intelligence. Outre ces qualités recommandables, Mlle Devin ne manquait ni de grâce, ni de gentillesse.

Un critique du temps, émit sur son compte un jugement que nous mettons sous les yeux du lecteur : « Ce n'est pas, dit-il, une actrice novice, mais exer-« cée, une ingénuité aguerrie. Mais si elle n'a aucun des « défauts d'une ingénue, elle n'en a pas davantage « les qualités. Sa physionomie a plutôt l'expression « d'une vivacité piquante & quelque peu hardie, que « celle d'une innocence naïve. En vain, essaie-t-elle « d'adoucir ses traits & sa voix pour leur donner « l'expression & l'accent de l'ingénuité. Elle retombe « alors dans la mignardise maniérée & dans un enfan-« tillage ridicule. Enfin, elle a prouvé en jouant les « ingénues qu'elle pouvait jouer agréablement les « soubrettes. » (1)

Rien n'est moins judicieux, disons mieux, moins

(1) Le *Camp volant*.

exact, à dessein, sans doute, qu'une semblable appréciation, qui a dû sortir de la plume d'un journaliste non subventionné par la débutante. Elle offre, en effet, une contradiction flagrante avec ce qu'était Mlle Devin cadette, telle que nous l'avons connue. Loin d'être *quelque peu hardie*, cette actrice avait le maintien réservé & aurait plutôt péché par excès de modestie.

Cependant, la décision de M. de Duras, au sujet de cette débutante, se fit attendre assez longtemps pour que le 9 novembre, le Comité jugeât utile de lui demander par écrit de vouloir bien prononcer sur le sort de cette actrice, « dont le talent pourraît être « d'un si grand secours à la Comédie. »

Cette requête, demeurée sans réponse, provoqua, le 12 décembre, de nouvelles instances de la part du Comité.

Le 17, M. de Duras prit enfin un arrêté qui admettait Mlle Devin à l'essai pour l'emploi des *jeunes premières* dans les deux genres, à dater du 1er avril 1816, aux appointements de 3,000 fr. par an (1).

Indépendamment des rôles de ce genre, elle devait

(1) « Ce 18 décembre 1815,

« Je m'empresse, Mademoiselle, de vous adresser un ordre de M. le duc de Duras pour votre admission comme pensionnaire de la Comédie-Française

« En usant du droit qu'ont MM. les premiers gentilshommes d'appeler à Paris tout sujet assez distingué pour paraître sur les théâtres royaux, M. de Duras rend un hommage flatteur à votre talent, & fait pour vous, Mademoiselle, une chose aussi honorable qu'avantageuse.

« Signé :

« Baron de la Ferté. »

aussi, aux termes de son engagement, remplir ceux de *confidentes tragiques*. Elle ne tarda pas à se lasser de cette dernière obligation; &, le 1er janvier 1816, elle déclara qu'elle se refusait à les jouer, prétendant se renfermer désormais dans les limites de son admission à l'essai. Le Comité l'informa officieusement, que « Si elle persistait dans cette prétention, son opinion était qu'elle devait être remerciée. »

Les supérieurs approuvèrent cette délibération & firent signifier officiellement à Mlle Devin que si elle ne consentait pas à se conformer à la décision du Comité, elle cesserait de faire partie de la Comédie-Française, au 1er avril 1817 (1).

Mlle Devin, ayant écrit quelques jours après, qu'elle

(1) « Ce 24 septembre 1816.

« J'ai reçu, Messieurs, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, le 21 de ce mois, relativement à Mlle Devin, pensionnaire de la Comédie-Française qui se refuse à jouer les *confidentes* dans la tragédie.

« Je pense que l'arrêté de M. le premier gentilhomme qui admet cette pensionnaire, ne porte pas qu'elle sera tenue de jouer tous les rôles qui lui seront distribués. On ne peut, en bonne justice, rien opposer à son refus. Mais comme il est d'usage que les sujets reçus à l'essai soient subordonnés à la volonté du Comité, selon les besoins du service, j'approuve, Messieurs, que vous écriviez à Mlle Devin, afin que vous vous assuriez si son intention est de ne s'en tenir que strictement aux clauses de son engagement.

« Si elle persistait dans la volonté qu'elle a exprimée de ne pas jouer les rôles de *confidentes*, je vous invite à me le faire connaître dans un rapport, &, en ce cas, en attendant l'approbation de M. de Duras, vous pourrez prévenir, avant le 1er octobre prochain, Mlle Devin, qu'elle ne fera plus partie des pensionnaires de la Comédie.

« Signé :

« Baron de la FERTÉ. »

se soumettait & consentait à jouer les *confidentes*, la décision fut rapportée.

Un nouvel arrêté de M. de Duras, en date du 19 septembre 1818, prolongea son temps d'essai jusqu'au 1er avril 1819. Quelques jours après, elle demanda à être reçue sociétaire; on vota sur sa demande & le résultat du scrutin fut unanime pour le maintien de cette actrice dans la classe des pensionnaires; par compensation, les appointements furent élevés à 3,500 fr.

Plusieurs années s'écoulèrent encore avant que sa position ne s'établît d'une manière stable &, dans cet intervalle, elle eut à supporter beaucoup de ces petits déboires qui sont la conséquence forcée de la dépendance. C'est ainsi que, plus d'une fois, Mme Michelot (1), fort jolie femme, mais actrice plus que médiocre, voulut l'empêcher de se produire dans les rôles de son emploi. Mlle Devin se plaignit, & le Comité, accueillant sa réclamation, déclara qu'il ne reconnaissait pas le droit d'ancienneté chez les pensionnaires, & il décida « que M. Michelot serait prié de faire à sa femme des représentations convenables à ce sujet. » Puis il fit donner à Mlle Devin l'assurance que ce fait ne se renouvellerait plus.

Dans une autre circonstance, cette actrice expose dans une lettre adressée au Comité, le 24 janvier 1819, « qu'elle s'est préparée au rôle de Chérubin, dans

(1) *Jenny Boissière*. Elle avait débuté le 24 juillet 1809, dans les Soubrettes, qu'elle quitta pour les *Amoureuses*.

le *Mariage de Figaro* : qu'elle a fait une dépenſe de ſept cents francs pour les deux coſtumes néceſſaires, & que c'eſt une autre qui l'a joué. Elle ſe croit fondée à réclamer. »

On répondit à cela qu'un penſionnaire ne ſaurait prétendre à l'exercice d'un droit qui lui eſt refuſé par la conſtitution même de la Société ; & pour éviter que de pareils faits ſe reproduiſent, le Comité prend un arrêté de nature à prévenir le retour de ſemblables conflits dans l'avenir (1).

Ce n'eſt qu'après un ſtage de treize années (2) que Mlle Devin parvint enfin au ſociétariat. Six ans auparavant, le 27 mars 1822, elle avait épouſé Menjaud, jeune acteur, juſqu'alors peu en évidence, & dont les commencements furent ardus & pénibles.

(1) « Le Comité ne juge point que l'objet ſpécial de cette lettre motive une réponſe. Mais, en raiſon de la diſcuſſion qu'il avait fait naître, il croit utile de prendre l'arrêté ſuivant :

« Après divers conſidérants, il décide que tous les rôles qui devaient être diſtribués au répertoire dans les emplois que jouent les demoiſelles Devin, Wenzel & Anaïs, feront diſtribués alternativement entre ces trois actrices, ſans qu'aucune d'elles ait le droit d'en réclamer ou d'en refuſer un ſeul, & de dire au répertoire : « *C'eſt moi qui l'ai joué !* »

(2) Une jeune actrice d'avenir, Catherine-Marie Royer, que le théâtre a perdue en 1873, a offert un nouvel mais rare exemple de cette lenteur avec laquelle ſouvent le jour de la juſtice arrive. Entrée à la Comédie-Françaiſe, après de brillants ſuccès remportés dans les concours du Conſervatoire, elle ne reçut que bien tardivement la récompenſe due à ſon travail et à ſon zèle ; mais atteinte d'une maladie mortelle, il ne lui fut pas donné de pouvoir jouir des priviléges de ce titre de ſociétaire, l'objet de toute ſon ambition !

On ne ſaurait nier, ſans injuſtice, que Mme Menjaud n'ait été une actrice d'une certaine valeur. Sa diction était bonne, ſon jeu était réglé & ne manquait pas, au beſoin, de ſenſibilité. Dans la dernière période de ſa carrière théâtrale, il avait même acquis de la force & de l'énergie, ainſi qu'elle en fit preuve dans le perſonnage de Marpha, du *Czar Démetrius*, & plus tard dans celui de Richard, des *Enfants d'Édouard*, qui ont été ſes deux meilleurs rôles. Le public rendit toujours juſtice à ſon intelligence ſcénique ; mais nous devons ajouter, pour reſter dans le vrai, que s'il voyait ſans déplaiſir ſur l'affiche le nom de cette actrice, jamais il ne regretta ſon abſence.

Il eſt inconteſtable que Mme Menjaud eut du talent, mais il lui manqua ce charme extérieur qui rend le talent aimable & ſympathique, & qu'un trait trop accuſé dans ſon viſage ne lui permit pas de poſſéder. Son nez, car c'eſt de lui qu'il s'agit, était trop accuſé, & l'âge, en emportant la fleur de la jeuneſſe, accrut encore ce défaut d'harmonie. Il nous ſouvient, à ce ſujet, d'une anecdote où ce nez donna lieu à une réponſe piquante de Mlle Mars.

La *Métromanie* avait été miſe ſur le répertoire de la ſemaine, & Mlle Devin déſignée pour le rôle de la *jeune première*. Damas qui jouait le rôle du Métromane, inſiſtait auprès du ſemainier afin de ne pas l'avoir pour partenaire, lorſque ſurvint Mlle Mars, qui, voyant l'agitation & l'air contrarié de ſon camarade, s'enquit du motif de ſon mécontentement. — Je joue

Damis ; figurez-vous qu'on veut faire jouer le rôle de Lucile par Mlle Devin. — Eh bien ? Elle a du talent. — D'accord..., mais... — Mais..., quoi ? — Elle a..., elle a le nez trop long. — Cela se peut, lui riposta vivement la spirituelle comédienne, mais il y en a d'autres qui ont le nez trop court, & cela fait compensation. Puis elle lui tourna le dos.

On sait que Damas était camard.

Mme Menjaud quitta la scène le 1er avril 1836. Sa représentation à bénéfice n'eut lieu qu'en 1841 ; elle produisit 9,700 fr. avec un spectacle ordinaire. Elle ne jouit pas longtemps du repos, car une maladie longue & douloureuse l'enleva le 18 août 1844.

ROLES CRÉÉS PAR Mlle DEVIN (Mme MENJAUD)

1816	Henriette . . .	*La Comédienne*, d'Andrieux.
—	Pauline.	*Le Médisant*, de Gosse.
1817	Amélie.	*La Manie des Grandeurs*, de A. Duval.
1818	La Présidente. .	*La Fille d'Honneur*, du même.
1823	La Comtesse. .	*L'Education*, de Casimir Bonjour.
1825	Jarsite	*Le Cid d'Andalousie*, de Lebrun.
—	Nobé.	*La Clémence de David*, de Draparnaud.
1826	Berta.	*Fiesque*, d'Ancelot.
—	Sophie.	*Brusque & Bonne*, de du Mersan.
—	Lucette	*Une Aventure de Charles V*, de Lafite.
—	Arthur	*Rosemonde*, de Bonnechose.

1827 Fanny . . . . . *Lambert Simnel*, d'Empis & Picard.
— Betty. . . . . . *Emilia*, de Al. Soumet.
— Pauline. . . . . *L'Ami de tout le monde*, de *** (Mme de Bawr).
— Hermance . . . *Le Mariage d'Argent*, de Scribe.
1828 Céleſtine. . . . *Les Intrigues de Cour*, de Jouy.
— Louiſe . . . . . *Ducheſſe & Page*, d'A. Béraud.
1829 Marpha. . . . . *Le Czar Démétrius*, de L. Halevy.
— Mme de Viterbe. *Le Protecteur & le Mari*, de C. Bonjour.
1830 Hermance . . . *Le Mariage d'Amour*, d'Ancelot.
1831 Hortenſe. . . . *L'Amitié des Femmes*, de Lafite.
— La Ducheſſe . . *Les Rendez-vous*, d'Al. de Longpré.
— Mme de Lus. . . *La Famille Luſigny*, de F. Soulié.
— Guillemette. . . *Joſſelin & Guillemette*, de d'Epagny.
— Ivan . . . . . . *Pierre III*, d'Eſcouſſe.
— Clémence . . . *La Prédiction*, de Beauvallet.
1832 Le Dauphin . . *Louis XI*, de Caſimir Delavigne.
— Mlle Gauſſin . . *Voltaire chez Mme de Pompadour*, de Deſnoyers & Lafite.
1833 Mlle Molière . . *La Fête de Molière*, de ***.
— Jaſſi . . . . . . *Guido Reni*, d'A. Béraud (& Bouilly)
— Mme Dorfeuil. . *Plus de peur que de mal*, d'Auger.
— Licinia . . . . . *Caïus Gracchus*, de Th. d'Artois.
— Maria . . . . . *La Conſpiration de Cellamare*, de St-Eſteben & d'Epagny.
— Edouard . . . . *Les Enfants d'Edouard*, de C. Delavigne.
1834 Cécile . . . . . *L'Ambitieux*, de Scribe.





J.M. F[illegible] sc.

DAVID
Comédie française
1816–1853

JOSEPH-NARCISSE

DAVID

1816 — 1839

QUI croirait que cet artifte, dont le nom eft à peu près inconnu de la génération actuelle, a été un des comédiens les plus goûtés de l'Odéon & de la Comédie-Françaife, où il tint, pendant plus de vingt ans les premiers rôles dans la tragédie, la comédie & le drame? Malgré fa tête ramaffée dans les épaules, David était ce qu'on appelle *un beau* de théâtre : une taille fuffifamment élevée & bien prife, un organe qui, bien que légèrement voilé,

---

Extrait des actes de la municipalité du dixième arrondiffement : Du vingt-fept ventôfe an II, (17 mars 1794), acte de naiffance de *Jofeph-Narciffe*, fils de Jean-François David, marchand fellier, & de dame Joféphine-Louife Trouillebert, fon époufe, demeurant marché Boulainvilliers, rue du Bac.

prenait une expreſſion touchante dans les élans de ſenſibilité & dans les ſcènes d'amour; une intelligence prompte, &, par deſſus tout, une chaleur entraînante qui prêtait à ſon jeu, tout en dehors, une action communicative ſur le public; telles étaient les qualités qu'on reconnaiſſait en David, lorſqu'il débuta à la Comédie-Françaiſe. Elève du Conſervatoire, d'où il était ſorti avec un premier prix de tragédie, il obtint la faveur de débuter ſur la ſcène françaiſe, le 22 mai 1816, par le rôle d'Egyſthe dans *Mérope*, & celui de Derval dans les *Rivaux d'eux-mêmes*. Les jours ſuivants, il joua dans *Gaſton & Bayard*, le *Jeu de l'Amour & du Haſard*, les *Horace* & le *Barbier de Séville*. Favorablement accueilli par le public, il fut admis à l'eſſai, pour le 1er avril ſuivant, dans l'emploi des jeunes-premiers tragiques & comiques, & commença immédiatement ſon ſervice comme penſionnaire par le rôle de Servilius dans *Manlius*. Mais la patience n'était pas chez David la vertu dominante; las de n'aborder des rôles un peu importants qu'avec le bon plaiſir de ſes chefs d'emploi, qui n'en abuſaient pas envers lui, il prévint par écrit le Comité d'adminiſtration, le 16 avril 1818, « que le 1er mai ſuivant il ceſſerait de faire partie de la Comédie-Françaiſe ». Le Comité, bleſſé de cette lettre laconique, n'en tint aucun compte; injonction itérative de David, « qui ne retirera, écrit-il, ſa démiſſion que ſi une augmentation lui eſt accordée. » Ce à quoi il lui eſt répondu que ſi, au mois de novembre précédent, ſes appointements n'avaient pas

été augmentés, ils ne le feraient certainement pas en ce moment. « Quant à votre démiffion, donnée pour « le 1er mai 1818, ajoutait-on, le Comité l'accepte « pour le 1er avril 1819, & M. le duc de Duras fera « fupplié de mettre le fceau à cette rupture (1). »

David, peu fatisfait de ce réfultat, ne chercha pas par un redoublement de zèle à faire oublier ce que fa démarche avait d'infolite & d'agreffif. Loin de là! Il fe montra plus récalcitrant que jamais; tantôt refufant de jouer avec tel ou tel; une autre fois, menaçant de faire perdre la recette fi on lui impofe une amende; mefure comminatoire dont chercha fouvent à l'effrayer le commiffaire royal, fans que celui-ci, & pour quel motif? ait jamais ofé lui infliger aucune peine, quoiqu'il l'eût bien des fois mérité.

Cependant les chofes furent portées fi loin que, le 7 avril 1818, un rapport circonftancié (2) avait été

(1) *Archives nationales.*

(2) Voici les termes de ce rapport & l'expofé des griefs qui y donnèrent lieu:

« Hier 6, M. David a manqué « fon entrée de près de cinq mi- « nutes dans la *Femme juge & par-* « *tie*, où il jouait le rôle de don « Lope.

« Confidérant,

« Qu'en général, il remplit fes « devoirs avec la plus grande né- « gligence;

« Qu'aux répétitions d'*Electre*, il « a toujours lu fon rôle, même « quand les premiers fujets réci- « taient le leur de mémoire, & que « la veille de la repréfentation il « ne le favait point encore;

« Que par fuite de cette négli- « gence, il a compromis le fort de « cette reprife, où le public lui a « témoigné fon mécontentement « d'une manière fi forte, qu'il s'en « eft peu fallu qu'elle n'allât point « jufqu'à la fin du premier acte;

« Qu'à diverfes repréfentations « il a manqué de foins, foit parce

adressé à l'autorité supérieure sur ce pensionnaire indiscipliné. Mettant le comble à ses torts, David quitta, peu de temps après, brusquement la Comédie-Française & alla s'engager au Grand-Théâtre de Lyon.

C'est de là qu'il fut rappelé par Picard, lors de la réoûverture de l'Odéon, reconstitué comme second Théâtre-Français. Cet acteur y prit possession de l'emploi des *jeunes premiers* & *amoureux*, tant dans l'ancien que dans le nouveau répertoire. Historien impartial, nous devons constater qu'il plut également dans la tragédie & dans la comédie, & qu'il acquit une certaine notoriété dans les pièces de *genre*, de l'école de Picard, telles que le *Voyage à Dieppe*, les *Deux Ménages*, un *Moment d'imprudence;* tableau fidèle des mœurs bourgeoises, qui trouvèrent en David un interprète élégant & chaleureux.

Un rôle, notamment, fut pour lui l'occasion d'un succès exceptionnel; il créa le personnage de Victor le poète, dans les *Comédiens* de Casimir Delavigne, avec une fougue juvénile & enthousiaste qui rendait au mieux l'intention de l'auteur. Cependant, on lui re—

« qu'il n'était pas costumé d'une « manière convenable, soit parce « qu'il avait oublié quelque accessoire indispensable;

« Que toutes les observations qui « lui ont été faites, sont toujours « restées infructueuses, arrête : que « M. David (*) sera frappé d'une « amende de vingt-cinq francs &, « de plus, sera mandé à l'assemblée de jeudi, pour être réprimandé verbalement. »

(*Archives nationales.*)

(*) En tête de ce procès-verbal on lit ces mots : Amende payée par le *fameux* David.

prochait parfois de faire des héros tragiques des jeunes premiers de comédie. Beau diſeur, il avait gardé de ſes études au Conſervatoire quelque choſe de la prononciation cadencée en honneur à cette époque dans l'établiſſement & dont Lafon, ſon profeſſeur, était le plus fidèle repréſentant; mais ſi cette ſolennité un peu emphatique nuiſait parfois au naturel de ſon jeu dans certains rôles, il en était d'autres où elle produiſait de l'effet. C'eſt ainſi que les admirables ſtances du *Cid* devenaient une ſorte de récitatif muſical qui n'était pas ſans charmes.

Bien que ſa poſition à l'Odéon fût auſſi bonne qu'elle pouvait l'être dans ce théâtre, qui n'avait point encore éprouvé les viciſſitudes qui, plus tard, entravèrent ſa proſpérité, David regrettait la Comédie-Françaiſe, & témoigna, dans une lettre adreſſée au Comité, le 2 novembre 1820, le déſir d'y rentrer, pourvu que ſon ſort ſe trouvât aſſuré.

Ce ne fut pourtant qu'en 1825 qu'il y revint définitivement, pour y doubler Lafon dans la tragédie, & Armand & Michelot dans la comédie. Peu à peu, Lafon, ſe renfermant excluſivement dans quelques grands rôles de l'ancien répertoire, cela permit à David, tout en continuant de jouer Pyrrhus, Hippolyte, etc., d'aborder Néron, Tancrède, & autres grands premiers rôles de l'emploi. Dans la comédie, à ceux qu'il joua d'origine dans les ouvrages modernes, il en ajouta quelques-uns qu'avaient délaiſſés ſes chefs d'emploi, & il remplit avec un talent de compoſition froide &

calculée, qui contraſtait avec la vivacité habituelle de ſon jeu, le perſonnage de Begears dans la *Mère coupable*. Il avait été nommé ſociétaire en 1828.

Dans les rares tragédies nouvelles, repréſentées de 1829 à 1836, on voit cet acteur en poſſeſſion de rôles importants : ainſi, Monaldeſchi, de *Chriſtine de Suède;* Démétrius, du *Czar Démétrius;* Clodoric, de *Clovis;* Paolo, de *Françoiſe de Rimini;* Titus, de *Junius Brutus;* Pharamond, de *Léonie*, & Charles IX, lors de la repriſe de la pièce de Chénier. Ajoutons-y quelques rôles de drames, entre autres celui de Ferdinand dans le *Majorat* (1), & de Caſſio dans le *More de Veniſe*.

En juillet 1829, David obtenait, en remplacement d'Harel, devenu directeur de l'Odéon, le privilége d'une troupe chargée de deſſervir dans les départements les théâtres non exploités par les directeurs brevetés. Cette troupe devait être entièrement conſacrée à la tragédie, à la comédie & au drame. Cette entrepriſe ne reçut pas d'exécution.

Après l'entrée de Beauvallet à la Comédie-Françaiſe, David lui abandonna la majeure partie de ſes rôles tragiques; mais il conſerva dans les deux autres genres les premiers rôles & les jeunes premiers, même celui du jeune officier des *Rivaux d'eux-mêmes*, qui avait été un de ſes rôles de début & qu'il joua juſques aux dernières années de ſa carrière, avec la pétulance & la

(1) Pièce par Cournol, repréſentée le 23 ſeptembre 1829.

verve de ses vingt ans. Au reste, cette chaleur d'expression & cette vivacité qu'il donnait à ses personnages de théâtre, il les transportait dans la vie réelle, où il se livrait peut-être trop facilement à une fougue qui lui attira plus d'une affaire (1). C'était une tête chaude & un caractère auxquels la patience & la modération étaient généralement assez étrangères, quoiqu'il fût dans ses relations d'une politesse extrême, quelquefois même exagérée, ce qui, d'ailleurs, est assez le propre des gens à la tête vive. En rendant justice à ses qualités d'entrain & d'expression, les journaux du temps faisaient remarquer qu'en dehors de la scène il continuait volontiers à la ville l'emportement de ses rôles.

Insensiblement, David se borna généralement aux rôles du vieux répertoire & ne fit que peu de créations, dont une des principales fut le rôle d'Eric dans *Bertrand & Raton*. D'ailleurs, le personnel de la Comédie-Française, après les évènements de 1830, se renouvela en grande partie. La tragédie proprement dite, sauf quelques chefs-d'œuvre consacrés, acheva de disparaître du répertoire, & David fut un des derniers artistes qui conservaient les anciennes traditions.

« Cet acteur mérita un reproche : nul, autant que lui, ne porta plus loin l'indifférence, le mépris même du costume ; il en endossait souvent dont la fantaisie pro-

(1) En 1841, David, ayant donné publiquement à Solar, journaliste à Bordeaux, deux soufflets pour l'avoir sifflé, fut traduit en police correctionnelle & condamné à trois mois de prison.

voquait l'hilarité (1); & ſon inſouciance ſur ce point était inexplicable. Devait-il paraître dans le premier acte de la première pièce, qu'on le voyait encore ſe promener dans le jardin du Palais-Royal, quand, dans la ſalle, les vénérables muſiciens de l'orcheſtre grinçaient leur premier coup d'archet.

« Au moment où l'aiguille de ſa montre marquait ſept heures préciſes, il s'élançait vers le théâtre, arpentait l'eſcalier, ſe précipitait dans ſa loge, & deux minutes lui ſuffiſaient pour troquer ſes habits de ville contre ceux de ſon perſonnage, ajuſter ſon manteau, rougir ſes pommettes & changer ſa perruque (2) contre celle de ſon rôle. Il eſt vrai qu'il oublia plus d'une fois ce dernier détail, &, en définitive, il lui importait peu de ſe préſenter ſur la ſcène en élégant moderne ou en chevalier avec des bottes maculées de la boue ou de la pouſſière de la promenade voiſine (3). »

Il prit ſa retraite au mois d'avril 1839, avec une penſion de 5,000 fr., & devint directeur en province. Sa repréſentation de retraite eut lieu dans le mois d'octobre 1844. Elle ſe compoſa d'*Andromaque*, où il joua Oreſte à côté de Rachel-*Hermione;* de l'*Humoriſte*, avec Arnal; d'un intermède de muſique & de danſe,

(1) Notamment dans *Zaïre*, où il donnait à Oroſmane l'apparence d'un turc de carnaval.

(2) Outre ſa perruque friſée, David était borgne depuis de longues années. Cet accident avait été diſſimulé par la ſubſtitution d'un œil factice, & ſi bien imité, que ce fait reſta ignoré la plus grande partie de ſa vie.

(3) *Evènement* de 1866.

auquel prirent part Barroilhet, M[mes] Casimir & Dorus-Gras, Petitpas & Carlotta Grisi.

Dans les dernières années de sa vie, il s'occupait à donner des leçons de déclamation à quelques élèves, appartenant de préférence au *beau* sexe; car il avait, dans l'âge sérieux, conservé les habitudes galantes de sa carrière d'*amoureux*.

Il est mort à Paris, le 21 octobre 1866.

RÔLES CRÉÉS PAR DAVID

1816	Le Chevalier..	*Les deux Seigneurs*, de Planard.
1817	Un Conjuré. .	*Germanicus*, d'A;naud père.
—	Un Athénien..	*Phocion*, de Royou.
1819	Alcime	*Hécube & Polixène*, de d'Herbigny.
1825	Clodomir. . .	*Sigismond de Bourgogne*, de Viennet.
—	Sir Henry. . .	*Lord Davenant*, de J. Gensoul, Milcent & Vial.
—	Le Colonel . .	*Le Veuvage interrompu*, de Bayard.
—	Alcée.	*Léonidas*, de Pichat.
1826	Fiesque	*Fiesque*, d'Ancelot.
—	Eugène	*Brusque & Bonne*, de du Mersan.
—	Edouard . . .	*Le Spéculateur*, de Riboutté.
—	Saint-Clair. . .	*L'Agiotage*, de Picard & Empis.
—	Henry	*Rosemonde*, d'E. de Bonnechose.
1827	Racine	*Racine*, de Busoni & Brizeux.
1828	Un Sénateur .	*La Mort de Tibère*, d'Arnault fils.
—	D'Egmont. . .	*Elisabeth de France*, d'A. Soumet.
—	Terski	*Walstein*, de Liadières.
1829	D'Orléans. . .	*Isabelle de Bavière*, de Lamotte-Langon.

1829 Dolcy. . . . . *Le bon Garçon*, de Picard & Mazères.
— Commode . . *Pertinax*, d'Arnault père.
— Monaldeſchi. . *Chriſtine de Suède*, de Brault.
— Démétrius . . *Le Czar Démétrius*, de L. Halevy.
— Préval . . . . *Le Protecteur & le Mari*, de Caſimir Bonjour.
— Ferdinand. . . *Le Majorat*, de Cournol.
— Caſſio. . . . . *Le More de Veniſe*, d'Alfred de Vigny.
1830 Clodoric . . . *Clovis*, de N. Lemercier.
— Piccolomini. . *Guſtave-Adolphe*, d'Arnault fils.
— Paolo. . . . . *Françoiſe de Rimini*, de Drouineau.
— Saint-Erneſt. . *Les Trois Jours*, de L. Halevy.
— Titus . . . . . *Junius Brutus*, d'Andrieux.
1831 Dillon. . . . . *Camille Deſmoulins*, de Blanchard & Maillan.
— L'Abbé . . . . *Les Rendez vous*, d'Al. de Longpré.
— Layneval . . . *La Crainte de l'Opinion*, d'E. Barrault.
— Henri. . . . . *La Fuite de Law*, de Mennechet.
1832 Le Prince. . . *Le Prince & la Griſette*, de Creuzé de Leſſer.
1833 Le Guide . . . *Guido Reni*, d'A. Béraud & (Bouilly).
— Monteleone. . *La Conſpiration de Cellamare*, de Saint-Eſteben & d'Épagny.
— Richelieu . . . *L'Alibi*, d'Al. de Longpré.
— Molière. . . . *Molière avec ſes Amis*, d'Andrieux.
— Eric . . . . . *Bertrand & Raton*, de Scribe.
1834 Baſſompierre . *M*[lle] *de Montmorency*, de Roſier.
1836 Pharamond . . *Léonie*, de Delrieu.





VICTOR
Comédie française
1816-1828

ANTOINE-VICTOR LEREBOURS

dit VICTOR

1816 — 1828

NÉ au ſein d'une famille des plus honorables, ANTOINE-VICTOR, au ſortir de ſes claſſes, fut envoyé à Rennes pour faire ſon droit; mais ſon peu de goût pour l'étude du Code lui fit donner une autre direction. Son père, habile juriſconſulte, & fort conſidéré, le fit admettre facilement, en qualité de ſurnuméraire, au miniſtère des finances, ou,

---

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Sainte-Bénigne, à Pontarlier : « *Antoine-Victor*, fils de Pierre-René Lerebours, homme de loi & capitaine des grenadiers de la garde nationale de Pontarlier, & de Françoiſe-Mélanie Gaufre, ſon épouſe, eſt né & a été baptiſé le dix ſeptembre mil ſept cent quatre-vingt-onze.

« Son parrain eſt Claude-Antoine Gaufre, docteur en médecine & commandant la garde nationale de la Cluſe, & ſa marraine Antoine-Françoiſe Ramboz, veuve Jeunet. »

ainſi qu'on diſait alors, à la tréſorerie. Mais notre jeune homme ne profeſſait pas pour les chiffres plus de ſympathie qu'il n'en avait eu pour les leçons du ſavant profeſſeur de droit Toullier. Il ſentait en lui s'agiter le démon du théâtre. Le ſéjour de Paris ne fit que développer ce goût, &, bientôt, bravant le préjugé & l'oppoſition qu'il ſavait devoir rencontrer dans ſa famille, il ſe préſenta en 1813 aux examens du Conſervatoire, où il fut admis.

Son père ne tarda pas à être inſtruit de cette incartade & voulant couper le mal dans ſa racine, il fit rayer Victor du tableau des élèves & obtint du préfet de ſon département que ſon fils ſerait enrégimenté dans la garde d'honneur, récemment créée. Celui-ci ſe montrant peu diſpoſé à obtempérer aux volontés paternelles, il fut arrêté comme réfractaire &, pendant plus d'une ſemaine, détenu à la préfecture de police. Il fallut pourtant céder; ſoldat malgré lui & forcé de partir pour l'armée, il fit les déſaſtreuſes campagnes de Dreſde & de Leipſick; ayant eu le bonheur de revenir ſain & ſauf, il ſe ſentit plus affermi que jamais dans le deſſein d'embraſſer la carrière théâtrale.

En effet, à peine rendu à la liberté, il accourut ſe préſenter de nouveau au Conſervatoire &, au concours de 1814, il obtint le deuxième prix de tragédie.

Le 13 ſeptembre 1816, il débuta à la Comédie-Françaiſe par le rôle d'Oreſte dans *Andromaque*, avec un ſuccès éclatant dont l'écho arriva juſqu'à ſon

père & ne contribua pas peu à déſarmer ſon irritation.

Victor, c'eſt le nom qu'avait adopté le jeune tragédien, fut reçu au nombre des penſionnaires pour l'année ſuivante. En attendant ce moment, il alla s'exercer ſur la ſcène bruxelloiſe, où ſes repréſentations furent ſouvent honorées de la préſence de la famille royale. Le 25 ſeptembre 1817, il reparaiſſait à la Comédie-Françaiſe par ce même rôle d'Oreſte qui lui avait été ſi favorable l'année précédente. Talma était alors en tournée & Lafon était malade ; c'eſt ſur le nouveau venu que retomba tout le poids du répertoire.

Eſt-ce à cette ſituation d'acteur ſe croyant indiſpenſable, que lui faiſaient les circonſtances ; eſt-ce à une fauſſe interprétation de ſa part de la teneur de ſon engagement, qu'il faut attribuer le refus que, le 13 août ſuivant, Victor fit par écrit de jouer le rôle de Fabian dans *Polyeucte*, auquel il avait été averti de ſe préparer ? Il ſe fondait, pour juſtifier ce refus, ſur les termes mêmes de l'arrêté de ſon admiſſion « qui lui aſſignait les premiers rôles ou rôles analogues. » Le Comité ſe borna, en lui répondant, à lui témoigner ſa ſurpriſe de ce procédé, & n'inſiſta pas autrement ſur ce qu'il offrait d'anormal (1), en ſe réſervant,

(1) « .....On ne vous a rien demandé, lui écrivait-on, qui ne fût conforme à l'uſage de la Comédie, puiſque Lekain lui-même &, depuis lui Talma, & quelques autres acteurs chargés des premiers rôles, ont joué ſouvent des acceſſoires dans les années qui ont ſuivi leurs

toutefois, de lui prouver à la première occafion qu'il avait gardé bonne mémoire de cet acte d'indifcipline. Elle ne tarda pas à fe préfenter.

Quelques mois après cet incident, Victor demanda un congé de trois femaines : « Ayant l'intention, « difait-il, de fe rendre à Amiens pour y donner « quelques repréfentations dans le but d'alléger fa « gêne extrême. » Le Comité lui oppofa une fin de non-recevoir. Le 7 mars 1818, il annonça qu'il donnerait fa démiffion s'il ne lui était accordé un congé d'un mois, 4,000 fr. d'appointements au 1er avril prochain & la promeffe formelle qu'à la fin de l'année il ferait nommé fociétaire.

On ne fit pas même à fa demande l'honneur d'une réponfe, tant elle parut outrecuidante. Il la renouvela le 8 avril, en infiftant fur fa détermination de donner fa démiffion fi on ne lui faifait pas une réponfe favorable ; « étant d'ailleurs, ajoutait-il, décidé à ufer de « tous les moyens propres à lui faire recouvrer fa « liberté (1). »

débuts ; &, qu'au refte, fi vous croyez devoir vous renfermer dans les termes précis de l'arrêté que vous invoquez, le Comité n'infiftera pas ; mais il ne pourra s'empêcher d'avoir égard, en temps & lieu, à votre conduite en cette occafion. »

(*Archives nationales.*)

(1) « Le Comité invite M. Victor à refter à Paris & à s'abftenir d'aller à Amiens. Quant à fa démiffion, elle ne peut être donnée ni acceptée, par la raifon que la Comédie ne pouvant congédier M. Victor avant un an, réciproquement, il ne peut la quitter lui-même avant cette époque, à moins qu'elle n'y confente. »

(*Archives nationales.*)

Le Comité d'adminiſtration lui oppoſa un refus péremptoire (1).

Victor ne ſe tint pourtant pas encore pour battu & ſoutenant avec trop d'opiniâtreté ce qu'il penſait être ſon droit, il fit ſignifier, par exploit d'huiſſier, ſa démiſſion de penſionnaire du Théâtre-Français, avec ſommation, en cas de refus, d'avoir à comparoir en juſtice. Non content de cela, il s'abſtint de paraître au théâtre, quoiqu'il fût porté ſur l'affiche pour jouer le ſoir même le rôle de *Philoctète*. On le chercha vainement chez lui, &, une bande collée ſur l'affiche, dut avertir le petit nombre de curieux attirés par le ſpectacle annoncé, qu'ils n'avaient qu'à retourner chez eux *Gros-Jean comme devant*.

La lutte engagée par Victor était celle du Pot de terre de la fable. Non-ſeulement il échoua ſur tous les points ; mais encore mandé à la préfecture de police, il y fut, par une bizarre coïncidence, renfermé pour refus de jouer la tragédie, dans cette même cellule où, quelques années auparavant, il l'avait été déjà pour l'avoir voulu jouer malgré ſon père. Au bout de quelques jours de captivité, il redevint libre, &

(1) « Le Comité, ſurpris de cette demande de la part d'un penſionnaire qui n'eſt que dans ſa première année d'eſſai, répond au ſieur Victor que ſa demande eſt trop contraire aux règlements pour être miſe en délibération, & que ſa véritable ſituation & ſes devoirs à la Comédie-Françaiſe lui feront repréſentés de manière à lui faire ſentir toute l'inconvenance de ſa conduite. »

(*Archives nationales.*)

l'Autorité, le jugeant affez puni, annula l'engagement qui le liait à la Comédie-Françaife & lui délivra un paffe-port pour les départements.

Après avoir donné des repréfentations dans plufieurs villes de province du nord de la France, ce tragédien parcourut de nouveau la Belgique où il ne fut pas accueilli avec moins d'empreffement qu'à l'époque de fon premier féjour en ce pays. Il paffa enfuite en Hollande, où il fut fe concilier la bienveillance du prince d'Orange qui le nomma fon lecteur & le combla de faveurs de tout genre.

Lors de l'érection de l'Odéon en fecond Théâtre-Français, Victor fut naturellement un des premiers fujets appelés à faire partie de fa troupe tragique. Le 30 feptembre 1819, il parut fur cette nouvelle fcène dans le rôle de Ladiflas, de la tragédie de *Venceflas* & fut fort applaudi. Malgré le grand fuccès qu'il obtenait, un mois plus tard, dans le rôle de Lorédan des *Vèpres Siciliennes*, il manifefta fon intention de fe retirer à l'expiration de la première année. Ce n'était affurément là qu'un adroit calcul de fa part, puifque, moyennant un pont d'or, il confentit à prolonger d'un an la durée de fon engagement. Ce théâtre n'eut pas précifément à fe louer de cet arrangement ; car, toujours pointilleux, toujours à cheval fur fes prétendus droits & très-peu fcrupuleux, quant à l'accompliffement de fes devoirs d'acteur, Victor paffa cette année en difcuffions perpétuelles avec l'Autorité, faifant fouvent manquer des fpectacles, &

toujours frappé d'amendes, dont il va ſans dire qu'il conteſtait la légitimité. Auſſi, dès le 3 novembre 1820, demandait-il au tribunal de commerce la réſiliation de ſon engagement, obéiſſant ainſi à ſon humeur inconſtante; ou, comme on l'a dit avec plus de vraiſemblance, offuſqué & jaloux des ſuccès de Joanny & de la faveur dont était l'objet cet éminent tragédien, il préféra retourner dans les départements pour donner des repréſentations qui, pour rendre hommage à la vérité, étaient généralement fort ſuivies.

En 1821, il reparut paſſagèrement à l'Odéon, où il joua au cachet, à 300 fr. par repréſentation; puis il diſparut de nouveau, & Rouen, Lyon, Nantes, Amſterdam & Genève le virent ſucceſſivement.

Après une éclipſe aſſez longue, il revint à Paris en 1824 &, le 4 février, il faiſait repréſenter, ſur le ſecond Théâtre-Français, la tragédie de *Harald* ou *les Scandinaves*, dont il était l'auteur & dans laquelle il rempliſſait le rôle principal.

Au commencement de 1825, cet acteur ſollicita ſa réintégration ſur les cadres de la Comédie-Françaiſe. Oublieuſe du paſſé, celle-ci accueillit favorablement ſa requête, &, conformément au vœu qu'il avait exprimé, elle lui fit un engagement de ſept mois de durée, du 1er ſeptembre 1825 au 1er avril 1826. Quelques jours après, le 6 ſeptembre, Victor, fidèle à ſes habitudes tracaſſières, quoiqu'il fût porté ſur le répertoire pour reparaître, fit manquer le ſpectacle en refuſant de jouer.

Le motif, plus ſpécieux que fondé, qu'il allégua dans la lettre qu'il écrivit pour ſe diſculper de cette nouvelle infraction à ſon devoir, conſiſtait à dire : « Qu'ayant déjà fait partie, à une époque antérieure, « des acteurs penſionnaires du théâtre, il devait y « *rentrer* & non y *débuter*, ainſi que l'annonçait l'af- « fiche. »

Cette prétention, inſpirée par une vanité exceſſive, pouvait ſe réfuter d'autant mieux que, d'après les uſages de la Comédie, conſacrés par le temps, aux *ſeuls* ſociétaires, & encore aux ſociétaires *anciens*, appartenait le droit de *rentrer*, après une abſence plus ou moins prolongée ; tandis qu'un acteur reçu comme penſionnaire, après s'être éloigné de Paris pendant un certain nombre d'années & avoir donné par là au public le temps de perdre ſon ſouvenir, devait, en ſe préſentant de nouveau avec modeſtie, ſe ſoumettre à une coutume que des ſujets diſtingués avaient conſtamment reſpectée, tant à la Comédie-Françaiſe que ſur diverſes autres ſcènes. Victor, que la Comédie n'avait point été chercher, & qui avait ſollicité d'elle un réengagement, ne ſe trouvait certes pas autoriſé à ſoulever une ſemblable prétention. C'eſt ce qui réſulte de la lettre que nous citons ci-après (1).

(1) Lettre adreſſée par le Comité d'adminiſtration de la Comédie-Françaiſe à M. de Duras, ſon ſupérieur, le 6 ſeptembre 1825 :

« Monſieur le Duc,

« Nous avons l'honneur de vous expoſer que le ſieur Victor, qui a été pendant un an, du 1er avril

Le Comité crut devoir s'en référer à l'Autorité ſupérieure, & demanda que ce ſujet peu facile fût condamné à une amende de trois cents francs, & qu'outre cela, ſon engagement fût annulé.

Le duc de Duras, par déciſion en date du 15, approuva cette délibération ; il doubla le chiffre de l'amende & ordonna le maintien du mot *début* ſur l'affiche.

L'acteur dut ſe ſoumettre ; car, de ſa ſoumiſſion dépendait ſon exiſtence entière comme artiſte.

La mort de Talma étant ſurvenue, qui pouvait rendre plus néceſſaires les ſervices de Victor, en ouvrant la porte à ſes eſpérances, ne fit qu'augmenter ſes prétentions. Mais ni les unes ni les autres ne ſe réaliſèrent. L'indifférence du public & l'inſuffiſance

1817 au 1er avril 1818, au nombre des acteurs penſionnaires de la Comédie-Françaiſe, & qui, enſuite, a joué pendant un plus long temps au théâtre de l'Odéon d'où il eſt ſorti pour courir la province en donnant des repréſentations, a ſollicité, il y a environ un mois, ſa réadmiſſion comme acteur penſionnaire, & qu'autoriſés en votre abſence par M. le Commiſſaire royal, nous lui avons fait un engagement d'acteur pour ſept mois, ſuivant le déſir qu'il nous en a témoigné lui-même, du 1er ſeptembre 1825 au 1er avril 1826. M. Victor était porté aujourd'hui ſur le répertoire arrêté le ſamedi 3, & M. Victor fait manquer le ſpectacle & ſe refuſe à jouer.

« Son motif pour ſe ſouſtraire ainſi à ſon devoir, eſt, ſuivant ſa lettre en date d'hier 5, que nous joignons à celle-ci, qu'ayant déjà été au nombre des acteurs penſionnaires de la Comédie-Françaiſe, il doit y *rentrer* & non y *débuter*.

« Cette prétention n'a pas beſoin d'être réfutée & nous penſons que l'exemple d'inſubordination donné par M. Victor ne ſaurait être toléré, ſurtout dans un moment où l'Autorité ſupérieure mani-

des œuvres nouvelles ſemblaient avoir frappé de mort le genre tragique en même temps que ſon plus illuſtre interprète.

Au bout des ſept mois de ſon engagement, Victor crut le moment opportun pour demander au Comité ſa réception comme ſociétaire. Le ſecrétaire de la Comédie lui écrivit la lettre ſuivante :

« Le Comité a reconnu, Monſieur, qu'il ne lui « était pas poſſible de vous engager comme acteur « penſionnaire pour la prochaine année théâtrale de « 1826 à 1827 ; à plus forte raiſon ne peut-il pro- « poſer votre admiſſion comme ſociétaire... » Malgré le pénible déſappointement qu'il reſſentit de cette réponſe, Victor conſentit un ſecond engagement de

feſte le déſir de rétablir l'ordre trop longtemps méconnu dans le ſein de la Comédie. C'eſt un exemple pour les jeunes acteurs qui tenteraient de l'imiter (*).

« En conſéquence, & ſur la propoſition de M. le Commiſſaire royal, nous avons l'honneur de vous propoſer d'appliquer à M. Victor les articles 58 & 76 de l'ordonnance royale du 18 mai 1822, & de le condamner à une amende de 300 fr.; ou, attendu que l'engagement du ſieur Victor avec la Comédie-Françaiſe les rend juſticiables, l'un & l'autre, de l'Autorité adminiſtrative, de vouloir bien annuler cet engagement & libérer, tant la Comédie que M. Victor, des ſuites du contrat qu'ils ont fait enſemble »

Suivent les ſignatures.

Réponſe du duc de Duras.

« Approuvée la délibération du Comité. De plus, 600 fr. d'amende au lieu de 300. Maintien ſur l'affiche du mot *début* & annulation de l'engagement ſi M. Victor perſiſte. »

(*Archives nationales.*)

(*) Exemple bien ſtérile ! car, preſque dans le même temps la Comédie eut à ſévir contre ſon penſionnaire David, & contre Ligier, pour des faits à peu près identiques.

cinq mois, qui, avec le précédent de sept mois, devait constituer une année d'essai. Il en contracta même un troisième de huit mois, à l'expiration duquel sa modeste position ne s'améliora pas. Convaincu désormais du mauvais vouloir de l'Administration envers lui, il quitta définitivement la Comédie-Française, & ce ne fut qu'accidentellement & à diverses reprises qu'il reparut depuis sur quelques scènes parisiennes.

Ce fut là un fait assurément regrettable; car ce tragédien possédait des qualités réelles, incontestables, & connaissait à fond son art. D'une taille au-dessus de la moyenne, doué d'une physionomie expressive, il unissait à ces avantages extérieurs une grande intelligence & un sentiment profond de la situation & du caractère. « Mais, dit une critique contempo-« raine, les qualités naturelles ou acquises de ce tra-« gédien sont déparées par des défauts plus grands & « auxquels on ne connaît pas de remède. Sa respira-« tion est courte & haletante... le médium de sa voix « est faible; sa déclamation est incertaine & heurtée, « & il ne sait ni accorder avec grâce, ni terminer avec « justesse une période. Modère-t-il son débit? sa voix « n'a plus de timbre. Faut-il marquer le mot de force, « ou le vers de valeur? son organe, rauque & dénué « de souplesse, l'oblige à recourir à des transitions « brusques... Tout cela est regrettable; car si pour « bien jouer un rôle il suffisait de le comprendre, « Victor serait au premier rang des acteurs tragiques. »

Malheureuſement, un caractère difficile & peu ſouple, qu'aigriſſaient encore les obſtacles qu'il rencontrait ſur ſa route, lui créa des inimitiés qui briſèrent trop tôt ſa carrière. Auſſi ſon nom, preſque inconnu de la génération actuelle, n'eſt-il guère reſté que dans le ſouvenir des anciens amateurs, familiariſés avec l'hiſtoire du théâtre.

Sa fortune ſe reſſentit de ſa vie errante & agitée ; ce qui ne contribua pas peu à aggraver ſes diſpoſitions naturelles. Découragé, déſilluſionné, il renonça à l'exercice de la ſcène ; & comme il ne manquait pas d'inſtruction, cet ex-tragédien, à qui Melpomène avait fait plus de loiſirs qu'il n'aurait voulu, compoſa divers opuſcules. Voici les noms de quelques-uns : *Coup d'œil ſur les Antiquités Scandinaves. — Anciennes Conſtructions de bois ſculpté, en Norwège. — Obſervations ſur les cauſes de la décadence de la Tragédie en France. — Lettres à M. de Lauriſton, miniſtre de la maiſon du Roi, ſur l'état actuel de la Scène françaiſe,* dans leſquelles ſe trouvent des idées aſſez juſtes.

Quelques brochures politiques ou de circonſtance, complètent ſon bagage littéraire.

Ses travaux archéologiques lui ouvrirent, dit-on, les portes de l'Académie de Beſançon. Nous avons vainement cherché ſon nom ſur la liſte des Membres titulaires ou correſpondants de cette Société ſavante.

Victor Lerebours eſt mort à Neuilly-ſur-Seine, le 16 juin 1864, dans un état de médiocrité qui n'était pas préciſément celle chantée par Horace.

ROLES CRÉÉS PAR VICTOR

1819 Lorédan. . . *Vêpres Siciliennes*, de Casimir Delavigne.
1821 Mérovée. . . *Frédégonde & Brunehaut*, de N. Lemercier.
1824 Harald . . . . *Les Scandinaves*, de V. Lerebours.
1825 Clodomir . . *Léonidas*, de Pichat.
1826 Hassan . . . . *Fiesque*, d'Ancelot.
— Henri V . . . *Charles VI*, de Delaville de Mirmont.
— Théobald . . *Siége de Paris*, de d'Arlincourt.
1827 Crève-Cœur. *Louis XI à Péronne*, de Mély-Janin.
— Appius. . . . *Virginie*, de Guiraud.



ANNE-CATHERINE-LUCINDE

MADEMOISELLE PARADOL

1819 — 1838

NÉE de parents peu fortunés, la jeune Paradol fut deſtinée au chant dès ſon enfance. Auſſitôt que ſes études furent achevées au Conſervatoire, dans la claſſe de Panſeron, elle partit pour la province où elle fut ſucceſſivement engagée aux grands théâtres de Lyon & de Marſeille pour chanter le grand opéra & l'opéra comique. Le 24 mai 1816, elle revint à Paris &, quelques jours après (28 mai), elle débutait à l'Académie royale de muſique, par le rôle de Fœtis, dans *Didon*. Ce début, qui réuſſit,

---

Extrait des actes de la municipalité du IVe arrondiſſement : « Le 16 pluviôſe an VI (4 février 1798), acte de naiſſance de *Anne-Catherine-Lucinde*, fille de Guillaume Paradol, perruquier, rue Saint-Honoré, 202, & de Anne-Baptiſte Gamelon, ſa femme. »



M[me] PARADOL
Comedie Françoise
1819 1838

lui valut un engagement aux appointements de ſept mille francs.

La Comédie-Françaiſe, qui venait en ce moment de ſe ſéparer volontairement de Mlle Georges, tourna ſes vues ſur Mlle Paradol pour la remplacer dans l'emploi que ce départ laiſſait vacant. Certaines qualités ſcéniques, une preſtance magnifique, pouvaient faire eſpérer que la transfuge du Grand-Opéra ſe montrerait digne de porter la couronne & le ſceptre tragiques à la Comédie-Françaiſe.

Elle parut, en effet, ſur cette nouvelle ſcène avec aſſez d'éclat pour ramener la foule à ce théâtre un peu délaiſſé. Jeune, douée d'avantages extérieurs que relevaient encore une ſtature impoſante, bien que pourtant ſa beauté naturelle & les traits trop fins de ſon aimable viſage s'effaçaſſent en grande partie dans un cadre auſſi vaste, la première impreſſion produite par la débutante dans le rôle de Sémiramis (23 juillet 1819) fut tout-à-fait en ſa faveur. Il s'en fallait, cependant, que toutes ſes intentions fuſſent également heureuſes & que ſon début ne laiſſât rien à déſirer. Quelques jours après, le 29 juillet, on la revit dans ce même rôle, & elle s'y montra moins inégale. Mais le lendemain, l'inſuffiſance de ſon jeu dans Emilie, de *Cinna*, provoqua, avec juſte raiſon, les murmures du parterre. Elle rejoua ce rôle le 3 août, & tout en y étant moins médiocre que la première fois, il reſta démontré que cette jeune & belle débutante avait encore beaucoup à acquérir avant que

d'être réputée bonne actrice. Le 12 du même mois, elle aborda le rôle d'Agrippine, dans *Britannicus*, &, chose étrange, ce rôle, un des plus difficiles qui soient au théâtre, fut précisément celui dont elle se tira le plus à son honneur, exception faite de l'emphase qu'on lui pouvait toujours reprocher d'apporter dans sa diction. Elle termina ses débuts, le 8 septembre, par le rôle de Clytemnestre, dont elle exprima bien le côté fier & indigné; mais où elle échoua dans l'interprétation des sentiments de tendresse maternelle. Au reste, la sensibilité lui fit toujours complètement défaut & l'expression des sentiments fiers & hautains était la seule qui caractérisait son genre de talent; aussi son meilleur rôle dans le répertoire moderne a-t-il été Elisabeth, de *Marie Stuart*, justement parce qu'il n'exigeait de son interprète que la dignité du maintien & la fierté dédaigneuse de l'expression & de la diction.

Malgré l'insuffisance du talent de Mlle Paradol, dans la disette de sujets tragiques où se trouvait alors la Comédie-Française, il n'y avait pas à hésiter : c'est ce qui fit que, malgré ses imperfections notoires, un arrêté du 12 octobre l'admit à l'essai pour le 1er avril suivant, avec promesse de réception au 1er avril 1823, sans condition d'emploi, & avec l'obligation de jouer les *Reines* & les *Grandes Princesses*.

Enchantée d'abord d'une décision qui promettait d'assurer sa position dans un avenir assez rapproché, la nouvelle pensionnaire ne tarda pas à trouver bien

éloigné l'intervalle qui la séparait encore du but vers lequel elle tendait; &, le 9 septembre 1822, elle demanda à faire immédiatement partie de la Société, refusant coup sur coup de jouer *Phédre* & *Mérope*.

Le Comité d'administration, loin de condescendre à un vœu si maladroitement exprimé & que ne recommandaient certainement pas de pareils procédés, déclara : « Qu'attendu que cette pensionnaire n'avait « point tenu ses engagements, il se considérait comme dégagé envers elle de ses promesses, en ce qui « touchait sa réception dans la Société (1). »

Le Commissaire royal près la Comédie-Française confirma, dans son rapport officiel, cette délibération, qu'il transmit au premier gentilhomme de la Chambre. Le duc de Duras ajourna donc la réception de Mlle Paradol jusqu'au jour où le zèle dont elle ferait preuve dans les rôles qui lui seraient distribués & le succès qu'elle y obtiendrait, lui mériteraient la prise en considération de sa demande.

Une circonstance fortuite et favorable à ses vœux, advint quelques mois plus tard.

Mlle Leverd venait d'être atteinte de la petite vérole & sa maladie suivait une progression inquiétante. Mlle Paradol jugea prudent de se faire vacciner, & quoique fort souffrante, n'hésita pas à jouer le même soir, en remplacement de Mlle Duchesnoy empêchée, le rôle de Valérie, dans la tragédie de

(1) *Archives nationales.*

Sylla, nouvellement repréſentée, afin de ne pas en interrompre le ſuccès coloſſal, & cela au riſque des conſéquences fâcheuſes qui pourraient réſulter de ſon dévoûment.

« Voilà, écrivait à ce ſujet M. de la Ferté au comte « de Pradel, voilà une preuve de zèle qui vous ſur-« prendra autant que moi. »

Cet acte de zèle, qu'il ait été ou non calculé, valut à cette actrice, comme récompenſe, ſa nomination de Sociétaire.

Une contuſion qu'elle avait reçue au ſein dans un mouvement trop bruſque de ſon camarade David qui s'était laiſſé emporter en ſcène par le feu de l'action, néceſſita une opération douloureuſe, qui lui fit prématurément quitter le théâtre & prendre ſa retraite en 1838.

Elle joua pour ſa dernière repréſentation le rôle d'*Athalie,* où elle mérita des applaudiſſements dans le fameux ſonge qu'elle détailla fort bien.

Le chef-d'œuvre de Racine était ſuivi du *Devin de village,* dans lequel Jenny Colon ſe montra raviſſante. La recette, grâce à l'augmentation du prix des places, produiſit la ſomme de dix mille francs, chiffre énorme pour l'époque.

Si le talent de cette tragédienne n'a pas atteint un degré aſſez élevé dans l'art pour prouver qu'elle avait été bien inſpirée en renonçant à ſa deſtination première de cantatrice, il reſte néanmoins acquis qu'elle a parcouru convenablement, ſinon d'une ma-

nière brillante, la voie nouvelle que les circonftances lui firent adopter.

En réfumé, Mlle Paradol a été plutôt une actrice de belle repréfentation qu'une femme d'un vrai talent, &, pourtant, fon départ de la fcène ne laiffa pas que d'être regrettable pour le répertoire tragique, dont elle fupportait à peu près feule le fardeau, ce qui ne prouve que trop combien, à l'époque dont nous parlons, était grande en ce genre la pénurie de la Comédie-Françaife.

Ce théâtre qui, après tout, devait bien un fouvenir fympathique à la pauvre affligée, lui accorda une nouvelle repréfentation à bénéfice, qui eut lieu le 24 feptembre 1842.

Le *Bourgeois gentilhomme*, où l'on eut le double plaifir d'entendre chanter Roger et de voir danfer Carlotta Grifi ; la *Marquife de Pretintailles*, jouée par Déjazet, & le *Bas-Bleu*, par l'amufant Levaffor, compofèrent le fpectacle.

L'année fuivante, la pauvre femme, dont l'état de maladie n'avait fait qu'empirer, mourut le 23 novembre 1843, à Paffy, lieu de fa réfidence depuis quelques années.

Quoique nous lui ayons confervé dans le cours de cette notice la qualification de *demoifelle*, cette actrice avait droit à celle de *dame*, puifqu'elle avait époufé, en 1829, un officier fupérieur du génie, retraité. C'eft de cette union qu'était iffu ce fpirituel écrivain, ce publicifte diftingué, *Prévoft-Paradol*, qui a terminé fi

déplorablement ſon exiſtence à Washington, en juillet 1870.

Nous trouvons dans l'*Intermédiaire*, au ſujet de ſa naiſſance, un autographe curieux que nous mettons ſous les yeux de nos lecteurs et qu'ils ne verront pas ſans intérêt :

« Mimi, Mimi ! Je t'attends, viens. Nous pourrons
« cauſer de nos douleurs. Après quarante heures de
« ſouffrances, j'ai fait un garçon. Je t'avais promis
« de t'écrire & tu vois que je tiens ma promeſſe.
« Bonjour à ton mari. »

« L. PARADOL. »

Ce 12 août 1829.

Ce billet était adreſſé à Mme Menjaud.

ROLES CRÉÉS PAR Mlle PARADOL

1819 La Reine.. . . *Louis IX*, d'Ancelot.
1820 Eliſabeth . . . *Marie Stuart*, de P. Lebrun.
— Erdelinde. . . *Clovis*, de Viennet.
1821 Zénobie . . . *Zénobie*, de Royou.
1825 Antonine . . . *Béliſaire*, de Jouy.
— Clotilde . . . *Sigiſmond*, de Viennet.
1826 Iſabelle . . . . *Charles VI*, de Delaville de Mirmont.
— Éléonore . . . *Roſemonde*, de Bonnechoſe.

1827 **Barcée** . . . . *Virginie*, de Guiraud.
1829 **Valentine**. . . *Isabelle de Bavière*, de Lamothe-Langon
1832 **Mme Franville**. *Le Duelliste*, d'Al. de Longpré.
1833 **Cornélie** . . . *Caïus Gracchus*, de Th. d'Artois.
1835 **Miss Lucie**. . . *Jacques II*, d'Em. Vanderbuck.
1837 **Junia**. . . . . *Caligula*, d'Alex. Dumas.



PIERRE

LIGIER

1802 — 1852

CE tragédien, dont le nom n'a pas manqué de popularité, naquit à Bordeaux, le 10 novembre 1796, dans une famille d'artifans, & ne semblait rien moins que deftiné à fuivre la carrière théâtrale. D'abord ouvrier vitrier chez fon père, ce n'eft que peu à peu qu'il prit goût à la tragédie,

---

Extrait des regiftres des actes de naiffance de la ville de Bordeaux : « Du 23 brumaire an V (13 novembre 1796), eft né, le 20 (le 10) du courant, à fept heures du foir, chez fon père, *Pierre*, fils de Mathieu Ligier, vitrier, & de Jeanne Dejean, fon époufe, rue du Hâ, n° 41, ainfi qu'il nous a été déclaré par fon père, qui l'a préfenté, affifté de Pierre Piffon, auffi vitrier, même rue, n° 2, & Jacques Biffé, porteur de chaifes, rue Lalande, n° 30, témoins majeurs. »

Bordeaux, l'an cinq de la République françaife. — Suivent les fignatures.



LIGIER
Comedie francoise
1820 1852

en affiftant à quelques repréfentations données au Grand-Théâtre par Joanny, alors furnommé le *Talma des départements*, ou par Mlle Georges, pendant un de fes congés.

A peine âgé de dix-fept ans, le jeune Ligier, après s'être effayé dans quelques rôles fecondaires, fe rifqua dans celui d'Othello, dont il ne fe tira pas trop mal pour un novice. Ce quafi fuccès obtenu fur les modeftes tréteaux des allées de Tourny, & qu'il devait plus à la bienveillance de fes compatriotes qu'à fon propre mérite, lui tourna la tête, & dès qu'il fe vit en poffeffion de quelques économies, il partit pour Paris, vers la fin de 1818. Le 15 février fuivant, il demanda & obtint une audition à la Comédie-Françaife. Le Comité, après l'avoir entendu le 22 du même mois, dans le récit du *Cid* & dans le troifième acte de *Coriolan*, déclara : « Que ce jeune homme, dont la « ftature n'était point affez élevée pour l'emploi « auquel il fe deftinait, n'était pourtant pas dépourvu « de moyens ; mais qu'il avait befoin de les cultiver, « d'en régler l'emploi, & qu'il devait être invité à « fuivre les cours de déclamation (1). »

Ligier entra donc immédiatement à l'Ecole royale de mufique & de déclamation (2), où, dès l'année même de fon admiffion, il remporta le premier prix de tra-

(1) Délibération du 22 février 1819.

(2) Le 1er avril 1816, une ordonnance royale avait fubftitué cette dénomination à celle de *Confervatoire*, en ufage jufqu'alors.

gédie, qu'il reçut en séance publique du 2 décembre. Dans cet intervalle, le Comité de la Comédie-Française l'entendit pour la seconde fois, dans les rôles de Néron & d'Oreste, &, cinq mois après, le 24 janvier 1820, il débutait par ce même rôle de Néron, dans *Britannicus*. Ce début ne fut pas heureux. Sa taille exigue, sa tournure plébéienne, sa gesticulation incohérente nuisirent à son succès & contre-balancèrent ce qu'on reconnut en lui de chaleur & d'énergie, secondées par une voix pleine, mordante & sonore.

Le 26, il joua *Coriolan*. Il apporta plus de mesure dans son débit & se montra plus sobre de gestes. Toutefois, le sentiment général ne le jugea pas propre à un autre emploi qu'à celui des *confidents*.

Il tenta une troisième épreuve dans Oreste, d'*Andromaque;* mais elle ne lui fut pas plus favorable.

Après ses trois débuts, le Comité appelé à prononcer sur son sort, « tout en reconnaissant à ce sujet d'heureuses dispositions, un bel organe, déclarait qu'avec une taille aussi peu élevée que la sienne, il ne serait jamais apte à représenter dignement Gengis-Khan, Orosmane ou Achille; &, quelque désireux qu'il fût d'attacher ce jeune homme à la Comédie-Française, on ne pouvait l'engager comme pensionnaire que pour les troisièmes rôles dans les deux genres, emploi dans lequel la taille élevée n'est pas une condition de rigueur. Qu'en conséquence on lui proposerait de l'admettre à l'essai, à partir du 25 mars 1822, aux appointements de 2,500 fr., avec 600 fr.

de gratification et promeſſe de réception au 1er avril 1824, pour jouer les troiſièmes rôles, ſans excluſion de ceux qui lui ſeraient diſtribués par le Comité ou par les ſemainiers (1). »

Ligier, qui ne voulait que prendre pied dans la maiſon, ſe donna bien de garde de refuſer. Mais, peu de temps après, ne tenant nul compte de ces conditions, auxquelles il avait paru d'abord ſouſcrire avec empreſſement, il adreſſa au Comité une lettre dans laquelle il réclamait, en termes peu convenables, le rôle du *Cid* qui avait été diſtribué à un autre penſionnaire, déclarant qu'il ne jouerait pas celui de don Fernand, ſi celui du Cid était maintenu à ſon camarade.

Comme bien on penſe, on ne fit point état de ſa réclamation.

Caractère indocile, eſprit ambitieux, Ligier ſe mit dès-lors en lutte ouverte avec les règlements, & le 30 novembre, il ſaiſit le Comité d'une triple demande. La première avait pour objet l'obtention d'une avance; la ſeconde, d'être mis aux grands appointements de 4,000 fr.; la troiſième enfin, qu'on le nommât double immédiat de Talma & de Lafon. Ce à quoi il fut répondu : 1° qu'il n'avait pas ſpécifié la quotité de l'avance, qui ne pourrait être en rapport qu'avec le chiffre de ſes appointements; 2° ſur la ſeconde queſtion, que c'était une affaire à débattre lorſque le Co-

(1) Délibération du 3 mars.

mité s'occuperait de régler les appointements de tous les penſionnaires ; 3° quant à la troiſième queſtion, que le Comité laiſſait à M. Ligier le ſoin de juger ſi ſa prétention était admiſſible, en préſence de l'ordonnance qui ſtatuait qu'on ne pouvait être claſſé ſi l'on n'était ſociétaire à demi-part (1).

Ligier ne ſe le tint pas pour dit & revint à la charge avec inſiſtance, le 13 décembre ſuivant.

La réponſe immédiate qu'il reçut fut conforme à la précédente, en ce qui regardait ſa prétention d'être nommé *double* des deux tragédiens en titre. On conſentit à élever ſes appointements juſqu'à 3,000 fr., en y ajoutant, pour l'année courante, une gratification de 500 fr. & une avance de pareille ſomme.

Mais ce jeune débutant dans la carrière était doué d'une énorme doſe d'amour-propre, ainſi qu'on a pu s'en convaincre, & de non moins d'obſtination. Il répondit par écrit : « que ces conceſſions ne lui convenaient pas & qu'il donnait ſa démiſſion pour le 1er avril. » Dans une nouvelle lettre, qui ſuivit de très-près la première, il demandait à être rendu ſur-le-champ à la liberté. On lui répondit qu'il appartenait à la Comédie-Françaiſe juſqu'à la fin de ſon engagement, c'eſt-à-dire juſqu'au 1er avril 1822.

Loin de ſouſcrire à cet arrêt, Ligier mit de nouvelles

(1) « Le ſort actuel de M. Ligier eſt avantageux et fort ſupérieur à celui de tous les acteurs qui ſont aujourd'hui au théâtre, lorſqu'ils étaient, comme lui, au commencement de leur carrière. » (Rapport du 12 mars.)

conditions à la continuation de ſon ſervice, en exigeant 6,000 fr. d'appointements & 4,000 fr. d'avances.

Après une aſſez longue délibération qui eut lieu à ce ſujet, le Comité s'arrêta à la réſolution ſuivante : « M. Ligier recevra un traitement annuel de 4,000 fr., « une gratification de 1,500 fr., payable de quatre « mois en quatre mois, pourvu que la Comédie ait « lieu d'être ſatisfaite de ſon ſervice. De plus, une « avance de 2,000 fr., en deux termes égaux, « 1er janvier & 1er juillet, & rembourſable à partir du « 1er avril 1822. »

Qui ne croirait qu'un débutant dans la carrière n'eût pas dû ſe tenir pour très-favoriſé d'avoir obtenu un réſultat auſſi avantageux & ſi fort en dehors des us & coutumes de la Comédie-Françaiſe ?

Il n'en était rien pourtant, & Ligier demanda un délai de huit jours avant de répondre à ces nouvelles propoſitions.

Il *daigna* enfin les accepter ; mais revenant bientôt à ſon idée fixe, il inſiſta en même temps pour qu'on introduiſît dans ſon engagement cette clauſe : *qu'il jouerait en double les premiers rôles tragiques*. Cette fois, le Comité ne voulut admettre aucune modification & lui oppoſa le refus le plus formel.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis cet incident, lorſque le 21 décembre, au moment d'ouvrir les portes, on fut obligé d'afficher relâche, ſous prétexte d'une indiſpoſition de l'acteur Ligier. Il fut

conſtaté que, loin d'être retenu au logis par une indiſpoſition, il était abſent de chez lui. Une ſemblable infraction à ſes devoirs aurait mérité une répreſſion vigoureuſe ; on ſe contenta d'une réprimande ſévère.

Deux mois plus tard, le 18 février, Ligier demandait de nouveau, avec inſiſtance, à quitter la Comédie quinze jours avant le 1er avril. Mais le Comité « conſidérant que ce penſionnaire eſt payé pour le mois entier & doit, en conſéquence, ſon ſervice pendant toute ſa durée ; que toute conceſſion contraire ſerait d'un dangereux exemple, arrête qu'il lui ſera répondu négativement (1). »

Un arrêté intervint cependant, qui avançait d'une année ſa réception comme ſociétaire, en la fixant au mois d'avril 1823. Mais Ligier, mécontent des termes dans leſquels l'acte de réception établiſſait ſon rang & ſon emploi, la renvoya avec une épître conçue en termes peu meſurés, & dont un paſſage, entre autres, témoignait de ſa préſomption extravagante. — « Puiſ« que, y diſait-il, vous refuſez de ſanctionner l'opi« nion publique en ma faveur. »..... *(Sic.)*

On peut juger, par cette citation, de la haute opinion que ce jeune homme avait de lui-même.

Mieux éclairé ſur ſes propres intérêts, Ligier implorait plus tard l'oubli du paſſé &, promettant de réparer ſes torts à force de zèle, il demandait avec inſtance qu'on voulût bien lui rendre ſon ordre de réception.

(1) Archives de la Comédie-Françaiſe.

Le Comité, trompé par cette soumission apparente, s'empressa de solliciter en sa faveur l'indulgence du duc de Duras, son supérieur, lorsqu'on apprit qu'au moment même où il venait de faire les plus belles promesses, cet acteur était parti clandestinement pour Orléans, où il allait donner des représentations.

Le mardi 4 mars 1823, *Clytemnestre* était affichée. La femme de Ligier était venue, le matin même, annoncer que son mari, menacé d'une prise de corps, à cause d'une dette de 2,500 fr., pour laquelle il était poursuivi & qu'il ne pouvait payer, serait obligé de s'enfuir & de se cacher, si l'on ne consentait à lui fournir les moyens de s'acquitter en lui avançant cette somme. Le commissaire royal promit de s'intéresser à sa position & de lui faire obtenir cette avance. Mais l'on ne tarda pas à savoir que tout cela n'était qu'un roman arrangé pour la circonstance & que Ligier avait quitté Paris depuis la veille.

Une violation aussi flagrante des règlements, un tel acte d'insubordination, provoquèrent nécessairement son élimination de la Comédie-Française.

En vain Ligier voulut-il protester contre cette décision rigoureuse. L'autorité se montra inflexible & maintint son arrêté; elle lui interdit même l'accès de l'Odéon.

Ce ne fut qu'en 1825, après avoir parcouru la province pendant deux années, que ce tragédien put entrer au second Théâtre-Français. Sa première apparition eut lieu le 27 février, dans le rôle d'Achille,

d'*Iphigénie en Aulide.* Il y refta jufqu'en 1828. Outre les rôles de l'ancien répertoire, les ouvrages modernes de *Cléopâtre*, *La Maréchale d'Ancre* & d'*Une fête de Néron* le mirent en évidence. Le 29 avril, on le revit pendant quelques mois au Théâtre-Français.

En 1829 il créait *Marino Faliero*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

En 1830, nous le retrouvons encore à l'Odéon, où parmi plufieurs rôles, celui de Sentinelli, dans *Chriftine à Fontainebleau*, d'Alexandre Dumas, fut remarqué. Il contribua au fuccès de *Kernox le fou* & de l'*Homme au mafque de fer.*

Après tant de viciffitudes, il revint enfin définitivement à fon point de départ, &, cette fois, avec le titre de fociétaire, tant défiré par lui ! Il fe montra dans plufieurs rôles de l'ancien répertoire, &, devenu l'interprète privilégié de Cafimir Delavigne, il joua les rôles principaux de tous les ouvrages de ce poète diftingué. Ceux qui lui firent le plus d'honneur furent, certainement, Louis XI, dans la pièce de ce nom, & Richard, dans les *Enfants d'Édouard.*

Au nombre des rôles où il fe fit encore remarquer, nous citerons Frédéric de Hohenftauffen, des *Burgraves* & Triboulet, du *Roi s'amufe.*

Ce tragédien voulut auffi s'effayer dans la comédie. Il joua Tartuffe, mais fans aucune originalité.

Le rôle de Chriftian, dans *Clotilde*, drame de Frédéric Soulié & Boffange, & celui du duc de Kermar,

dans *Eve* (1), où il se montra sous le frac moderne, lui furent moins favorables que les rôles de tragédie, quoiqu'il y ait fait applaudir de grands élans de passion.

En 1852, Ligier quitta la Comédie-Française, avec des droits à la pension. Il donna avec succès, à la Porte-Saint-Martin, une série de représentations de *Richard III*, de V. Séjour (2), des *Fêtes vénitiennes* & d'une reprise de *Marino Faliero*. En 1859, il reprit le rôle de Savoisy, dans les *Grands Vassaux*, d'Alexandre Dumas, représentés en 1831 au théâtre de l'Odéon, & à la Comédie-Française, en 1837.

Un don naturel, celui-là même auquel cet acteur tragique dut la plus belle part de son succès, fut un organe magnifique. Il était doué d'énergie & possédait le sentiment des plus sombres passions tragiques; mais il manquait de sensibilité & sa déclamation était trop souvent rude & emportée. Une qualité remarquable chez ce tragédien, était une conception rapide, qui lui permettait de créer en peu de jours un rôle avec autant d'assurance & de talent, que s'il eût donné plus de temps à son étude. Peut-être cependant un travail plus approfondi n'aurait-il pas nui.

(1) Pièce de Léon Gozlan, représentée le 8 mars 1851.

(2) Dans ce rôle, Ligier n'était plus le Ligier des *Enfants d'Édouard*, mais un disciple de l'école vociférante, qui se démenait & hurlait de façon à faire dire à un spectateur assourdi : « Artiste généreux, on ne lui donne que 200 fr. par soirée & il nous donne de la voix au moins pour 500 fr. (*Revue Britt.*)

Ligier, après s'être retiré de la ſcène depuis plusieurs années, était retourné habiter aux lieux de ſa naiſſance. C'eſt à Bordeaux qu'il a fini ſes jours le 26 ſeptembre 1872, à la ſuite d'une attaque de paralyſie. Il comptait alors ſoixante & dix-ſept ans moins deux mois.

Ses compatriotes lui firent des obſèques dignes d'un interprète des chefs-d'œuvre de la ſcène françaiſe. Entre autres couronnes dépoſées ſur ſon cercueil, il y en avait une formée de trois palmes d'or, avec cette inſcription : « *A Ligier, l'Aſſociation des artiſtes dramatiques.* »

Les cordons du drap mortuaire étaient tenus par M. Marius Faget, adjoint au maire, Hippolyte Minier, homme de lettres, Wable, artiſte des théâtres de Bordeaux & Duboſcq, notaire.

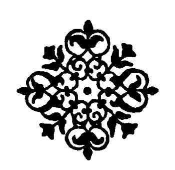
Deux diſcours ont été prononcés ſur ſa tombe.

ROLES CRÉÉS PAR LIGIER

1820	Burleigh	*Marie Stuart*, de Lebrun.
—	Un Garçon de théâtre.	*Le Pareſſeux*, de Marignié.
—	Clodoric.	*Clovis*, de Viennet.
—	Saintraille	*Jean de Bourgogne*, de Formont.
1821	Mucapor.	*Zénobie*, de Royou.
—	Talbot..	*Jeanne d'Arc*, de D'Avrigny.
—	Un Officier	*Jeanne d'Albret*, de Carmouche, Rochefort & Théaulon.

1821 Bertram . . . . . *Marino Faliero*, de Goſſe.
— Catilina . . . . . *Sylla*, de Jouy.
1822 Licinius . . . . . *Régulus*, d'Arnault père.
— Pylade. . . . . . *Clytemneſtre*, d'Al. Soumet.
1827 Uberti . . . . . . *Guelſes & Gibelins*, d'Arnault père.
— Hugues Capet. . *Blanche d'Aquitaine*, d'H. Bis.
1828 Caïus Caligula . *La Mort de Tibère*, d'Arnault fils.
— Philippe II. . . . *Eliſabeth de France*, d'Al. Soumet.
1832 Brécour . . . . . *L'Anniverſaire de Molière*, de d'Epagny.
— Louis XI. . . . . *Louis XI*, de Caſimir Delavigne.
— Chriſtian. . . . . *Clotilde*, de F. Soulié.
— Triboulet . . . . *Le Roi s'amuſe*, de V. Hugo.
1833 Glocefter . . . . *Les Enfants d'Edouard*, de C. Delavigne.
1834 Nevers. . . . . . *Une Aventure ſous Charles IX*, de Badon & F. Soulié.
— Byron . . . . . . *Lord Byron à Veniſe*, d'Ancelot.
1835 Frère Arſène . . *Don Juan d'Autriche*, de Caſimir Delavigne.
1836 Paolo . . . . . . *Une Famille au temps de Luther*, du même.
1837 Savoiſy. . . . . . *Charles* VII *chez ſes Grands Vaſſaux*, d'Al. Dumas.
— Caligula . . . . . *Caligula*, d'Al. Dumas.
1838 Don Ruy. . . . . *Maria Padilla*, d'Ancelot.
1840 Fanès . . . . . . *La Fille du Cid*, de Caſimir Delavigne.
1841 Le Gladiateur . . *Le Gladiateur*, d'Al. Soumet & Mme d'Altenheim.
1842 Michele . . . . . *Lorenzino*, d'Al. Dumas, Ribbing & Lhérie.
1843 Frédéric. . . . . *Les Burgraves*, de V. Hugo.
— Duc de Kermar . *Eve*, de Léon Gozlan.

1844 Fernand . . . . . *Le Tisserand de Ségovie*, d'Hippolyte Lucas.
1845 Virginius. . . . . *Virginie*, de Latour-Saint-Ybars.
1848 Sophocle. . . . . *Le Roi attend*, de Georges Sand.
1849 Antoine . . . . . *Le Testament de César*, de J. Lacroix & A. Maquet.







Mlle BROCARD
Comédie française
1822-18[illegible]

SUZANNE

MADEMOISELLE BROCARD

1822 — 1839

Suzanne BROCARD fut de bonne heure, par fuite de la mort de fon père & de revers de fortune, deftinée au théâtre, comme fes deux fœurs aînées que l'on a vues danfeufes à l'Opéra. Bien qu'ayant reçu les leçons de Fleury au Confervatoire, elle n'obtint à la diftribution des prix,

---

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Jean-Baptifte, à Chaumont-fur-Marne : « Aujourd'hui, quinze ventôfe de l'an fix (5 mars 1798) de la République françaife... eft comparu en la maifon commune François Brocard, ci-devant infpecteur des vivres de l'armée du Rhin... lequel m'a déclaré que Marie-Jofeph Hutois, fon époufe en légitime mariage, eft accouchée dans fon domicile, ce jourd'hui heure de midy, d'un enfant *femelle* qu'il m'a repréfenté & auquel il a donné le prénom de *Suzanne.*

« Déclaration certifiée par les témoins, &c., &c. »

en 1810, qu'un deuxième acceſſit : moins heureuſe que ſes concurrentes, Minette du Vaudeville, Adèle Demerſon qui a été une des ſociétaires les plus diſtinguées de la Comédie-Françaiſe, Armantine Devin, devenue plus tard Mme Menjaud, & Louiſe Maſſon, fille de la vieille Mme Thénard, qui remportèrent trois prix & un acceſſit.

Le 20 octobre 1814, à l'âge de quatorze ans, cette toute jeune fille débuta à l'Odéon par les rôles d'Angélique, de *l'Epreuve nouvelle* & de Roſine, dans la *Tapiſſerie*. Elle continua ſes débuts, le 8 novembre, par le rôle de Juliette, dans le *Faux Staniſlas*, & le 10, par celui de Jeannette, dans le *Volage*. Après un ſtage de plus de deux ans à ce théâtre, elle reçut un ordre de débuts à la Comédie-Françaiſe, où elle ſe montra le 15 juillet 1817, pour la première fois, dans Henriette, des *Femmes Savantes*, & Iſabelle, de l'*Ecole des Maris*. On la vit auſſi dans pluſieurs rôles de tragédie, notamment dans Junie, de *Britannicus*, où ſa charmante figure, ſa grâce & ſa décence, réaliſaient heureuſement le perſonnage créé par Racine, & lui concilièrent les ſuffrages des ſpectateurs ; auſſi fut-elle reçue à l'unanimité le 31 octobre 1817.

Cependant, elle diſparut tout-à-coup au milieu de ſon ſuccès & ſe rendit à Rouen, où, du lundi 20 au jeudi 30 avril, elle débuta ſucceſſivement dans l'*Epreuve nouvelle*, *les Deux Frères*, *Tartuffe*, l'*Ecole des Maris*, & la *Jeune Femme colère*.

Bien accueillie par le public rouennais, qui paſſait

pour bon juge, quoique févère, notre jeune actrice s'étant permis deux abfences non motivées, vit fon engagement caffé par la direction & dut aller chercher fortune ailleurs (1). Le 6 avril 1820, elle revint au théâtre de l'Odéon, érigé en fecond Théâtre-Français, & reparut dans Rofine, du *Barbier de Séville*, puis, le lendemain, dans Junie, de *Britannicus*.

Les deux années qu'elle paffa à ce théâtre furent peut-être celles qui marquèrent le plus avantageufement dans fa carrière théâtrale.

Elle créa avec diftinction le rôle d'Irma, dans le *Préfent du Prince* (15 mai 1821), & furtout Néala, dans le *Paria* (1er décembre 1821). Dans ce dernier rôle les grâces de fa perfonne, auxquelles un coftume diaphane prêtait, fans trop les voiler, un attrait qui fit fenfation, contribuèrent au fuccès de fon jeu naïf & touchant.

Suivant l'expreffion d'un critique contemporain, fe faifant l'écho de la voix publique : « Chacun, difait-il, eût fongé à fe faire *paria*, fi l'on eût penfé à trouver un tel dédommagement à fes malheurs. »

Malgré ce fuccès &, peut-être même, à caufe de ce fuccès, la Comédie-Françaife la rappela à elle. Le 10 avril 1822, Mlle Brocard faifait fa rentrée fur notre première fcène. Le public revit avec plaifir cette jeune femme chez laquelle il trouvait une beauté raviffante, jointe à une expreffion touchante & pleine de dou-

(1) *Hiftoire des theâtres de Rouen*, par E. J. B. (Jules Bouteiller).

cœur, à un organe agréable, bien qu'on pût le désirer plus flexible, & à une intelligence que trahissait parfois, il est vrai, la faiblesse de son organisation. Mais les charmes de la femme palliaient, ou plutôt, faisaient oublier les légers défauts de l'artiste ; aussi pritelle dans le répertoire, dans la comédie de genre surtout, une place importante qu'elle conserva jusqu'au jour de sa retraite. Parmi les rôles qu'elle créa, ou qu'elle reprit avec succès, il faut citer Mme de Saint-Léger, du *Mari & l'Amant ;* Lucile, de *Guerre ouverte ;* Mme de Valmont, du *Jaloux malgré lui ;* Clémence, de la *Femme jalouse ;* Clara, du *Jeune Mari*, & Henriette, du *Spéculateur.*

On a dit, à propos des comédiens, que donner la nomenclature des rôles qu'ils ont joués, c'était faire l'histoire de leur vie & de leurs travaux ; c'est surtout à Suzanne Brocard que peut s'appliquer cette réflexion. Pendant près de vingt ans qu'elle a fait partie de la Comédie-Française, comme pensionnaire d'abord, puis, à partir de 1828, en qualité de sociétaire, nous la voyons aborder des rôles de tragédies, de drames & de comédies, & les remplir avec intelligence & distinction, souvent applaudie & le méritant presque toujours. Son talent n'était pourtant pas de ceux qui s'imposent à l'empressement avide du public & qui laissent après leur disparition de la scène une trace lumineuse & durable. Il était de ceux qui sont pour les contemporains un souvenir aimable & doux, mais qui disparaît insensiblement avec eux.

Cette actrice fut admiſe à la retraite en 1839, en même temps que deux autres ſociétaires (1). Elle était, depuis quelques années, devenue l'épouſe d'Alexandre Lemercher de Longpré, dont les ſpirituelles comédies la comptèrent toujours au nombre de ſes principaux interprètes.

Elle eſt morte à Chaunes, arrondiſſement de Melun, le 24 mars 1855, dans une belle propriété qu'elle habitait toute l'année avec ſon mari.

(1) David & Mme Hervey.

ROLES CRÉÉS PAR Mlle BROCARD

1822	Julie.	*Les Quatre Ages*, de Merville.
—	Clara	*L'Amour & l'Ambition*, de Ribouttė.
1823	Sophie.	*Fielding*, de Mennechet.
—	Claire	*L'Education*, de Caſimir Bonjour.
—	Claire	*La Route de Bordeaux*, de Déſaugiers, Gentil & Gerſin.
1824	Alicia	*Richard III & Jane Schore*, de N. Lemercier.
—	Henriette	*Le Méchant malgré Lui*, de du Merſan.

1824 Cymodocée . . . . *Eudore & Cymodocée*, de Gary.
— Eugénie . . . . *La Saint-Louis à Sainte-Pélagie*, de Lafite.
— Adelphine . . . . *Une Journée de Charles V*, de Duport, père & fils.
1825 Bérengère . . . . *Le Cid d'Andaloufie*, de Lebrun.
— Elvire . . . . *L'Héritage*, de Mennechet.
— Eugénie . . . . *Le Château & la Ferme*, de P. Duport, Gerfin & Théaulon.
— Cécilia. . . . . *Lord Davenant*, de Genfoul, Milcent & Vial.
— Maria . . . . *Le Béarnais*, de Fulgence (de Bury), Ledoux & Ramon.
— Adeline . . . . *La Fantafque*, d'Onéfyme Leroy.
— Eléonore. . . . . *La Princeffe des Urfins*, d'Al. Duval.
1826 Léonore . . . . *Fiefque*, d'Ancelot.
— Edith . . . . *La Petite Maifon*, de Mélefville.
— Sophie. . . . . *Le Portrait d'un ami*, de Mufnier-Defclozeaux & Défaugiers.
— Jenny . . . . *Le Spéculateur*, de Riboutté.
— Julienne . . . . *Une Aventure de Charles V*, de Lafite.
1827 Ifabelle . . . . *Louis XI à Péronne*, de Mély-Janin.
— Théora . . . . *Julien dans les Gaules*, de Jouy.

1827 Virginie . . . . *Virginie*, de Guiraud.
— Jenny . . . . *Les Trois Quartiers*, de Picard & Mazères.
— Mme des Ronais . . . . . *L'Ami de tout le Monde*, de *** (Mme de Bawr).
— Isabelle . . . . *Blanche d'Aquitaine*, d'H. Bis.
1828 Cécile . . . . *Jamais à Propos*, d'Empis & Picard.
— Amélie. . . . . *L'Ecole de la Jeunesse*, de Draparnaud.
— Olga. . . . . *Olga*, d'Ancelot.
— Diane . . . . *Les Intrigues de Cour*, de Jouy.
— Sara . . . . L'*Espion*, d'Ancelot & L. Halevy.
1829 Ebba . . . . *Christine de Suède*, de Brault.
— Euphrasie . . . . *Démétrius*, de L. Halevy.
— Mme Daranville. . . . . *Le Protecteur & le Mari*, de Casimir Bonjour.
— Amélie. . . . . *Le Majorat*, de Cournol.
— Duchesse de Wattingham. *Elisabeth d'Angleterre*, d'Ancelot.
1830 Louise . . . . *Un An*, du même.
— Louise . . . . *Trois Jours d'un grand Peuple*, de L. Halevy.
— Lucile . . . . *Corinne*, de Monnier de la Sizeranne.
— Marie . . . . *Le Nègre*, d'Ozaneaux.
— Julie. . . . . 1760, d'Al. de Longpré.
— Rachel. . . . . *Don Carlos*, de *** (Lefebvre).
1831 Mme de Verteuil . . . . *Naissance, Fortune & Mérite*, de Casimir Bonjour.
— La Présidente . . . . . *Les Rendez-vous*, d'Al. de Longpré.

1831 Amélie. . . . . *La Crainte de l'Opinion*, de Emile Barrault.
— Blanche . . . . *Dominique le Possédé*, de d'Epagny & H. Dupin.
— Amanda . . . . *Les Préventions*, des mêmes.
— Marie-Louise. . . . . . . *La Reine d'Espagne*, de de Latouche.
1832 Estelle. . . . . *Le Prince & la Grisette*, de Creuzé de Lesser.
1833 Béatrix. . . . . *Guido Reni*, d'Antony Béraud (& Bouilly).
— La Comtesse . . . . *Le Marquis de Rieux*, de H. Dupin & d'Epagny.
— Sophie. . . . . *Le Mari de ma Femme*, de Rosier.
— Mme de la Popelinière. . *L'Alibi*, d'Al. de Longpré.
— Isabelle . . . . *Molière avec ses Amis*, d'Andrieux.
— Marie . . . . *Bertrand & Raton*, de Scribe.
1834 La Duchesse. . . . . . . *Dernières Scènes de la Fronde*, de Blanchard & Maillan.
— Anna . . . . *Une Aventure sous Charles IX*, de Badon & Soulié.
1835 Anne d'Autriche . . . . . *Richelieu*, de N. Lemercier.
1838 La Comtesse. . . . . . . *Une Saint-Hubert*, d'Al. de Longpré.



J. M. Fugère sc.

ARMAND DAILLY
Comédie française
1824-1842

ALEXANDRE-MICHEL

dit ARMAND DAILLY

1824 — 1842

ALEXANDRE-MICHEL DAILLY, né à Paris en 1777, était fils d'un orfèvre-joaillier. Il fut d'abord destiné à l'état de son père, qui aimait à voir en lui son successeur futur. Mais, ainsi que la plupart des jeunes gens de son âge, notre jeune apprenti lapidaire préférait de beaucoup le plaisir au travail de l'atelier & ne laissait échapper

---

Extrait des registres de la paroisse Saint-Barthélemy : « Du dix-neuf octobre mil sept cent soixante & dix-sept, a été baptisé *Alexandre-Michel*, né d'avant-hier, fils d'Alexandre Dailly, marchand orfèvre-joaillier, & de Marie-Jeanne Fortin, son épouse, demeurant rue Saint-Louis de cette paroisse. Le parrain, Michel Fortin, maître horloger, demeurant rue de la Harpe, paroisse Saint-Benoît, ayeul maternel ; la marraine, Marie-Louise Eture, épouse de Jacques Mahaut, marchand mercier. »

aucune des occaſions, alors ſi fréquentes, de jouer en *comédie bourgeoiſe*.

Doué d'un grand fond de gaîté, il y réuſſiſſait, & c'eſt en s'abandonnant à cette pente attrayante, qu'il ſe vit inſenſiblement amené à faire, de ce qui n'avait été à l'origine qu'une ſimple diſtraction, ſon occupation principale d'abord, puis, en définitive, ſa profeſſion.

Il commença à jouer ſous le pſeudonyme d'*Armand*, qu'il conſerva pendant de longues années, & ſes premières armes eurent lieu chez Doyen (1) ; enſuite, au théâtre *Mareux* (2).

(1) C'était le directeur-propriétaire d'un petit théâtre ſur lequel beaucoup d'acteurs, devenus célèbres depuis, ſe ſont d'abord eſſayés. Le père Doyen, ancien peintre en bâtiments, était un original qui jouait la tragédie, la comédie, & qui ſavait beaucoup de rôles dans l'un & l'autre genre. Pour faire marcher une partie, il prenait volontiers part active à la repréſentation. Dans la tragédie, il était plus burleſque que tragique; il était mieux placé dans la comédie. Il était convaincu que c'était lui qui avait donné Talma à la France.

Avant de s'établir, en 1795, à la rue Notre-Dame-de-Nazareth, & plus tard, à la rue Tranſnonain, où il eſt mort, Doyen tint longtemps ſon théâtre à la Boule-Rouge.

Mme Doyen tait chargée de la police de la ſalle & de veiller à ce que le plus grand ſilence & l'attention la plus ſcrupuleuſe ſe ſoutinſſent pendant toutes les repréſentations. Telle était l'admiration qu'elle profeſſait pour ſon mari, que n'eût-il fait qu'apporter une lettre, la brave femme pleurait d'émotion.

Une fois, en badinant tous les deux, le bout d'une ſerviette atteignit le cher homme dans le viſage & par ſuite le priva fatalement d'un œil. Cet accident n'altéra pas la ſérénité de leur union, qui réaliſait la fable de *Philémon & Baucis*.

(2) Ce théâtre, ainſi nommé du nom de ſes propriétaires, les frères *Mareux*, marchands miroitiers à Paris, avait été conſtruit ſur un terrain appartenant aux époux

A la formation du Confervatoire, il fut un des premiers élèves admis dans cet établiffement. En le quittant, il entra au théâtre des *Troubadours*, quand cette entreprife vint s'inftaller dans la falle Louvois (1). C'eft pendant fon féjour à ce dernier théâtre qu'il lui arriva une aventure dont les conféquences auraient pu lui être fatales.

Bouland, qu'ils prirent à bail pour trente-fix ans. L'ouverture de cette falle eut lieu, le 14 janvier 1786, par *Béverley* & la *Partie de chaffe d'Henri IV*.

Ce fpectacle eut du fuccès parce qu'il était nouveau & qu'on y apportait de l'indulgence.

Les frères Mareux qui, en follicitant leur permiffion, avaient déclaré qu'on ne jouerait que le dimanche, affriandés par le fuccès, donnèrent bientôt une autre repréfentation le jeudi.

La Comédie-Françaife à laquelle cette entreprife portait furtout préjudice, crut devoir en demander la fuppreffion. Elle échoua une première fois dans cette tentative; mais ne fe tint pas pour battue. Nous n'entrerons pas dans plus de détails à ce fujet. Qu'il fuffife de favoir que les événements qui fe fuccédèrent à cette époque, en paralyfant l'action des lois, & en aboliffant les priviléges, firent triompher la caufe des frères Mareux.

Leur théâtre devint, en quelque forte, la pépinière des grandes fcènes de Paris & de la province où l'on jouait à cette époque la tragédie & la comédie.

Ces deux genres feuls étaient admis; point de vaudevilles, point d'ouvrages de théâtres fecondaires. Le répertoire de la Comédie-Françaife en faifait feul les frais.

L'organifation du théâtre Mareux a mérité de laiffer fon nom dans les fouvenirs théâtrals; & Picard, qui y avait commencé fa carrière d'acteur, a confacré ce nom dans fa pièce du *Collatéral*, en faifant dire à fon avocat Pavaret : « Te rappelles-tu, capitaine, lorfque nous jouions la comédie au théâtre Mareux, rue Saint-Antoine, 46? »

(1) Cette entreprife, fondée par Piis & Léger, ex-acteur du Vaudeville, le 16 floréal (4 mai 1799), dans la falle Molière, rue Saint-Martin, alla s'inftaller le 14 thermidor (1er août) fuivant dans la falle Louvois. Elle ne réuffit pas & ceffa d'exifter le 20 avril 1801.

Au moment de l'attentat du 3 nivôſe an x, cet acteur ſe trouvait en ſcène lorſque l'exploſion de la rue Saint-Nicaiſe vint à retentir. A peine rentré dans la couliſſe, il prend à part le régiſſeur & lui dit : « On vient de tirer le canon ; c'eſt, sans doute, à l'occaſion de quelque victoire dont le gouvernement aura reçu la nouvelle & qu'il célèbre par des ſalves d'artillerie ; il faut l'annoncer au public, cela produira un très-bon effet. » Le régiſſeur fit bien quelques obſervations ; mais notre comédien n'en tenant nul compte, s'avança & après les trois ſaluts d'uſage : « Meſſieurs, nous nous empreſſons de faire connaître au public que le gouvernement a reçu la nouvelle d'une victoire remportée par l'armée françaiſe. Cette victoire, dont les réſultats ſont incalculables, eſt annoncée en ce moment à la population par le canon des Invalides. »

Cette bévue aſſez lourde & à laquelle la circonſtance donnait une étrange portée, motiva naturellement l'arreſtation du trop zélé orateur. Il fut le lendemain écroué à la Force, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à prouver qu'il n'était pour rien dans le complot de la machine infernale.

Lorſque Picard devint directeur du théâtre Louvois, il enrôla dans ſa troupe ſon ancien camarade, pour tenir l'emploi des *ſeconds & troiſièmes comiques*, dans lequel il ſe fit bientôt remarquer par ſon aplomb & par ſa verve.

Il émigra enſuite pour le faubourg Saint-Germain

(15 juin 1808), à la ſuite de ſon chef, qui allait à l'Odéon continuer le théâtre de *l'Impératrice* (1). Pendant ſeize années qu'il y paſſa, Armand fut très-goûté du public. Il faiſait preuve, en effet, d'un talent très-agréable dans les niais & les caricatures & ſe montrait fort convenable dans des rôles plus importants (2).

Ce théâtre qui, depuis 1819, époque de ſon inſtitution en ſecond Théâtre-Français, avait traverſé toutes les phaſes de la mauvaiſe fortune, ayant été aſſimilé en 1824 à une ſcène de province par l'annexion de l'Opéra, Armand le quitta pour le Gymnaſe, où n'était pas ſa véritable place. Auſſi n'y fit-il pas un long ſéjour (3).

La Comédie-Françaiſe qui cherchait alors à combler le vide laiſſé dans ſes rangs par la retraite de

(1) Dénomination que le théâtre Louvois avait adoptée en 1805.

(2) Dans un rapport ſur le perſonnel de ſa troupe, adreſſé par Picard au ſurintendant des ſpectacles, il s'exprime comme il ſuit ſur le compte de cet acteur :

« Talent très-agréable & très-« aimé du public, pour les *comi-« ques*, les *niais* & les *caricatu-« res*. Il en a moins, mais il en « montre encore dans les rôles « plus importants. C'eſt, parmi les « ſociétaires de mon théâtre, celui « qui fait le mieux que l'intérêt « individuel ſe trouve dans l'inté-« rêt général & qui n'héſiterait pas « à ſacrifier ſon intérêt particulier « au bien de tous, s'il le jugeait « utile. Il n'y a que des éloges à « donner à ſon ſervice ; mais peut-« être ſerait-il à déſirer qu'il tra-« vaillât un peu plus chez lui, ſur-« tout pour les rôles en vers. »

(*Archives nationales.*)

(3) « La néceſſité d'un troiſième *comique* ſe fait ſentir de plus en plus depuis la retraite du ſieur Stockleit. Le ſieur Armand Dailly, ſucceſſivement employé à Louvois,

Baptiſte cadet, ſongea à cet acteur dont le genre tenait, quoique de loin, à celui de l'éminent comédien qu'elle venait de perdre. Elle ſollicita de M. de Duras la réſiliation de l'engagement d'Armand avec le théâtre de Madame, qui, à cette époque, devait, aux termes de ſon inſtitution, ſervir de pépinière à la Comédie-Françaiſe & à l'Opéra-Comique.

Ce choix fut généralement approuvé.

Armand Dailly débuta, le 2 mars 1824, par le rôle de Pourceaugnac, dans lequel il obtint un ſuccès de fou-rire.

A partir de ce jour, au prénom d'*Armand*, ſous lequel il avait juſques là été toujours déſigné, il ajouta ſon nom patronymique, afin d'éviter toute confuſion avec ſon homonyme du Théâtre-Français.

Pendant l'eſpace de dix-huit années, cet acteur a

à l'Odéon & au Gymnaſe, a obtenu de l'adminiſtration de ce dernier théâtre un congé dont il déſire faire uſage pour débuter à la Comédie-Françaiſe. Si le ſieur Dailly obtient du ſuccès, ſon engagement ſera rompu ſans difficulté. »

Signé :
Le Commiſſaire royal.

A M. Delestre-Poirson.

« Monſieur, j'ai l'honneur de vous informer que, par arrêté en date du 11 février, M. le duc de Duras, uſant du droit accordé par le privilége du Gymnaſe dramatique, a appelé M. Armand Dailly à débuter à la Comédie-Françaiſe.

« J'envoie, en conſéquence, à cet acteur, l'ordre néceſſaire, dont je vous engage à faciliter l'exécution par tous les moyens en votre pouvoir. »

Signé :
Le baron de la Ferté.
(*Archives nationales.*)

M. Deleſtre-Poirſon, après avoir repréſenté que la notification aurait dû lui être faite ſix mois à l'avance, déclara que néanmoins il obtempérait aux ordres de l'autorité.

été vu avec plaiſir. Loin de vouloir aborder les premiers rôles de l'emploi, pour leſquels il n'était pas fait, il eut la ſagacité de ſe borner à certains perſonnages auxquels ſon air de bonaſſerie narquoiſe, joint à un accent quelque peu nazillard, prêtait un cachet tout particulier. On n'a pas oublié avec quelle ſupériorité il jouait Lubin dans *Georges Dandin*, & Alain, dans l'*Ecole des Femmes*, rôles qui étaient évidemment le type de ſa manière.

Sous cette phyſionomie de bonhomie narquoiſe, dont nous venons de parler, Armand Dailly cachait un eſprit vif, ami de la plaiſanterie; on pouvait dire qu'il ne jouait pas à la ville ſeulement les rôles comiques. Parmi pluſieurs traits de ce genre qui rappelaient les myſtifications d'autrefois, on cite celui-ci :

Un jour qu'il pleuvait, arrêté ſous une porte cochère, il voit paſſer un brave citadin, protégé par un large parapluie. S'élancer ſur ſes pas, lui ſaiſir le bras, entamer avec lui la converſation, comme avec une ancienne connaiſſance, fut l'affaire d'un inſtant. Une hiſtoire ſuccède à l'autre, & ſans que l'ami improviſé ſe rende un compte bien exact de la ſituation, ſans qu'il s'en aperçoive, Dailly le conduit juſqu'à l'Odéon. Arrivé devant le péryſtile, il s'arrêta tout-à-coup, et enviſageant l'inconnu : « Oh ! mille pardons, Monſieur, de ma mépriſe », s'écria-t-il avec un étonnement bien joué, &, ſans attendre de réponſe, il franchit la porte du théâtre & diſparaît.

Nommé ſociétaire en 1831, il s'eſt retiré le 1er avril 1842.

Il eſt mort à Paris, le 10 ſeptembre 1848, âgé d'environ ſoixante et onze ans.

ROLES CRÉÉS PAR ARMAND DAILLY

1824 Saint-Albin . . . . . . *Le Méchant malgré lui*, de du Merſan.
· Caſtellac . . . . *La Saint-Louis à Sainte-Pélagie*, de Lafite.
— Franciſque . . . . . . *Le Mari à bonnes Fortunes*, de Caſimir Bonjour.
— Un Homme du peuple. *Une Journée de Charles V*, de Duport père & fils.
— Germain . . . . *Marie*, de *** (Mme Sophie Gay.)
— Léveillé. . . . . *Monſieur Tardif*, de Juſtin Genſoul.
1825 Robin. . . . . *Le Roman*, de Delaville de Mirmont.
— Rigolot . . . . *Le Béarnais*, de Fulgence, Le Doux & Ramon.
— Placide . . . . *La Fantaſque*, de *** (Onéſyme Le Roy.)
— Giraſol . . . . *La Princeſſe des Urſins*, d'Alex. Duval.
1826 Picard . . . . *L'Amitié des deux Ages*, de Monnier de la Sizeranne.
— Ridulff . . . . *La Petite Maiſon*, de Méleſville.

1826 Un valet . . . . *L'Intrigue & l'Amour*, de Delaville de Mirmont.
— Pierre . . . . *Brusque & Bonne*, de du Mersan.
— Le Marquis . . . . . . *L'Agiotage*, de Picard & Empis.
— Séraphin . . . . *Le Duel*, de Léon Halevy (& A. Sanson.)
— François . . . . . *L'Argent*, de Casimir Bonjour.
— John . . . . *Le Jeune Mari*, de Mazères.
1827 Le geôlier . . . . . . *Lambert Simnel*, d'Empis & Picard.
— Dumont . . . . *Racine*, de Brizeux & Busoni.
1828 Léclair . . . . *Molière*, de François.
— Ouslad . . . . *Olga*, d'Ancelot.
— Fritz . . . . *La Duchesse & le Page*, d'Antony Béraud.
— William. . . . . *L'Espion*, de Léon Halevy & Ancelot.
1829 Le Bourgeois. . . . . *Isabelle de Bavière*, de Lamothe-Langon.
— Bussy-Leclerc. . . . . *Henri III*, d'Alexandre Dumas.
— Brice. . . . . *Le Protecteur & le Mari*, de Casimir Bonjour.
1830 Paul. . . . . *La Belle-Mère & le Gendre*, de Samson.
— Simplet. . . . . *L'Envieux*, de Dorvo.
— Lefèvre. . . . . *La Dame & la Demoiselle*, d'Empis & Mazères.
1831 François . . . . *Les Intrigants*, de Delaville de Mirmont.
— Buteux . . . . *Naissance, Fortune & Mérite*, de Casimir Bonjour.
— Dominique . . . . . . *Camille Desmoulins*, de Blanchard & Maillan.

1831 Ragot. . . . . *La Crainte de l'Opinion*, d'Émile Barrault.
— Georges . . . . *Dominique le possédé*, de Dupin & d'Épagny.
— Gaspard. . . . . *Les Préventions*, de Dupin & d'Epagny.
— Frontigny. . . . . . . *La Famille de Lusigny*, de Frédéric Soulié.
— Gerfaut. . . . . *Josselin & Guillemette*, de d'Épagny.
1832 L'abbé . . . . *Le Prince & la Grisette*, de Creuzé de Lesser.
— Marcel . . . . *Le Duelliste*, d'Alexandre de Longpré.
1833 Baudet . . . . *Le Presbytère*, de Casimir Bonjour.
— Thomas. . . . . *Le Marquis de Rieux*, de Dupin.
— Un Commissaire . . . *L'Alibi*, d'Alexandre de Longpré.
1834 Fritz . . . . *Une Liaison*, d'Empis & Mazères.
1835 Grasseau . . . . *Richelieu*, de N. Lemercier.
— Groesman. . . . . . . *Charlotte Brown* (de Mme de Bawr.)
— Ginès. . . . . *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne.
1836 Monbray . . . . *Lord Novart*, d'Empis.
1837 Dutillet. . . . . *La Camaraderie*, de Scribe.
— Gombaud. . . . . . . *Le Château de ma nièce*, de Mme Ancelot.
1838 Joseph . . . . *L'Attente* (de Jules de Wailly.)
— Tourneberg . . . . . *Les Adieux au Pouvoir*, de Bauduin & d'Épagny.
1839 Joseph . . . . *L'Ami de la Maison* (d'Éléonore de Vaulabelle.)

1840 Belleau. . . . . *La Calomnie*, de Scribe.
— Julien . . . . *Les Souvenirs de la Marquiſe de B****, de N. Fournier.
— Péters. . . . . *Eudoxie*, de Théaulon.
— Un Echevin. . . . . . *Latréaumont*, de Goubaux & Eugène Sue.
1842 Julien. . . . . *M. de Maugaillard* (1), de Roſier.

(1) Cette pièce s'appelait d'abord *M. de Montgaillard*. Dans la matinée du jour de la première repréſentation une invitation fut faite par le miniſtère de changer le nom de *Montgaillard* en *Maugaillard*; ce qui eut lieu, mais à la troiſième repréſentation de cet ouvrage, Monroſe déclara publiquement ne plus vouloir le rôle, & il le brûla ſéance tenante.
(*Archives de la Comédie-Françaiſe.*)



JOSEPH-ISIDORE

SAMSON

1826 — 1863

ARTISTE d'un talent fupérieur & d'une fcience confommée, Samfon a été une des gloires de la Comédie-Françaife. Profeffeur au Confervatoire, il a formé des élèves qui font devenus à leur tour des comédiens diftingués; auteur dramatique, il a donné à la fcène plufieurs comédies qui ont obtenu du fuccès; enfin, l'un des fondateurs de l'Affociation des artiftes dramatiques, il a aidé de fes confeils & de fon concours dévoué cette utile inftitution. A tous ces

Extrait des actes de l'état civil de la municipalité de Saint-Denis (Seine): « Le trois juillet mil fept cent quatre-vingt treize, il nous a été préfenté un enfant du fexe mafculin, auquel ont été donnés les prénoms de *Jofeph-Ifidore*, né la veille du légitime mariage de Pierre-Charles-Ifidore Samfon, limonadier, & de Marie-Françoife Auvry, fon époufe. »



SAMSON
Comédie françoise
1826-1863

titres ſpéciaux, joignant l'eſtime générale acquiſe par une vie honorable, Samſon tient une place importante dans l'hiſtoire de la Comédie-Françaiſe, dont il fit partie pendant plus de quarante ans.

Ainſi que la plupart des célébrités de la ſcène contemporaine, Samſon fut entraîné par une vocation décidée vers le théâtre, & bien loin de la carrière à laquelle le deſtinait ſa famille.

Joſeph-Iſidore Samſon était le ſecond fils d'un modeſte cafetier qui tenait en même temps le bureau des petites voitures, faiſant alors le ſervice de Saint-Denis à Paris.

Son père ayant, quelques années plus tard, tranſporté ſon établiſſement dans cette dernière ville, rue Montorgueil, le jeune Iſidore fut placé dans un penſionnat de Belleville, où il eut pour condiſciple le baron Taylor, avec qui il demeura lié toute ſa vie d'une étroite amitié.

Ses parents n'ayant pas proſpéré dans leur induſtrie, il ſe vit forcé d'interrompre ſes études, qui, en raiſon de ſa facilité naturelle & d'une compréhenſion prompte & intelligente, promettaient d'être brillantes. Succeſſivement commis de magaſin, petit clerc dans une étude d'avoué à Corbeil, où il étudia plus le théâtre que la procédure; finalement employé comme copiſte dans un bureau de loterie, Samſon, qui avait à lutter contre la volonté de ſes parents, fort oppoſés à ſon penchant pour le théâtre, après avoir joué clandeſtinement ſur la petite ſcène de Doyen, finit par triompher de

leur réſiſtance, & par obtenir de pouvoir ſe préſenter au Conſervatoire. Il y ſuivit le cours de Lafon, & en ſortit avec le premier prix de comédie, qu'il dut à l'abnégation de Perlet qui, pour laiſſer la palme à ſon camarade, ou plutôt à ſon ami, s'abſtint généreuſement de concourir.

Ce dévoûment n'était pas ſeulement un ſacrifice d'amour-propre honorable pour Perlet, il donnait au lauréat un avantage, fort apprécié à cette époque de guerres inceſſantes & de conſcription anticipée, puiſqu'il l'exemptait du ſervice militaire; mais il n'emportait pas avec lui, ainſi que de nos jours, le droit de débuter au Théâtre-Français; Samſon dut dès lors chercher de l'emploi en province. Il s'engagea dans une troupe nomade & fit ſes premières armes à Beſançon & à Dijon.

Engagé au théâtre de Rouen, pour y remplacer Duparai qui venait d'échouer devant ce parterre normand, réputé l'un des plus ſévères de la province, Samſon y fit ſon premier début, le 9 mai 1816, dans Scapin, des *Fourberies de Scapin*, & Dubois des *Fauſſes Confidences* (1).

Lors de ſes débuts, pour leſquels l'affiche faiſait ſonner ſon titre d'*Elève du Conſervatoire*, ſon jeu parut froid, embarraſſé même; ſa phyſionomie, dépourvue

(1) Le même jour que lui, débutait dans l'opéra comique Mlle *More*, qui devait, ſous le nom de Mme *Pradher*, devenir plus tard une des plus charmantes artiſtes du théâtre Feydeau.

de mobilité, formait avec la plupart de ſes rôles vifs, enjoués, quelquefois même empreints de ce caractère d'effronterie qui était le cachet des *valets* de l'ancien théâtre, un contraſte regrettable, & que ne compenſaient pas ſuffiſamment la juſteſſe de ſon débit, la décence de ſon maintien & la netteté de ſa prononciation. Mais au bout d'un certain temps, ayant acquis plus d'aplomb, il gagna beaucoup de terrain, & ſes juges, dit l'auteur anonyme auquel nous empruntons cette appréciation, « déclarèrent qu'il pourrait, avec de l'é-« tude, *parcourir avec agrément la carrière où il en-« trait* (1). »

Il fut donc reçu. Une circonſtance favorable vint bientôt après, ſeconder les efforts de Samſon, & le grandir dans l'eſtime des habitués du théâtre des Arts. Mlle Mars, étant venue à Rouen en repréſentations, il joua à côté d'elle le rôle de Tartuffe, & y fut très-remarquable. Il reſta pendant deux ans attaché au théâtre de la cité normande, paſſant en revue les principaux rôles du haut-comique dans l'ancien répertoire, ſans préjudice des créations dans les comédies nouvelles, utile exercice pour les jeunes artiſtes ſortis du Conſervatoire qui ſe deſtinaient à la Comédie-Françaiſe. Cette éducation pratique, ſoit dit en paſſant, complétant avec fruit les leçons des profeſſeurs, manque aujourd'hui à ces élèves, puiſque l'ancien répertoire, & même, ſauf quelques exceptions, les comédies

(1) *Hiſtoire des Théâtres de Rouen*, par le Dr J. Bouteiller.

modernes, ſont preſque bannies des ſcènes de province, envahies par l'opérette & le drame à grand ſpectacle.

En 1818, on venait de relever l'Odéon, incendié pour la deuxième fois en moins de vingt ans, & ſous la direction de Picard, une troupe ſe formait pour exploiter dans cette ſalle nouvelle, devenue *ſecond Théâtre-Français*, la tragédie & la comédie. Samſon fut déſigné pour y tenir l'emploi des premiers comiques.

Il débuta, le 12 novembre, par le rôle de Dubois, des *Fauſſes Confidences*, à la ſalle Louvois; joua enſuite Lubin, dans la *Bonne Mère*, Pavaret, dans le *Collatéral* & termina par Paſquin du *Jeu de l'Amour & du Haſard*. Son engagement ſigné, il repartit pour Rouen, & l'année ſuivante, le 30 ſeptembre 1819, il inaugura la ſalle du faubourg Saint-Germain, dans l'*Ecole des Maris*. Sa phyſionomie ſpirituelle, ſa tournure leſte & dégagée, ſon jeu poſé, quoique toujours un peu entaché de froideur : défauts que rachetaient, d'ailleurs, une intelligence d'élite & une étude très-fine des moindres détails d'un rôle, fixèrent ſur lui l'attention. On pouvait déſirer que ſon action fût moins contenue. La verve bouffonne d'Armand Dailly, qui partageait avec lui l'emploi des *comiques*, contribuait ſans doute à rendre plus frappante cette froideur qu'on lui reprochait & à laquelle n'était point non plus étranger cet organe naſillard qui, dans les rôles plus calmes de *raiſonneurs*, ſerait devenu une qualité.

Admis comme penſionnaire à ſon début, Samſon fit, l'année d'après, partie des membres de la Société

du fecond Théâtre-Français. A dater de ce moment, le nombre de fes créations fut confidérable. Faifant allufion à fon nom &, plus encore, à la multiplicité de fes rôles, les biographes de l'époque le furnommèrent l'*infatigable*, & le proclamèrent une des colonnes du temple de la petite Thalie.

Son talent diftingué l'appelait naturellement à la Comédie-Françaife, où, pour fes débuts, il joua le 11 avril 1826, Figaro, *du Barbier de Séville;* le 13, Dubois, des *Fauffes Confidences;* le 14, Sofie, *d'Amphytrion;* le 16, Figaro, de la *Mère coupable;* puis Hector, du *Joueur*.

En quittant l'Odéon, en dehors de fes fuccès d'artifte, il laiffait au répertoire une trace moins fugitive de fon paffage fur cette fcène, comme auteur d'une *Fête de Molière*, comédie en un acte & en vers (1825), & de la *Belle-Mère & le Gendre*, comédie en trois actes & en vers (1826), qui, après avoir fourni à fon origine une carrière brillante, a été reprife à la Comédie-Françaife, où elle a pris place parmi les plus agréables comédies de genre.

Au Théâtre-Français, Samfon, tout en étant juftement apprécié, n'eut pendant plufieurs années que de rares occafions de fe produire dans des ouvrages nouveaux. Il avait devant lui deux chefs d'emploi : Cartigny, & furtout Monrofe, ce comique d'une verve étourdiffante, dont il lui était difficile de balancer les grands fuccès. Si Monrofe pouvait fe comparer à Dugazon, Samfon, au jeu plutôt cauftique & rail-

leur que gai, rappelait Dazincourt. N'occupant par droit d'ancienneté que le troisième rang, il n'avait de rôles, que ceux moins importants que ses deux camarades voulaient bien lui laisser. Aussi, tout sociétaire qu'il fût alors depuis 1827, Samson rebuté d'une inaction forcée, songea à trouver ailleurs l'emploi de son talent. Il donna sa démission en 1831, & entra au théâtre du Palais-Royal, récemment inauguré. C'était assurément là une bonne fortune pour cette scène nouvelle, sur laquelle il joua d'origine Dickson, dans le *Comte de Saint-Ronan*, Goberjot, dans le *Philtre champenois*, Boulin, dans la *Fille unique*, Morel, dans les *Jeunes Bonnes & les Vieux Garçons*, & Rabelais, dans la pièce de ce nom. Il contribua aussi au succès de trois autres ouvrages : *Feu monsieur Mathieu*, les *Deux Novices*, & la *Présidente & l'Abbé*.

Cependant la Comédie-Française réclama le transfuge qui, en vertu d'un jugement du tribunal de commerce, fut condamné à réintégrer la maison de Molière, dont il ne devait pas tarder à devenir l'un des hôtes les plus importants & les plus autorisés.

Nous voici arrivés à la partie la plus brillante de sa carrière théâtrale. Cartigny s'étant retiré l'année précédente, Samson n'avait plus devant lui que Monrose. Dans l'ancien répertoire, la diversité de leur talent, si remarquable d'ailleurs, offrait aux amateurs délicats & aux véritables connaisseurs une étude curieuse & intéressante, par la comparaison de ces deux natures si différentes, qui, avec des moyens opposés, atteignaient

dans les mêmes rôles les sommités de l'art dramatique. Dans les ouvrages nouveaux, le choix fait par les auteurs de l'un ou de l'autre de ces artistes, permettait mieux peut-être à chacun d'eux de mettre en relief ses qualités respectives. Au reste, Samson prenait de jour en jour dans le répertoire une influence plus considérable. Nous n'avons pas ici à rapporter en détail les rôles que nous indiquons plus loin; nous devons nous borner simplement à citer ceux auxquels il sut donner un éclat exceptionnel & où il pouvait défier toute comparaison. Le personnage de Bertrand de Rantzau, dans *Bertrand & Raton* (14 novembre 1833), figure au premier rang de ces créations qui font époque au théâtre & dans la vie d'un artiste. Il y déploya une science consommée & une profondeur qui ajoutèrent à sa réputation. L'année suivante, le rôle du docteur, dans l'*Ambitieux* (27 novembre 1834), ne lui fut pas moins favorable.

Quoique jeune encore, tout en conservant les rôles de valets de l'ancienne comédie, il avait résolûment abordé les personnages plus marqués de *pères* ou de *raisonneurs*, qui n'excluaient pas le comique de caractère ou de situation. Parmi ceux-ci, nous citerons don Quexada, dans *Juan d'Autriche* (17 octobre 1835); le pair de France, dans la *Camaraderie* (19 janvier 1837); Coqueret, de la *Calomnie* (22 février 1840); Clérambault, d'*une Chaîne;* sans oublier les rôles qu'il créa dans *Lord Novart*, une *Famille au temps de Luther*, une *Séparation*, la *Marquise de Senneterre*, la *Popula-*

rité, le *Conſeiller rapporteur*, les *Grands & les Petits*, &c.

Nommé, de nouveau, profeſſeur au Conſervatoire, le 1er février 1836 (1), il ouvrit en outre chez lui un cours de déclamation, qui était ſuivi avec empreſſement; mais pour lequel il ſe montrait ſévère dans le choix des élèves. Parmi ceux qui lui ont fait plus d'honneur, nous citerons *Berton* qui, plus tard, devint ſon gendre; Mlles *Pleſſy*, les ſœurs *Brohan*, *Roſe Chéri*, *Guyon*, *Denain*, *Bonval*, *Emilie Dubois*, & ſurtout *Rachel*.

Par le bruit retentiſſant qui ſe fit autour de cette dernière & les détails jetés, à cette époque, en pâture à l'avide curioſité du public, on connaît tout ce que l'illuſtre tragédienne dut aux leçons de ſon éminent profeſſeur, & la part notable qui revient à celui-ci dans le ſuccès de cette grande renommée.

Ajouterons-nous que ſi le ſociétaire, dans l'intérêt du théâtre, eut à s'applaudir du triomphe de l'artiſte, le profeſſeur n'eut pas à ſe louer également de la reconnaiſſance de la femme? Jules Janin, dans un gros volume, intitulé: *Mademoiſelle Rachel & la Tragédie*, avec ſa légèreté préſomptueuſe & ſon outrecuidance, ayant conteſté la valeur des leçons de Samſon, celui-ci lui répliqua par une lettre, dont le ton à la fois digne & courtois, & la logique ſerrée, ne faiſaient que mieux reſſortir les inſinuations maladroites & l'ignorance

(1) Il avait été réformé le 1er ſeptembre 1831, à l'époque où il quitta la Comédie-Françaiſe.

préſomptueuſe de celui qu'on appelait le *Prince des critiques*.

Le 27 mai 1842, Samſon fit repréſenter, avec un ſuccès auquel il contribua comme artiſte, *un Veuvage*, comédie en trois actes & en vers. Devenu doyen de la Comédie-Françaiſe & le premier dans l'emploi des *comiques*, par la retraite de Monroſe, il exerçait dans le Comité une influence légitime & une autorité inconteſtable, fruits de ſes ſervices & de ſa longue expérience, qui le déſignaient en outre comme l'orateur de ſa compagnie & ſon repréſentant naturel dans les ſolennités : C'eſt ainſi qu'à l'inauguration du monument de Molière il prononça un diſcours auſſi remarquable d'idées qu'élégant de ſtyle, & que, plus d'une fois, aux obſèques d'artiſtes, il ſe rendit l'interprète éloquent & ému des regrets de la grande famille artiſtique.

En décembre 1845, ſa jolie comédie de la *Famille Poiſſon* fut vivement & juſtement applaudie. Ainſi que le vieux Raymond, chef de cette lignée de comédiens célèbres, Samſon put voir plus tard, & entendre applaudir ſur nos principales ſcènes, ſon gendre & ſon petit-fils Pierre Berton.

Il fit repréſenter à l'Odéon, en février 1848, l'*Alcade de Zalameia*, drame en trois actes & en proſe, imité de Caldéron, fait en collaboration avec Jules de Wailly.

Mentionnons en paſſant les rôles qu'il eut à remplir dans l'*Amitié des Femmes* (1831), l'*Héritière*, ou *un*

Coup de Partie (4 ſeptembre 1844), *Scaramouche & Paſcariel* (1847) & *Gabrielle* (1849), pour arriver à une de ſes créations les plus brillantes, la plus complète peut-être, & la plus parfaite, à notre avis : celle du vieux marquis de la Seiglière (novembre 1851). De ce gentilhomme de l'ancien régime avec ſes préjugés & ſa morgue de race, le ſavant comédien fit un type accompli d'égoïſme naïf & de vanité puérile, n'ayant rien oublié & rien appris. Sa diction, ſa tenue, ſes geſtes, juſqu'à cette voix ironique & pointue, tout concourut excellemment au ſuccès de cette merveilleuſe création. Dans les rôles de Bertrand & du vieux duc de la *Camaraderie*, il n'avait jamais eu de ſucceſſeur; il n'en fut pas de même pour le marquis de la Seiglière, qui fut repris par Regnier, qui, malgré tout ſon mérite, n'y fit pas ſenſation, &, plus récemment, par un jeune comédien de talent & d'avenir (1), qui, malgré ſa fineſſe & ſon eſprit, demeura bien loin de ſon prédéceſſeur. Au reſte, il y a toujours écueil pour un artiſte à reprendre un rôle créé avec ſuccès par un acteur hors ligne. Samſon l'éprouva lui-même, lors de la repriſe de *Chatterton*, en décembre 1856, où il ſe chargea du rôle du Quaker, créé jadis par Joanny, & dans lequel il ne put faire oublier le vieux tragédien, admirable d'onction & d'affectueuſe bruſquerie.

Les repriſes d'*Amphytrion*, de *don Juan*, du *vieux Célibataire*, du *Bourgeois gentilhomme* & du *Menteur*,

(1) Thiron.

prouvèrent une fois de plus, avec les comédies de Molière, reftées dans le répertoire courant, que les chefs-d'œuvre des maîtres n'avaient plus de fecrets pour lui. Dans plufieurs il touchait aux limites de la perfection, & dans toutes, il reftait un maître pour les artiftes, d'ailleurs diftingués, qui tenaient le même emploi.

Avant de renvoyer à l'énumération des rôles que Samfon remplit dans cette dernière période de fa carrière, nous voulons encore rappeler le marquis, des *Effrontés*, & du *Fils de Giboyer* (1861-1862), deux figures qu'il compofa avec une originalité favante & une verve farcaftique d'un puiffant effet.

Nous avons déjà parlé de fa nomination de profeffeur au Confervatoire & cité fes principaux élèves; à ce titre, il en réunit un autre en 1855. A cette époque on inftitua dans cet établiffement une chaire d'hiftoire & de littérature appliquées à l'art dramatique, dont il fut invefti. Le 9 décembre, il fit l'ouverture de ce nouveau cours par un difcours, où l'élévation de la penfée & les aperçus hiftoriques étaient heureufement alliés à des confeils bienveillants & à de piquantes anecdotes.

Avant de prendre fa retraite, pour fe livrer exclufivement à l'enfeignement de fon art, Samfon paffa en revue quelques-uns des principaux rôles de l'ancien répertoire, comme s'il eût tenu à ajouter aux regrets que fon départ devait laiffer aux nombreux appréciateurs de fon talent. Jamais, peut-être, en préfence de

la foule accourue pour aſſiſter à ſes dernières repréſentations, cet excellent comédien ne déploya plus de verve & de ſcience, en faiſant revivre ces types créés par les maîtres de la ſcène françaiſe, dont il avait été pendant plus de cinquante ans l'heureux interprète.

Sa retraite définitive de la ſcène eut lieu le 31 mars 1863, ſa dernière repréſentation ſe compoſa de *la Belle-Mère et le Gendre*, dans laquelle Mme Deſmouſſeaux, ſociétaire retraitée depuis 1852, vint pour ce jour-là jouer ſon rôle; & de *Mademoiſelle de la Seiglière* (1).

Rendu à la vie privée, Samſon fut créé chevalier de la Légion-d'Honneur : récompenſe doublement méritée par l'alliance ſouvent trop rare

« ... D'un beau talent & d'un beau caractère. »

En 1848, au moment de la révolution de février, le Comité de l'Aſſociation des artiſtes dramatiques, dont il avait été un des plus zélés propagateurs, voulut, organe de tous, porter leur illuſtre collègue à la candidature de l'Aſſemblée nationale; Samſon déclina cet honneur avec autant de bon goût que d'eſprit.

Aux pièces déjà mentionnées, & qu'il fit repréſenter, nous ajouterons : un *Péché de jeuneſſe*, vaudeville (28

(1) Dix années auparavant, le 12 avril 1853, Samſon avait pris par avance ſa repréſentation à bénéfice, qui, avec Rachel jouant Hermione, & Mme Pleſſy-Arnould, de paſſage par Paris, dans le rôle d'Araminte, des *Fauſſes Confidences*, produiſit 16,461 fr.

mars 1843) (1), & la *Dot de ma Fille*, comédie en vers (13 décembre 1854), qui n'obtint qu'un ſuccès d'eſtime.

Indépendamment de ſes œuvres théâtrales, Samſon eſt auteur d'un grand nombre de diſcours, qu'il a prononcés en diverſes circonſtances, ſoit en ſa qualité de doyen de la Comédie ou de repréſentant de ſes camarades; ſoit comme vice-préſident de l'Aſſociation des Artiſtes dramatiques. Il a auſſi, en 1867, fait des conférences publiques qui furent généralement ſuivies. Nous mentionnerons encore une *Epitre en vers à Arnal;* un diſcours, également en vers, à propos de l'*Anniverſaire* du 15 janvier 1845; on lui doit encore un *Eloge de Picard*, en vers (1830); une *Epître à Rachel* (1839); un *Diſcours en vers ſur Molière* (1845); enfin, un poème didactique ſur le théâtre, l'*Art théâtral*, (1862), ouvrage verſifié, mais où l'on pourrait déſirer plus de chaleur. Il a laiſſé en manuſcrit une tragédie de *Foſcari*, qui n'a pas été repréſentée.

Il eſt également auteur d'une *Aſpaſie*, écrite pour Rachel, & qui fut rejetée par le Comité de lecture.

Samſon eſt mort à Auteuil, à l'âge de ſoixante dix-huit ans & demi.

(1) Une circonſtance ſingulière ſignala la première repréſentation de cette pièce, jouée ſur le théâtre du Vaudeville : au moment de commencer, le gaz s'abaiſſa tout à coup, ne laiſſant dans la ſalle qu'une clarté crépuſculaire, malgré toutes les tentatives faites pour réparer cet échec, & qui reſtèrent infructueuſes. Ce fut dans une quaſi-obſcurité, preſque complète, que la pièce fut jouée & réuſſit.

ROLES CRÉÉS PAR SAMSON

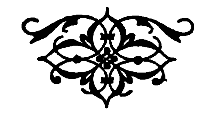
1826 Laurent . . . . . . *L'Agiotage*, de Picard & Empis.
— Tournefort . . . . *L'Argent*, de Cafimir Bonjour.
— Béranger . . . . . *Une Aventure de Charles V*, de Lafitte.
— Le Concierge . . . *Le Taffe*, d'A. Duval.
1827 Martigny . . . . . *Louis XI à Péronne*, de Mély-Janin.
— Sommerville . . . . *Lambert Simnel*, de Picard & Empis.
— Alafco . . . . *Emilia*, d'Al. Soumet.
— Germain . . . . . . *L'Ami de tout le Monde*, de *** (Mme de Bawr).
1828 Durville . . . . . . *Molière*, de François.
— Duc d'Albano . . . *La Princeffe Aurélie*, de Cafimir Delavigne.
— Fleuriet . . . . . . *Jamais à propos*, de Picard & Empis.
— Robert . . . . . . *L'Ecole de la Jeuneffe*, de Draparnaud.
— Fédor . . . . *Olga*, d'Ancelot.
— Flegmann . . . . . *La Ducheffe & le Page*, d'A. Béraud.
1829 Joyeufe . . . . . . *Henri III & fa Cour*, d'Al. Dumas.
— Beaugrand . . . . *Le Bon Garçon*, de Picard & Mazères.
1830 Dupuis . . . . . . *Un An*, d'Ancelot.
— Louis . . . . *La Dame & la Demoifelle*, d'Empis & Mazères.
1831 Antonin . . . . . . *Charlotte Corday*, de Regnier-Destourbet.

1831 Chapoulard . . . . *L'Amitié des Femmes*, de Lafitte.
1832 Durand . . . . . . *L'Anniverſaire de Molière*, de d'Epagny.
— Olivier-le-Dain. . . *Louis XI*, de Caſimir Delavigne.
— Joſeph. . . . . . . *Clotilde*, de F. Soulié & Boſſange.
— Clément Marot. . . *Le Roi s'amuſe*, de Victor Hugo.
— Bertrand. . . . . . *Henriette & Raymond*, de Germain Delavigne & Scribe.
1833 Le Docteur . . . . *Le Barbouillé*, de Molière.
— Martin. . . . . . . *Le Presbytère*, de Caſimir Bonjour.
— Dumont. . . . . . *Plus de peur que de mal*, d'Hipp. Auger.
— Sganarelle . . . . . *Le Médecin volant*, de Molière.
— Dubois . . . . . . *La Conſpiration de Cellamare*, de d'Epagny & Saint-Eſteben.
— Vignoles. . . . . . *Le Marquis de Rieux*, de Dupin & d'Epagny.
— Bacot . . . . *L'Alibi*, d'Al. de Longpré.
— Bertrand de Rantzau *Bertrand & Raton*, de Scribe.
1834 Deſrozoirs. . . . . *La Paſſion ſecrète*, de Scribe.
— Fagon . . . . *Heureuſe comme une Princeſſe*, d'Ancelot & R. de Laborie.
— Neuborough. . . . *L'Ambitieux*, de Scribe.
1835 Vautier . . . . . . *Richelieu*, de N. Lemercier.
— Le père Griffet . . *Une Préſentation*, de François & N. Fournier.
— Don Quexada . . . *Don Juan d'Autriche*, de Caſimir Delavigne.
1836 Lord Novard . . . *Lord Novard*, d'Empis.
— Marco . . . . *Une Famille au temps de Luther*, de Caſimir Delavigne.
— De Grantois. . . . *Un Procès criminel*, de Roſier.
— Le Maréchal. . . . *Le Maréchal de l'Empire*, de Merville.

1837 Comte de Mirmont. *La Camaraderie*, de Scribe.
— Simon . . . . *La Vieilleſſe d'un grand Roi*, de Lokroy & Arnould.
— Préval . . . . *Julie*, d'Empis.
— Le Commandeur. . *La Marquiſe de Senneterre*, de Méleſville & C. Duveyrier.
— D'Hennebon . . . *Les Indépendants*, de Scribe.
1838 M. Dor . . . . . . *L'Attente*, de Marie de Sénan (Jules de Wailly).
— Beauplan . . . . . *Faute de s'entendre*, de Ch. Duveyrier.
— Caverly . . . . . . *La Popularité*, de C. Delavigne.
1839 Bonnefonds . . . . *Le Comité de bienfaiſance*, de Ch. Duveyrier & J. de Wailly.
— De Villiers. . . . . *La Courſe au Clocher*, d'Arvers.
— Vinent. . . . . . . *Le Suſceptible*, de Beauplan.
— Vicomte de Broſſac *Il faut que Jeuneſſe ſe paſſe*, de Rougemont.
— Roland . . . . . . *L'Ami de la Maiſon*, de Jules Cortier (Etienne de Vaulabelle).
1840 Coquenet . . . . . *La Calomnie*, de Scribe.
— Plumcake. . . . . . *Japhet à la recherche d'un Père*, du même.
— Claudius. . . . . . *Latréaumont*, de Goubaux & E. Sue.
1841 Jollivet . . . . . . *Le ſecond Mari*, d'Arvers.
— Labranche. . . . . *Le Conſeiller rapporteur*, de C. Delavigne.
— De Bercourt. . . . *La Protectrice*, d'Emile Souveſtre & Mme Claire Brunne (Marbouty).
— Jacques. . . . . . *La Prétendante*, de Goubaux & E. Sue.
1842 Ménars . . . . . . *Un Veuvage*, de Samſon.

1842	Le marquis de Pons.	*Le Portrait vivant*, de Méleſville.
1843	Della Porta	*Les Grands & les Petits*, d'Harel.
1844	Saint-Laurent . . .	*L'Héritière*, d'Empis.
1845	Don Lopez	*Le Guerrero*, de Legouvé.
—	Julien	*Une bonne Réputation*, d'Arnould.
—	Thomaſſin	*Gendre d'un Millionnaire*, de Léonce & Moléri.
—	Bardolph.	*La Tour de Babel*, de Ch. Bruant (Liadières).
—	Paul Poiſſon	*La Famille Poiſſon*, de Samſon.
1846	Simon	*La Chaſſe aux Fripons*, d'Emile Augier.
—	L'Alcade.	*Don Guzman*, de Decourcelle.
—	Paſcariel.	*Scaramouche & Paſcariel*, de Michel Carré.
—	Randel.	*Pour arriver*, d'Emile Souveſtre.
1848	Gros-Guillaume . .	*Marinette*, de Decourcelle.
—	Mucarade	*L'Aventurière*, d'Emile Augier.
—	Molière	*Le Roi attend*, de Georges Sand.
—	Dupuis	*La Paix à tout prix*, d'Emile Serret.
—	Le duc de Bouillon.	*Adrienne Lecouvreur*, de Scribe & Legouvé.
—	Tamponet.	*Gabrielle*, d'Emile Augier.
1849	Caillard	*La Corruption*, d'Amédée Lefebvre.
1850	Dubreuil.	*Les deux Célibats*, de J. de Wailly & Overnay.
—	André.	*Le Chandelier*, d'Alfred de Muſſet.
—	Charles-Quint . . .	*Les Contes de la Reine de Navarre*, de Scribe & Legouvé.
—	Pſammis	*Le Joueur de Flûtes*, d'Emile Augier.
1851	Le Mis de la Seiglière	*Mlle de la Seigliere*, de J. Sandeau.
1853	Duverdier	*Les Lundis de Madame*, d'Allard.

1854	De Ferriol	*Mlle Aissé*, de De la Vergne.
—	Goichot	*La Niaise*, de Mazères.
—	Varner.	*La Dot de ma Fille*, de Samson.
1857	Chamarande. . . .	*Philiberte*, d'Émile Augier.
1858	Duhamel.	*Les deux Frontin*, de Siraudin & Méry.
1861	Marquis d'Auberive	*Les Effrontés*, d'Émile Augier.
1862	Le même	*Le Fils de Giboyer*, du même.





Mlle DESPREAUX
Comédie française
1826-1855

LOUISE-ROSALIE ROSS

dite MADEMOISELLE DESPRÉAUX

DEPUIS MADAME ALLAN-DESPRÉAUX

1826 — 1855

CETTE actrice éminente naquit le 20 février 1810, à Mons, en Belgique. Son père, qui s'appelait Rofs, était attaché au théâtre d'Anvers; elle était elle-même deftinée au théâtre; &, en effet, à peine âgée de dix ans, elle fit fes premiers pas fur la fcène dans une repréfentation que Talma vint, au mois de juin 1820, don-

---

Extrait des actes de l'églife Sainte-Elifabeth, à Mons (Belgique).
« ***Louife-Rofalie,*** née à Mons, le 20 janvier 1810, fille de Jean Rofs, âgé de cinquante ans, directeur de fpectacle, demeurant en cette ville, rue de Nimy, et de Jeanne-Louife Boiffel, fon époufe, a été baptifée en cette églife, le lendemain, 21 janvier, par nous, prêtre fouffigné. »

ner dans cette ville. Elle joua le petit Joas, dans *Athalie*, & l'illuſtre tragédien fut ſi ſatisfait de ſa gentilleſſe & de ſon intelligence, qu'il ne voulut pas avoir à Bruxelles, où il ſe rendait en quittant Anvers, un autre Joas que la petite Roſalie. De retour à Paris, Talma, qui avait été frappé de ſes heureuſes diſpoſitions, ſe montra fidèle à l'intérêt que lui avait inſpiré cette enfant, & il engagea ſes parents à l'amener à Paris, ce qu'ils firent (1). Le 14 décembre 1820, elle parut ſur la ſcène françaiſe, dans *Athalie*, & ſon ſuccès fut égal à celui qu'elle avait obtenu précédemment, dans ce même rôle, au théâtre d'Anvers. Le 2 janvier 1821, on lui fit jouer, à Feydeau, le rôle de l'enfant, dans *Camille ou le Souterrain*. Un mois plus tard, le 2 février, ayant été admiſe comme élève au Conſervatoire, elle y reçut les leçons de Michelot & ne quitta cet établiſſement qu'au 31 décembre 1827. Dans cet intervalle, elle obtint, en 1825, un ſecond prix de comédie, & en 1826 (14 août), le premier prix. Pendant le cours de ſes études, ſes progrès avaient été ſi rapides, qu'elle fut exceptionnellement autoriſée à jouer le petit rôle de Flavien, dans les *Quatre Ages*, comédie de Merville, repréſentée le 19 août 1822. Mais ſon véritable début n'eut lieu que le 3 ſeptembre 1826, dans les rôles de Sophie, de la *Mère rivale*,

(1) Talma avait deviné ce que ferait un jour la petite Louiſe devenue grande : « Soignons bien « cette jeune fille, diſait-il, elle « nous rendra dans l'avenir ce que « nous aurons perdu. »

& de Jenny, de l'*Hôtel garni*. Elle fut admise comme pensionnaire, aux appointements de 2,000 fr.

Durant les cinq années qu'elle passa à ce théâtre, où, nous le disons à regret, elle ne trouva pas toujours, chez la plus célèbre comédienne du siècle, l'aide & les encouragements que sa haute position artistique lui auraient permis de donner, sans arrière pensée, à cette jeune fille, si heureusement douée. Durant ces cinq années, disons-nous, Mlle Despréaux, outre plusieurs rôles de l'ancien répertoire, fut chargée dans vingt-quatre ouvrages nouveaux, de rôles de différents genres, *tragédies, drames, comédies*.

Nous citerons particulièrement : Georgette, des *Trois Quartiers*, Lucrèce, de la *Mort de Tibère*, Thécla, de *Walstein*, le petit page Arthur, de *Henri III* (1), que Mlle Mars voulut lui faire retirer pour le donner, & pour cause, à Mme Menjaud, tentative contre laquelle elle trouva une volonté plus ferme que la sienne, celle d'Alexandre Dumas père, l'auteur de ce drame; Edouard, du *Complot de famille*, Arva, de *Christine de Suède*, Marie, de *Le Protecteur & le Mari*, la comtesse de Suffolk, d'*Elisabeth d'Angleterre*, Junie, de *Junius*

(1) « Mlle Mars, » raconte Alexandre Dumas dans ses *Mémoires*, « voulait Mme Menjaud dans le « rôle du page; moi je voulais « Louise Despréaux. Mme Menjaud « était une femme d'un grand ta- « lent; mais elle n'était ni assez « jeune, ni assez jolie pour remplir « le rôle du page, & c'était juste- « ment pour cela que Mlle Mars, « âgée de cinquante-un ans à cette « époque, la voulait avoir près « d'elle; un jeune & frais visage « la gênait. »

Brutus, Elisa, de *La Dame & la Demoiselle*, & Laure, des *Intrigants*.

En 1831, n'ayant pas voulu subir une amende de 200 fr., qui lui était infligée pour la punir d'une absence illégale; rebutée, en outre, par les taquineries jalouses & mesquines qu'elle rencontrait sur sa route, Mlle Despréaux qui, du reste, n'avait pas non plus le caractère très-facile, quitta brusquement la Comédie-Française pour le Gymnase-Dramatique, où elle débuta, avec un très-grand succès, le 16 mai de la même année, dans la *Favorite* & dans *Jeune & Vieille*, par les rôles de Clarence & de Rose.

En août 1832, elle épousa Allan, qui appartenait au même théâtre, où elle forma, avec son mari, Mme Léontine Volnys & ce charmant *amoureux*, applaudi si longtemps à ce théâtre, sous le nom de Paul (1), une réunion rare d'artistes distingués, que n'ont point oubliée les amateurs de ce théâtre, si brillant à cette époque.

Mme Allan-Despréaux, dans le cours de cinq années, contribua pour une large part au succès des pièces les plus en vogue de cet agréable répertoire : Mathilde, de *Toujours*, Mme de Thorigny, des *Malheurs d'un Amant heureux*, Zoé, du *Gardien*, Mina, du *Lorgnon*, Caroline, de *La Lectrice*, Clotilde, d'*Être aimé ou mourir*, Adèle de *La Pensionnaire mariée*, & maint

(1) Nous lui avons, dans une note, consacré quelques lignes. Voir notre second volume.

autre rôle, firent tour-à-tour applaudir la fouplesse de fon talent, auffi fin que varié.

Qui, après cela, ne l'aurait crue pour longtemps, finon pour toujours, fixée à ce théâtre, dont elle charmait les habitués? Il n'en fut rien pourtant. La Ruffie, qui fe faifait un jeu de nous enlever, à prix d'or, nos meilleurs acteurs, nos plus féduifantes actrices, offrit au jeune couple un fi brillant engagement, qu'il n'eut garde de refufer. Les deux époux partirent donc, en 1836, pour le pays des roubles, où Mme Allan fit, pendant dix ans, les délices de Saint-Pétersbourg. Revenus en France au bout de ce temps, elle reparut à la Comédie-Françaife, le 27 novembre 1847, par le rôle de Mme de Léris, du *Caprice*, efquiffe d'Alfred de Muffet qui, fans cette actrice, n'aurait probablement jamais vu les feux de la rampe. Mais Mme Allan avait importé en Ruffie ce théâtre de falon, & comme elle y avait obtenu le plus brillant fuccès, rien n'était plus naturel qu'elle lui fît les honneurs de notre première fcène. L'actrice, non plus que le public, n'eurent à le regretter; car, fi celui-ci trouvait dans la repréfentation de ce théâtre de poche une jouiffance nouvelle, l'interprète de ces jolis *riens* y retrouvait, elle, fes triomphes des bords de la Néva; mais ils ne fe renfermèrent pas exclufivement dans ces marivaudages, &, dans l'emploi des *jeunes mères*, qu'elle prit alors, Mme Allan-Defpréaux créa, de 1847 à 1855, nombre de rôles importants, tels que la ducheffe de Bouillon, d'*Adrienne Lecouvreur*, Adrienne, de *Gabrielle*, la com-

teſſe d'Autreval, dans *Bataille de Dames*, où ſon jeu fin & ſpirituel luttait à armes égales contre la grâce & le naturel exquis de la charmante Delphine Fix. Citons encore : Mme Georges, de *Par droit de conquête*, Mme de Vitré, de *Péril en la demeure*, & ſurtout celui de Mme des Aubiers, dans *La Joie fait peur*, où « mère « déſolée, » nous citons les expreſſions d'un de ſes admirateurs, « elle alliait à la ſenſibilité la plus pro- « fonde, un jeu muet, éloquent & une diſtinction « qui ſentait ſa grande dame, » rôle enfin, où le meilleur éloge qu'on puiſſe faire de Mme Allan, eſt de dire qu'elle n'y a point été remplacée.

Le ſeul reproche que, peut-être, on eût été fondé à adreſſer à cette actrice, & encore n'eſt-ce que des femmes qu'il ſerait venu, c'eſt qu'elle apportait dans ſes toilettes une ſimplicité qui paraiſſait un anachroniſme à cette époque de luxe ; mais elle était ſi naturellement élégante, ſi diſtinguée par eſſence, qu'elle ſe faiſait pardonner, en faveur de ſes qualités innées, ſon peu de coquetterie.

Bien qu'elle ſemblât avoir encore devant elle un long avenir, les ſoins de ſa ſanté l'obligèrent à renoncer prématurément à la ſcène. La pauvre femme ſentait en elle un germe mortel, dont elle connaiſſait tout le danger, & dont la ſcience fut impuiſſante à triompher. Elle ſuccomba le 22 février 1856.

La Comédie-Françaiſe reſſentit vivement le coup dont cette mort la frappait, & ſur la tombe de l'artiſte univerſellement regrettée, à l'eſprit vif & charmant, à

la converſation étincelante, Samſon ſe fit l'interprète éloquent & ému de tous, en rappelant dans ſon diſcours les ſervices & le talent de ſa célèbre camarade.

ROLES CRÉÉS PAR Mme ALLAN-DESPRÉAUX

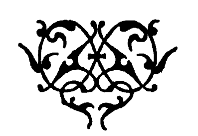
1825 Gondebaud . . . . *Sigiſmond de Bourgogne*, de Viennet.
1826 Jenny . . . . *L'Argent*, de Caſimir Bonjour.
1827 Georgette . . . . *Les Trois Quartiers*, de Picard & Mazères.
— Émilie . . . . *Le Premier Venu*, de Vial.
— Henriette . . . . *Racine*, de Brizeux & Buſoni.
1828 Ennia . . . . *La Mort de Tibère*, d'Arnault fils.
— Thécla. . . . . *Walſtein*, de Liadières.
— Floride. . . . . *Les Intrigues de Cour*, de Jouy.
1829 Edouard . . . . *Le Complot de famille*, d'Al. Duval.
— Laure . . . . *Le Bon Garçon*, de Picard & Mazères.
— Laure . . . . *Une Journée d'élection*, de Delaville de Mirmont.
— Arved . . . . *Chriſtine de Suède*, de Brault.
— Marie . . . . *Le Protecteur & le Mari*, de Caſimir Bonjour.
— Comteſſe de Suffolk. . . *Eliſabeth d'Angleterre*, d'Ancelot.

1830	Jacquez	*Hernani*, de Victor Hugo.
—	Élise.	*La Belle-Mère & le Gendre*, de Samson.
—	Junie	*Junius Brutus*, d'Andrieux.
—	Elisa.	*La Dame & la Demoiselle*, d'Empis & Mazeres.
1831	Pauline	*Les Intrigants*, de Delaville de Mirmont.

DEPUIS SON RETOUR DE RUSSIE

1847	Mme de Léris.	*Un Caprice*, d'Alf. de Musset.
1848	Corinne	*Le Puff*, de Scribe.
—	Mlle de Brie	*Le Roi attend*, de Georges Sand.
—	La Comtesse	*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, d'Alfred de Musset.
—	Fernande	*Les Frais de la Guerre*, de Léon Guillard.
1849	La Marquise	*L'Amitié des Femmes*, de Mazères.
—	Honesta	*La Paix à tout prix*, d'Emile Serret.
—	La duchesse de Bouillon.	*Adrienne Le Couvreur*, de Scribe & E. Legouvé.
—	La Comtesse.	*On ne saurait penser à tout*, d'Alfred de Musset.
—	Adrienne.	*Gabrielle*, d'Emile Augier.
1850	Mme Dulistel	*Les Deux Célibats*, de J. de Wailly & Overnay.
—	Jacqueline.	*Le Chandelier*, d'A. de Musset.
1851	La Comtesse d'Autreval. .	*Bataille de Dames*, de Scribe & E. Legouvé.

1851 La Marquise . . . . *C'est la Faute du Mari*, de Mme de Girardin.
1852 Mme de Panges. . . . . . *La Diplomatie du Ménage*, de Mme Berton.
1853 La comtesse de Clairmont. *Lady Tartuffe*, de Mme de Girardin.
— La Margrave . . . . *La Pierre de touche*, de Sandeau & Emile Augier.
1854 Mme des Aubiers. . . . . *La Joie fait peur*, de Mme de Girardin.
— Mme de Parabère. . . . . Mlle *Aissé*, de Paul Foucher.
— Mme de Beaupré . . . . . *Les Ennemis de la Maison*, de Camille Doucet.
1855 Mme de Vitré. . . . . . . *Péril en la demeure*, d'Octave Feuillet.
— Mme Georges. . . . . . . *Par droit de conquête*, de E. Legouvé.



JEAN-JOSEPH BOUCHER

dit ADOLPHE BOUCHET

1828 — 1851

AU nom de Bouchet ne ſe rattachent pas quelques-uns de ces ſuccès éclatants qui conſervent le ſouvenir de l'acteur, après qu'il a diſparu de la ſcène, & pourtant, pendant plus de vingt ans, il a tenu, avec un talent plus correct, il eſt vrai, que brillant, l'emploi des jeunes premiers & des premiers rôles de tragédie, de drame & de comédie au Théâtre-Français & à l'Odéon.

Extrait des actes de l'état civil de la ville de Poitiers : « Aujourd'hui vingt meſſidor an huit (9 juillet 1800) de la République françaiſe, a comparu en la maiſon commune, le citoyen François Boucher, muſicien, lequel, aſſiſté du citoyen Jean-Joſeph Turpin, & de la citoyenne Zoé-Euphraſie Barbier, veuve de Jacquelin, a déclaré à moi, officier public ſouſſigné, que Marie-Louiſe Guille, dite Galland, ſon épouſe en légitime mariage, eſt accouchée, le ſeize du préſent mois, d'un garçon nommé *Jean-Joſeph.* » — Suivent les ſignatures.

Bouchet naquit à Poitiers, le 5 juillet 1800. Il fut reçu élève au Conſervatoire, dans la claſſe de déclamation dramatique, le 23 février 1823. Admis à concourir cette même année, il remporta le ſecond prix de tragédie. Il quitta alors volontairement l'Ecole, s'engagea dans une troupe volante, dirigée par Harel, & parcourut la province en jouant les premiers rôles dans les deux genres, juſqu'au jour où il vint débuter à la Comédie-Françaiſe (4 juin 1828), par le rôle d'Arſace, de *Sémiramis*, &, quelques jours après, dans *Œdipe*. Engagé comme penſionnaire, il prit peu à peu, dans le répertoire, une bonne poſition, moins, ſans doute, par l'importance que par le nombre des rôles. Aux *Valère* & aux *Damis* de l'ancienne comédie, qu'il partageait avec Mirecour, il joignait ceux d'amoureux dans les ouvrages modernes, & reprenait en double la majeure partie des rôles de David.

Pendant le cours de neuf années, cet acteur conſciencieux fit preuve d'aſſez de zèle pour ſe croire autoriſé à prétendre au titre de ſociétaire. Mais, bien qu'il jouât preſque tous les ſoirs, ſes ſervices ne furent point jugés à la hauteur d'une ſemblable récompenſe. Sa demande ne fut donc pas priſe en conſidération & ſes eſpérances ſe trouvèrent rejetées à une époque indéterminée, ce qui équivalait à un rejet définitif. Cet échec, qu'il croyait immérité, Bouchet ne l'accepta pas avec réſignation, & il quitta la Comédie-Françaiſe pour s'engager au théâtre de Bruxelles, comme premier rôle tragique & comique. Il y débuta au mois de

mai 1837, & parut fucceffivement dans les *Femmes favantes*, le *Mari à bonnes Fortunes*, le *Mifanthrope* & *Hamlet*. « Quoique fon admiffion ne fût pas dou-« teufe, » lit-on dans l'excellent *Annuaire dramatique* de Delhaffe, « fes premiers débuts ne jetèrent pas « un grand éclat; mais à force d'application, de zèle, « de progrès, il triompha bientôt des préventions.....
« ..... On reconnut en lui une diction jufte, un jeu « fage & confciencieux, une phyfionomie heureufe & « noble, une tenue toujours irréprochable. » Il ne manquait pas de chaleur, & il en avait donné la preuve lors d'une reprife du *Père de Famille*, où il joua avec entraînement le rôle de Saint-Albin ; mais parfois il fe laiffait emporter au delà du but, cherchant ainfi, fans doute, à compenfer ce que fa phyfionomie avait de peu expreffif.

Au mois d'avril 1840, il revint à Paris, & fit, à la Comédie-Françaife, un nouveau début dans l'emploi des premiers rôles. Il choifit celui de Rolla, créé par Firmin, dans le *Chef-d'OEuvre inconnu*, de Charles Lafont, & celui de Tartuffe. Il réuffit mieux dans l'interprétation du *Chef-d'OEuvre inconnu* que dans celle du chef-d'œuvre..... connu de Molière. Il ne fut pas engagé & repartit pour la province, d'où il fut rappelé à la fin de l'année fuivante, par la direction du théâtre de la *Renaiffance*. Cette nouvelle entreprife, glorieufement inaugurée en 1836, par *Ruy-Blas*, avait effayé à peu près tous les genres fans fuccès décifif, depuis le drame littéraire jufqu'au vaudeville. Bouchet

arriva à temps pour assister à ses derniers efforts & créer, de février à avril 1841, des rôles importants dans la *Fête des Fous*, d'Arnould & N. Fournier, *Zacharie*, de Rosier, & l'*Ecole des jeunes Filles*, de Mme Mélanie Waldor; trois drames dont la réussite, si elle avait été complète, n'aurait pu conjurer la destinée de ce théâtre, qui ferma la même année.

En 1842, lors d'une réouverture de l'Odéon, de cette salle dont on a pu dire avec vérité, sous une forme plaisante, « qu'on ne savait jamais si elle était ouverte ou fermée, » nous retrouvons Bouchet toujours en possession du grand emploi. Il resta à ce théâtre jusqu'en 1845 & y créa, entre autres rôles, Raoul, de l'*Héritage du Mal*, de Casimir Bernay, Délicourt, dans le *Succès*, d'Harel (9 mars 1843), le Comte, dans la *Comtesse d'Altenberg*, de Gustave Vaez (1) & Alphonse Royer (11 mars 1844). Le 13 mai suivant, il créa Clinias, dans la *Ciguë*, d'Emile Augier, & peu de jours après, le Roi, dans les *Pharaons*, grand drame biblique, de F. Dugué; le comte d'Egmont, dans la pièce de ce nom, de A. Senty, & enfin le principal rôle dans le *Bachelier de Ségovie*, de Casimir Bonjour.

L'Odéon ayant, à ce moment, passé sous une autre direction, Bouchet alla de nouveau frapper aux portes de la Comédie-Française, qui l'admit au nombre de ses pensionnaires. Il y fit sa rentrée le 18 juillet 1846,

(1) Le vrai nom de cet auteur était Van Nieuwenhuysen.

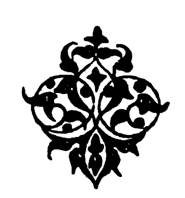
dans la *Ciguë*, transportée à ce théâtre, & dans don Juan, du *Festin de Pierre*. Il joua ensuite le *Misanthrope* & le *Tyran domestique*; mais, à l'exception du rôle de Clinias & de celui de Begears, de la *Mère coupable*, où il paraissait de temps à autre, il était peu employé dans le répertoire courant. En 1848, il semble reprendre une position moins effacée & remplit quelques rôles importants dans les *Aristocraties*, de M. Etienne Arago, dans la *Lucrèce*, de Ponsard, où il joua, à côté de Rachel, le rôle qu'il avait créé à l'Odéon. On le vit aussi dans la *Cléopâtre*, de Mme de Girardin, dans la tragédie biblique de *Daniel*, & il joua d'origine, le 23 mars, le beau rôle de Fabrice, dans l'*Aventurière*. Il joua encore dans une reprise de *Jeanne d'Arc*, &, en janvier 1849, créa un rôle dans la *Double Leçon*, petite comédie de d'Epagny.

Cet acteur retourna à l'Odéon en 1851. Il y joua dans *Don Gaspar*, de Lelioux, dans les *Cinq Minutes du Commandeur*, de Léon Gozlan, & dans *Machiavel*, de M. Léon Guillard. Ce fut là sa dernière étape. Un bon mariage, qui lui avait apporté l'aisance, lui permettait désormais un repos honorable, que les illusions enfuies de sa jeunesse & les déceptions de sa carrière artistique lui faisaient d'autant mieux apprécier. Il se retira dans une agréable habitation qu'il s'était créée sur le boulevard Montparnasse. Mais il ne jouit pas longtemps de cette existence paisible & il succomba, en 1857, à une affection de poitrine.

ROLES CRÉÉS PAR BOUCHET

1828 Illo . . . . *Walſtein*, de Liadières.
— Le marquis Adamire . *Les Intrigues de Cour*, de Jouy.
— Un aide-de-camp . . *L'Eſpion*, d'Ancelot & L. Halévy.
1829 Haſper. . . . . *Iſabelle de Bavière*, de Lamothe-Langon.
— Thades. . . . . *Chriſtine de Suède*, de Brault.
— Oſwald . . . . *Le Czar Démétrius*, de L. Halévy.
— Un Officier . . . . . *Le More de Veniſe*, d'A. de Vigny.
— Sir Raleigh. . . . . . *Eliſabeth d'Angleterre*, d'Ancelot.
1830 Adelmar. . . . . . . *Clovis*, de M. Lemercier.
— Un Capitaine . . . . *Guſtave Adolphe*, d'Arnault fils.
— Sordel. . . . . *Françoiſe de Rimini*, de G. Drouineau.
— Mutius. . . . . *Junius Brutus*, d'Andrieux.
1831 Eugène . . . . *Les intrigants*, de Delaville de Mirmont.
— Fournier. . . . . . . *Naiſſance, Fortune & Mérite*, de Caſ. Bonjour.
— Hérault. . . . . *Camille Deſmoulins*, de Blanchard & Maillan.
— Darvin. . . . . *La Crainte de l'Opinion*, de Delaville de Mirmont.
— De Mornay . . . . . *L'Eſpion du Mari*, de Decomberouſſe & Fulgence.
— Le Marquis. . . . . *La Famille de Luſigny*, de Frédéric Soulié.
1832 Guſtave . . . . *Le Duelliſte*, de Longpré.
— Latour-Landry . . . . *Le Roi s'amuſe*, de V. Hugo.
— Derville . . . . *Henriette & Raymond*, de G. Delavigne & Scribe.

1833	Armand	*Le Sophiste*, de La Verpillère.
—	Valère	*Le Médecin volant*, de Molière.
—	Pietro	*La Mort de Figaro*, de Rosier.
1836	Sunnon	*Léonie*, de Delrieu.
1848	Pedro	*Le Bachelier de Ségovie*, de Casimir Bonjour.
1849	Plautus	*La Chute de Séjan*, de V. Séjour.
1850	Lagrange.	*Trois Entr'Actes*, d'A. Dumas. (Anniversaire de Molière.)



JOSEPH-FRANÇOIS

GUIAUD

1828 — 1841

GUIAUD naquit à Marfeille, le 1er janvier 1777, d'une famille obfcure, &, de très-bonne heure, il embraffa l'état de comédien. Après avoir été pendant d'affez longues années attaché à différentes fcènes de province, il fe trouvait en dernier lieu penfionnaire au théâtre des Arts, à Rouen, lorfqu'il reçut un ordre de début pour la Comédie-Françaife. Il prit un congé de huit jours & vint à Paris pour faire fes trois débuts obligatoires. Le premier eut lieu dans les rôles d'Orgon, de *Tartuffe*, & de

---

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Martin, à Marfeille : « Le premier janvier mil fept cent foixante & dix-fept, eft né & a été baptifé *Jofeph-François*, fils légitime de Maximin Guiaud, & de Claire Henry, mariés. »

Remy, des *Fausses Confidences*. Il était arrivé, précédé d'une certaine réputation; mais son succès ne répondit pas à l'attente; en un mot, soit insuffisance, soit timidité, il ne réussit pas. Son jeu, tout en accusant des intentions louables, manqua complètement d'effet; on trouva qu'il avait besoin de marquer les caractères par une touche plus ferme & plus hardie. Quant aux qualités extérieures, sa taille parut tout-à-fait convenable & sa figure bien appropriée à la nature de son emploi. Malgré son insuccès, le Comité, par délibération du 18 juin, engagea cet acteur pour l'année suivante, aux appointements de 3,000 fr.

Le 7 octobre 1819, nouvelle délibération déclarant que Guiaud doit être conservé pour deux ans, du 1er avril 1820 au 1er avril 1822, & portant son traitement à 4,000 fr.

Mais à cette époque, la Comédie-Française ayant eu à traverser des épreuves difficiles, son nouveau pensionnaire n'étant que médiocrement satisfait de sa position qui ne s'améliorait pas assez vite à son gré, ne se sentit pas la persévérance nécessaire pour attendre des temps meilleurs. Il refusa donc les offres du Comité & retourna à Rouen, où il passa encore près de trois années. Dans le courant de 1824, il revint de lui-même frapper aux portes du Théâtre-Français qui, chose étrange, se rouvrirent devant lui. Mais Guiaud, qui était d'humeur inconstante & d'un caractère peu maniable, ne tarda pas à abandonner de rechef cette scène qui l'avait si bien accueilli, pour entrer à l'Opé-

ra-Comique : genre auquel il n'était point étranger, puiſque dans les commencements de ſa carrière théâtrale, il avait chanté les *Colins* dans diverſes troupes nomades. Au bout de deux ans paſſés à ce théâtre ſans y faire ſenſation, il revint à la Comédie-Françaiſe qu'il ne quitta plus depuis. Il y reparut dans le rôle de Bartholo, du *Barbier de Séville*, le 29 ſeptembre 1828. Le public qui ne l'avait point oublié, lui fit un aſſez bon accueil.

Guiaud ne manquait pas d'intelligence ; il poſſédait de la chaleur & nous avons déjà dit que ſon maſque était convenable. Il poſſédait auſſi une certaine rondeur & de la vérité dans le geſte ; ſon organe était ſuffiſant, plein, quoique parfois criard. Mais à côté de cela, il avait peu de ſûreté dans la mémoire & un bredouillement qui en était la conſéquence. Au réſumé, quoiqu'il n'eût pas la valeur de Grandville & ſurtout celle de Devigny, auxquels il était appelé à ſuccéder, c'était, à tout prendre, un talent eſtimable que le ſien.

Nommé ſociétaire en 1832, à quart de part, Guiaud prit ſa retraite le 1er avril 1841, & il continua d'habiter Paris, où il eſt mort, le 15 juillet 1846.

Il avait laiſſé un fils, Jacques Guiaud, peintre de talent, qui eſt mort le 23 avril 1876.

ROLES CRÉÉS PAR GUIAUD

1828 L'Amiral. . . . *Les Intrigues de Cour*, de Jouy.
1829 Ferrier . . . . *Le Protecteur & le Mari*, de Casimir Bonjour.
— Un Sénateur . *Le More de Venise*, d'Alfred de Vigny.
1830 Vieuxbois. . . *Les Trois Jours*, de Léon Halévy & *** (A. Sanson).
— Tormes. . . . *Don Carlos*, de ***
1831 Michel . . . . *Les Intrigants*, de Delaville de Mirmont.
— Duperret. . . *Charlotte Corday*, de Regnier-Destourbet.
— Brigot . . . . *Naissance, Fortune & Mérite*, de C. Bonjour.
— Westermann . *Camille Desmoulins*, de Blanchard & Maillan.
— Aubry . . . . *Jacques Clément*, de d'Epagny.
— La Martinière. *Les Préventions*, de H. Dupin & d'Epagny.
— Vildot . . . . *L'Espion du Mari*, de Decomberousse & Fulgence.
— Le Confesseur. *La Reine d'Espagne*, de Henri Delatouche.
1832 Tristan . . . . *Louis XI*, de Casimir Delavigne.
1833 Mignard. . . . *Molière & ses amis*, d'Andrieux.
— Guibert. . . . *Le Sophiste*, de La Verpillière.
1834 Beaufort . . . *Dernières Scènes de la Fronde*, de Maillan.
— Le Major . . . *Un Dévoûment*, d'Auger.
1835 Bell. . . . . . *Chatterton*, d'Alfred de Vigny.
— Barillon. . . . *Jacques II*, de Vanderburck.

1835 Frère Pacôme. *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne.
1836 Mowbray. . . *Lord Novart*, d'Empis.
1837 Lambert . . . *Les Droits de la Femme*, de Th. Muret.
1838 Le Gouverneur *Le Ménestrel*, de Camille Bernay.
— Thomas Graff. *La Popularité*, de Casimir Delavigne.
1839 Morizot. . . . *L'Ami de la Maison*, de J. Cordier.



ADOLPHE TRANCHANT

dit MIRECOUR

1829 — 1869

IL y a dans la grande Société dramatique des artiſtes intelligents, ſoigneux & zélés, dont les ſervices, juſtement appréciés de leur adminiſtration & d'un certain nombre d'amateurs attentifs, n'arrivent pourtant pas à donner à leur nom une notoriété & un éclat que les caprices de la chance accordent ſouvent à pluſieurs de leurs camarades, parfois moins méritants. Ces artiſtes

---

Extrait des actes de la municipalité de Condé-ſur-Noireau (Calvados) : « Du ſeptième jour du mois de ſeptembre l'an mil huit cent ſix, acte de naiſſance *d'Adolphe Tranchant*, né le jour d'hier à ſept heures du matin, fils de Jean Tranchant, huiſſier, & de Françoiſe-Roſalie Héroult ſon épouſe, demeurant à Condé-ſur-Noireau, rue Saint-Jacques, &c. »



MIRECOUR
Comédie françoise
1829-1869

ne manquent, cependant, ni d'étude, ni de talent; mais ce talent & cette étude ſe trouvent bornés, ſinon arrêtés dans leur développement, par le peu d'importance des rôles qui leur ſont confiés. Confinés, on pourrait le dire, dans un emploi & dans des créations ſecondaires, ils y rendent des ſervices plus utiles que brillants. Ils arrivent même à y donner ſi complètement le ton & la meſure qui leur conviennent, qu'on ne ſongerait pas un inſtant à les ſortir de ce cadre modeſte & limité où ils ſont reconnus indiſpenſables; leur utilité même devient contre eux un argument & nuit, en quelque ſorte, à leur avancement & à la réputation qu'ils étaient en droit d'eſpérer. Des artiſtes d'un ordre ſupérieur échoueraient peut-être dans ces rôles ſacrifiés que ces comédiens patients & réſignés ſont applaudir. Ils contribuent preſque toujours à la bonne & complète exécution d'un ouvrage; ils en relèvent même parfois, par la ſûreté de leur jeu, les parties faibles & négligées, &, néanmoins, le gros du public connaît à peine leurs noms; après une carrière laborieuſe, une retraite motivée par l'âge ou les infirmités, ou une mort prématurée, les enlève tout-à-coup, & c'eſt alors qu'on s'aperçoit du vide qu'ils laiſſent dans le répertoire, & c'eſt ſouvent grâce à leurs ſucceſſeurs dans leur modeſte emploi, qu'on en vient à regretter ſérieuſement leur diſparition. Ces réflexions générales peuvent, dans une certaine meſure, s'appliquer à Mirecour, l'un des artiſtes les plus zélés de la Comédie-Françaiſe, qui, après avoir appartenu

à ce théâtre pendant près de quarante ans, & rendu d'utiles & inconteſtables ſervices dans preſque tous les emplois, eſt mort ſans être arrivé au ſociétariat.

Adolphe Mirecour, né à Condé-sur-Noireau, le 6 ſeptembre 1806, commença ſa carrière théâtrale, en quittant le Conſervatoire, dans une troupe *volante* de province, dirigée par Victor Lerebours (1). Il fut, pendant trois mois ſeulement, attaché au théâtre du prince d'Oranges, à Bruxelles, & vint enſuite débuter à la Comédie-Françaiſe, le 8 ſeptembre 1829, dans l'*Ecole des Femmes*, par le rôle d'Horace, & les 22, 24 & 26 du même mois, par ceux d'Eraſte, d'Acaſte & de Ducroiſy, dans la *Coquette corrigée*, le *Miſanthrope* & les *Précieuſes ridicules*. Tout jeune encore, doué d'un phyſique avantageux, d'une tournure dégagée & d'une excellente tenue, il fut admis comme penſionnaire, dans l'emploi des jeunes premiers en tout genre. Il partageait alors, avec Adolphe Bouchet, l'emploi des *jeunes premiers* de la comédie, dans l'ancien & le nouveau répertoire, & rempliſſait des rôles acceſſoires dans les tragédies & drames modernes ; dans tous il ſe montra également ſoigneux & diſtingué. Son jeu, réglé ſur les bonnes traditions, avait de l'élégance & une ſorte de précioſité qui n'était pas ſans effet. Plus d'une fois il reprit avec ſuccès des rôles créés par Firmin, & il ſut y mettre quelque choſe de l'entrain & de la légèreté de ſon célèbre prédéceſſeur.

(1) Voir la Notice conſacrée à ce tragédien.

Une biographie de 1838, tout en rendant justice aux heureuses qualités de Mirecour, le déclarait « voué à une éternelle médiocrité. » L'arrêt était, sans doute, moins mérité que sévère, &, cependant, il semblait pronostiquer quelle serait la position définitive de Mirecour dans sa carrière dramatique.

Les rôles que ce comédien a remplis dans l'emploi des *jeunes premiers* & des *amoureux* sont plus nombreux qu'éclatants; cependant il faut citer parmi eux celui du jeune Lord, dans *Chatterton*, qu'il jouait avec une étourderie & une légèreté qui n'excluaient pas une sensibilité réelle, & certains autres encore, dans les comédies de genre, du théâtre de Picard & de Scribe; les Valère & les Damis, de l'ancien répertoire, trouvaient aussi en lui un habile interprète; mais un rôle que personne, du moins de notre temps, n'a joué comme lui, c'est le personnage d'Oronte, du *Misanthrope*, de l'homme au sonnet. Il était impossible de mieux mettre en relief la fatuité satisfaite & la susceptibilité vaniteuse de ce gentilhomme de lettres. Peu à peu Mirecour abandonna les *amoureux* proprement dits, où le remplacèrent de jeunes artistes sortis du Conservatoire ou de l'Odéon, & il aborda des rôles de genre qui touchaient au comique. Son expérience & son habitude de la scène le firent remarquer & applaudir dans ce nouvel emploi. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, jamais il ne fut déplacé nulle part, & il sut toujours tirer le meilleur parti de rôles sacrifiés. Dans les dernières années, il s'était créé une

place diſtinguée dans les rôles de haut comique & de tenue, & dans quelques-uns où dominait l'élément comique, il lui arriva de remplacer Provoſt avec avantage, comme dans *Péril en la demeure*, où il ne laiſſait rien à déſirer, ſous le double rapport de la diſtinction & d'une fatuité élégante, dans le perſonnage d'un *vieux-beau*, coureur d'aventures & de bonnes fortunes de couliſſes. Le juge groteſquement féroce des *Caprices de Marianne*, & le baron, naïvement ganache, de *On ne badine pas avec l'amour*, deux figures d'un comique de convention, ou plutôt d'une bouffonnerie fantaiſiſte, étaient interprétés par lui avec un réaliſme très-habilement modifié par l'art. Nous citerons parmi les rôles qu'il a joués d'origine, celui d'Archibald, du *Cas de conſcience*, qui eſt, ſans contredit, le rôle où il a laiſſé l'empreinte la plus nette de ſa phyſionomie.

Mirecour était excellent dans les rôles épiſodiques de la comédie qui, tout en demeurant au ſecond plan, exigent de l'artiſte un tact & une meſure que l'expérience peut ſeule donner. Un inſtant Mirecour put eſpérer prendre place au rang des ſociétaires; ſon intelligence, bien prouvée par des ſervices réels, paraiſſait devoir lui donner des droits à cette poſition enviée. Des artiſtes, plus jeunes que lui, & que recommandaient, dans les déciſions du Comité & dans la faveur du public, le ſuccès de quelques créations ou des ſervices exceptionnels, lui furent préférés. Son zèle n'en fut pas ralenti, & quelque ſecret déplaiſir qu'il pût éprouver à voir le chemin ſe fermer devant lui, aucune

plainte ne lui échappa. « Il aimait trop la Comédie-« Françaiſe pour s'en prendre à elle de la néceſſité des « choſes, & jamais il ne ſe crut délié de ſon dévoû-« ment envers elle (1). » Mais en ajournant ſa candidature, ou plutôt en lui ôtant toute prétention ultérieure au ſociétariat, l'adminiſtration de la Comédie-Françaiſe ne pouvait méconnaître la reconnaiſſance qu'on devait aux bons & loyaux ſervices de cet artiſte ; elle lui aſſura une poſition ſpéciale & des avantages qui compenſaient, autant que poſſible, le ſacrifice d'un titre ſi longtemps eſpéré. Mirecour devint donc le doyen des penſionnaires & n'en continua pas moins à remplir, avec le même zèle & avec un talent dont l'étude & l'exercice avaient développé la ſoupleſſe & la variété, des rôles de genre divers & ſouvent oppoſés. « Le ſuccès lui était venu tard, mais il était venu, & « avec le ſuccès cette liberté de jeu, cette liberté « d'action, cette aiſance, cette ſoupleſſe d'intention « & d'eſprit que la faveur de ſon auditoire apporte à « l'artiſte (2). »

En dehors du théâtre, & comme délaſſement, Mirecour peignait le payſage. Il expoſa pluſieurs fois, &, entre autres compoſitions ſignées de lui, nous ſignalerons une vue priſe de Saint-Cloud, dans le parc réſervé, expoſée au Salon de 1847 (3).

(1) Diſcours prononcé aux obſèques de Mirecour, par l'adminiſtrateur général de la Comédie-Françaiſe.

(2) *Idem.*

(3) « La Comédie garde de lui un tableau où le peintre s'eſt ſouvenu de l'acteur & l'a reproduit en ami,

Il avait épousé Mlle Freſſon qui, au ſortir du Conſervatoire, avait été attachée au théâtre de la Gaîté, & qui, devenue Mme Mirecour, entra à la Comédie-Françaiſe, où, pendant onze années, elle a deſſervi le répertoire tragique.

Mirecour eſt mort étant encore au théâtre, le 1er mars 1869. Il a été frappé au moment où, prenant poſſeſſion d'un emploi important, il allait, ſur la propoſition ſpontanée d'un des membres les plus éminents de la Société (1), être porté au ſociétariat : tardive mais digne récompenſe de quarante ans de travaux.

Ses obſèques eurent lieu à Saint-Roch, en préſence de toute la Comédie-Françaiſe & de pluſieurs hommes de lettres éminents.

M. Edouard Thierry, adminiſtrateur général, organe des regrets & de la ſympathie de l'aſſiſtance, prononça devant ſa tombe un diſcours auquel nous avons emprunté pluſieurs citations.

dans un de ſes bons rôles. C'eſt un aſſez grand payſage, de couleur agréable, où ſe joue une ſcène de *Georges Dandin*. Clitandre paſſe & ſalue. Angélique ſalue à ſon tour & Georges Dandin enrage de la paſſade & de la révérence. Clitandre (Mirecour) eſt parfait, je ne dirai pas de reſſemblance, car il eſt vu de dos ; mais de tournure & de poſe. On croit le voir comme il était en ce temps-là. » (Feuilleton de la *Patrie*. Ed. Fournier.)

(1) M. Delaunay.

ROLES CRÉÉS PAR MIRECOUR

1830 Banner. . . . . *Guſtave-Adolphe*, d'Arnault fils.
— Le Comte . . . . . . *Corinne*, de Monnier de la Sizeranne.
— Montigny. . . . . . . *Don Carlos*, de *** (Talabot).
1831 Ramelot. . . . . . . *Naiſſance, Fortune & Mérite*, de C. Bonjour.
— Phélippeaux . . . . . *Camille Deſmoulins*, de Blanchard & Maillan.
— Philippe . . . . *Dominique le poſſédé*, d'H. Dupin & d'Epagny.
— Solticof . . . . *Pierre III*, d'Eſcouffe.
— Duverdier . . . . . . *La Fuite de Law*, de Mennechet.
— Mauléon. . . . . . . *La Prédiction*, de Beauvallet.
1832 Le Page . . . . *Le Prince & la Griſette*, de Creuzé de Leſſert.
— Craon . . . . *Louis XI*, de Caſimir Delavigne.
— Colini . . . . *Voltaire chez Mme de Pompadour*, de C. Deſnoyers & Lafite.
— Vic . . . . *Le Roi s'amuſe*, de Victor Hugo.
— Le Guerchin. . . . . *Guido Réni*, de Béraud & Bouilly.
1833 Senneville . . . . . . *Lord Byron à Veniſe*, d'Ancelot.
1834 Voligny . . . . *Dernières Scènes de la Fronde*, de Blanchard & Maillan.
1835 Lord Talbot . . . . . *Chatterton*, d'Alfred de Vigny.
— Le Prince . . . . . . *Charlotte Brown*, de *** (Mme de Bawr).
— Le Marquis. . . . . . *Une Préſentation*, de François & N. Fournier.
— Hampden . . . . . . *Jacques II*, de Vanderburck.

1835 Frère Thimothée. . . *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne.
1836 John Ellys . . . . . . *Lord Novart*, d'Empis
— Kermosin. . . . . . . *Le Testament*, d'Al. Duval.
— Arthur. . . . . *Le Maréchal de l'Empire*, de Merville.
1837 Henri.. . . . . *Julie*, d'Empis.
— Frédéric . . . . *Le Bouquet de bal*, de C. Desnoyers.
— Duverdier . . . . . . *Les Droits de la Femme*, de Th. Muret.
— Sabinus . . . . *Caligula*, d'Al. Dumas.
1838 Bastorf. . . . . *Les Adieux au pouvoir*, de Baudouin & d'Epagny,
— Don José de Cerda . *Maria Padilla*, d'Ancelot.
1839 Saint-Brice. . . . . . *Les Serments*, d'Al. de Longpré.
— Olivier. . . . . *La Course au clocher*, d'Arvers.
— Le Duc d'Aumont . . *Mlle de Belle-Isle*, d'Al. Dumas.
— Léopold . . . . *L'Ami de la Maison*, de *** (Jules Cordier).
1840 Théodore . . . . . . *Eudoxie*, de Théaulon.
— Miremont . . . . . . *L'École du Monde*, de Waleski.
1841 Comte de Varange . *Le Second Mari*, d'Arvers.
— Octavius. . . . . . . *Le Gladiateur*, d'Al. Soumet & Mme d'Altenheim.
1842 De Canillac . . . . . *Le Portrait vivant*, de Mélesville & A. Laya.
1843 Dalibran. . . . . . . *L'Art & le Métier*, de Masselin & X. Veyrat.
— Dapremire . . . . . *Eve*, de Léon Gozlan.
1844 Le Vice-Roi . . . . . *Le Guerrero*, de Legouvé.
— Comte de Cireuil . . *L'Héritière*, d'Empis.
— Bois-d'Avy. . . . . . *Une Soirée à la Bastille*, de Decourcelle.

1844 Thibaut . . . . *Jeanne de Flandres*, d'Hippolyte Bis.
1846 Don Pérez. . . . . . *Don Guzman*, de Decourcelle.
— Minot . . . . *Les Spéculateurs*, d'Ar. Durantin & Fontaine.
— Le Miniſtre . . . . . *Le Nœud gordien*, de Mme Caſa-Mayor.
1847 Lennox. . . . . *Robert Bruce*, de Beauvallet.
— De Puzy. . . . . . . *Un coup de Lanſquenet*, de Léon Laya.
— Bruneville. . . . . . *Notre Fille eſt princeſſe*, de Léon Gozlan.
— Leroy . . . . *Les Ariſtocraties*, d'Étienne Arago,
1848 Le Préſident. . . . . *Marinette*, de Decourcelle.
— Mérion . . . . *Therſite*, de Rolland de Villarceaux.
1850 Le Marquis. . . . . . *Les Trois Entr'actes*, (Anniverſaire de Molière), d'Al. Dumas.
— Dorlange . . . . . . *La Migraine*, de Viennet.
1851 Soligny. . . . . *Les Bâtons flottants*, de Liadières.
— Béroald . . . . *Mathurin Régnier*, de F. Dugué.
1852 De Boiſy . . . . . . *Diane*, d'Em. Augier.
1853 Valgency . . . . . . *Le Voyage à Pontoiſe*, d'Alph. Royer & Guſtave Vaez.
— De Nangis. . . . . . *Une Journée d'Agrippa*, d'E. Fouſſier.
1854 Des Etelles. . . . . . *La Niaiſe*, de Mazères.
1855 Le Baron. . . . . . . *La Ligne droite*, de Marc Monnier.
1856 De Villena. . . . . . *Fais ce que dois*, de Decourcelle & Lacretelle.
— Amiens. . . . . *Comme il vous plaira*, de Georges Sand.
1857 Delille. . . . . *Un Vers de Virgile*, de Mélesville.

1858	Comte de Lesneven.	*Les Doigts de fée*, de Scribe & Legouvé.
—	Blépyre	*L'Oncle de Sycione*, de René Clément.
—	Durosay	*Le Luxe*, de J. Lecomte.
1861	Le Vicomte d'Isigny.	*Les Effrontés*, d'Emile Augier.
1862	Couturier	*Le Fils de Giboyer*, du même.
1863	Germain.	*La Maison de Pénarvan*, de J. Sandeau.
1867	Le Comte	*Un Cas de conscience*, d'Octave Feuillet.





BEAUVALLET
Comédie françoise
1830 1861

PIERRE-FRANÇOIS

BEAUVALLET

1830 — 1861

LE 8 mai 1821, un jeune homme presque imberbe était amené au Conservatoire par son père qui d'abord avait voulu en faire un peintre... en bâtiments & l'avait placé en apprentissage chez un entrepreneur nommé Drouard. Puis, cédant aux sollicitations de son fils, il avait consenti, non sans peine, à ce qu'il échangeât la brosse du badigeonneur contre le pinceau de l'artiste. A l'aide de

---

Extrait des registres de l'état civil de la ville de Pithiviers: « Du vingt-deux vendémiaire an x de la République française (14 octobre 1801), acte de naissance de *Pierre-François*, né hyer à six heures après midi, fils du citoyen Luc-Etienne-François Beauvallet, marchand épicier & de Geneviève-Sophie-Laurent, son épouse, habitants de cette ville. Témoins: Pierre Laurent, laboureur à Moutiers, & Marguerite Marque, femme Delaporte. »

protections, le jeune Beauvallet put entrer dans un véritable atelier de peintre & s'exercer sur des toiles. Peut-être, s'il fût resté fidèle à cette première vocation, serait-il comme un autre devenu un peintre célèbre : le sort en avait autrement décidé.

Déjà, tout jeune qu'il était, Beauvallet possédait cette voix tonitruante qu'il se plaisait à faire vibrer en déclamant des fragments de tragédies. Encouragé, surexcité par les éloges & les applaudissements de ses compagnons d'atelier, il sentit bientôt naître en lui une vocation nouvelle : celle du théâtre. Sans précisément renoncer à la peinture qui, dans la suite, resta toujours pour lui un délassement, il se livra avec ardeur à l'étude des auteurs classiques qui ont illustré la scène française, & c'est alors que sa mémoire fut bien meublée des plus beaux passages de Corneille & de Racine, qu'il alla, conduit par son père, ainsi que nous l'avons dit plus haut, frapper aux portes du Conservatoire. Il n'y fut admis que le 8 janvier 1822, à titre d'élève auditeur, dans les classes de diction dramatique alors dirigées par Saint-Prix, Baptiste aîné, Lafon & Granger, dont il devint l'élève. Il fut admis élève titulaire, le 18 juillet 1823. Le mardi 12 août suivant, il concourut pour la première fois, mais sans succès; le 9 août 1824, il fut plus heureux & obtint le second prix de tragédie.

A sa sortie de l'Ecole, Beauvallet s'engagea dans la troupe de Sévestre, directeur des théâtres *extra-muros*, & c'est après avoir mené pendant quelques mois cette

existence vagabonde, transporté qu'il était dans la même soirée de Belleville à Montmartre, de Montmartre à Mont-Parnasse ou à Grenelle, qu'au grand désespoir des braves bourgeois qu'émerveillait, s'il ne les assourdissait, l'organe véritablement formidable du jeune acteur, il déserta la banlieue pour débuter, le 5 mai 1825, à l'Odéon dans les *Vêpres Siciliennes*, rôle de Montfort, & quelques jours après, dans *Tancrède*. Il créa brillamment à ce théâtre le rôle de Talermi, dans *Roméo & Juliette*, de Frédéric Soulié, représenté le 10 juillet 1828, & partagea avec Ligier les premiers rôles du répertoire tragique. L'année précédente, il s'était essayé dans la comédie en jouant Shakespeare, dans *Shakespeare amoureux*, rôle que Talma avait créé à l'origine.

Cependant, Beauvallet était peu satisfait de sa position à l'Odéon. C'est ce qui ressort d'une lettre dans laquelle il réclame de la justice du directeur (c'était alors M. Sauvage) des *Feux* qu'il croit bien mériter. « Tous mes camarades en ont, » écrit-il. « Miche-« lot (1) vient d'en obtenir, & pourtant son emploi « n'a pas l'importance du mien. Auguste gagne au-« tant que moi & il a en sus dix francs par soirée. « Provost & Bocage ont 6,000 fr. & des feux, & « moi, qui crois les valoir tous.. Comment voulez-« vous que je puisse me fournir d'une garde-robe ?

(1) Il ne s'agit pas ici de *Michelot*, de la Comédie-Française, mais d'un homonyme, jeune acteur dont une mort prématurée arrêta la carrière qui s'annonçait sous d'heureux auspices.

« Il faut avant tout que je vive & du mieux poſſible ;
« car mes rôles ſont très-fatigants, & du pain ne me
« ſuffit pas... » On ne dit pas s'il fut fait droit à cette réclamation. Mais peu avant la fermeture de l'Odéon, en 1828, Beauvallet s'empreſſa de contracter un engagement avec l'Ambigu-Comique. Il y débuta dans le rôle principal de *Cardillac*, mélodrame repris exprès pour lui, le 1er ſeptembre, & le 14, il joua Bohermann dans *Lisbeth* : deux rôles établis par Frédéric qui, l'année précédente, était paſſé à la Porte-Saint-Martin. Pendant les deux années qu'il reſta à l'Ambigu où ſon nom devint bientôt populaire, Beauvallet créa ſucceſſivement *Caïn*, le *Forçat libéré*, ouvrage dans lequel il rempliſſait le double perſonnage d'un forçat criminel & d'un forçat honnête homme ; le *Fou*, *Noſtradamus*, *Clariſſe*, Conrad du *Félon*, Iwan des *Serfs polonais* & *la France au XVe ſiècle*.

Enfin il arriva à la Comédie-Françaiſe en 1830. Son début eut lieu le 3 ſeptembre, dans *Hamlet ;* il joua enſuite *Manlius*, puis *Sylla*, & le Cardinal, à la repriſe de *Charles IX* (15 octobre). Quinze jours après, il créa le rôle principal dans le *Nègre*, d'Ozaneaux. Il remplaça à l'improviſte &, ſans trop de déſavantage, Joanny dans *Junius-Brutus*. Dans la *Charlotte Corday* de Régnier-Deſtourbet, & *Camille Deſmoulins* de Blanchard & Maillan, deux pièces de circonſtance, auſſi mauvaiſes l'une que l'autre, repréſentées en avril & mai 1831, il fut chargé des rôles odieux de Marat & de Danton.

La même année, à la ſuite du ſuccès qu'il obtint dans *le Bachelier & le Théologien*, où il jouait Jacques Clément (17 août 1831), il fut nommé ſociétaire &, une fois en poſſeſſion de ce titre ſi ambitionné, il occupa bientôt une place importante dans l'ancien & le nouveau répertoire tragique. D'une intelligence prompte & rapide, entendant bien la ſcience du coſtume (1), en un mot, artiſte dans toute la force du terme, Beauvallet eut, cependant, à exercer ſur lui-même un travail inceſſant & pénible. Doué d'une voix de tonnerre qui ſe prêtait merveilleuſement aux effets du mélodrame, où il faut frapper plus fort que juſte, il dut, dans ce nouveau milieu, travailler cet organe exceptionnel, l'aſſouplir, s'en rendre maître enfin : &, juſtifiant le vieil axiome latin : *Labor improbus omnia vincit*, il parvint à lui donner, lorſque la ſituation l'exigeait, des accents attendris & ſouvent même de l'onction. On ſe rappelle la manière ſupérieure & touchante dont il rendait le rôle de Joad dans le cinquième acte d'*Athalie* ; &, ſurtout, celui de Polyeucte, dans lequel il balançait le ſuccès de Rachel, jouant Pauline (2).

(1) « Cet acteur, « écrivait un de nos critiques les plus autoriſés, Théophile Gautier, » a du goût, « deſſine & fait ſe coſtumer, quand « il le veut, d'une façon pittoreſ- « que. »

(2) Eſt-ce là qu'il faut chercher l'origine du peu de ſympathie de l'illuſtre tragédienne pour ce camarade que non-ſeulement elle n'aimait pas, mais encore qu'elle craignait? « ou faut-il, » dit l'écrivain auquel nous empruntons cette anecdote, « l'expliquer par « la réſiſtance à ſe plier devant « ſes caprices & ſon deſpotiſme « qu'elle rencontra toujours chez « Beauvallet? Celui-ci avait contre

Et cette reprife d'*Hernani*, où fuccédant à Firmin, le créateur heureux de ce rôle, Beauvallet, grâce à fa tête accentuée & vigoureufe, à fa voix profonde, à fon afpect mâle & prefque fauvage, fut donner à l'amant de doña Sol une phyfionomie entièrement neuve, & procurer à cette œuvre fi difcutée une recrudefcence de curiofité. Le rôle de Job, dans les *Burgraves*, eft également refté dans le fouvenir de ceux qui l'y ont vu, l'un de fes meilleurs.

Victor Hugo, qui était fort difficile en fait d'acteurs, en a fait l'éloge fuivant : « M. Beauvallet a déployé « dans Job toutes les reffources de fon intelligence « fi riche, fi étendue, fi complète ; il a été fuperbe & « dramatique : ajoutons qu'il y a dans le rôle de Job, « au deuxième acte par exemple, des nuances de « bonhomie & de fimplicité que cet excellent acteur a « fu rendre avec une forte de grâce fénile, pleine de « grandeur. »

Beauvallet eut encore à vaincre une nature & un extérieur un peu vulgaire ; à force d'efforts, il y par-

« Rachel une arme terrible, dont « il n'héfitait pas à fe fervir au « befoin pour la réduire. Cette « arme, c'était... fa voix ! « Ra- « chel a été méchante ? difait-il à « fes camarades, c'eft bien ! nous « allons voir ce foir. »

Et dans *Andromaque*, *Horace*, *Polyeucte*, *Marie Stuart*, dans toutes les fcènes où il fe trouvait côte à côte avec elle, dans ces duos alexandrins où les paffions tragiques échangent leurs explofions ardentes, Beauvallet lançait des accents fi puiffants & fi métalliques, que la pauvre Rachel, ayant à lutter contre ce clavier d'orgue, s'épuifait en accents, en efforts, en cris... et, bientot écrafée dans ce duel à l'organe, elle rentrait épuifée dans la couliffe.

vint. Auſſi l'on doit reconnaître que, pendant plus de trente ans qu'il appartint à notre première ſcène, il compta au nombre de ſes artiſtes les plus utiles & les plus appréciés; & longue eſt la liſte des rôles qu'il a joués d'origine ou repris durant cette période.

Ses créations dans le drame & la haute comédie ne furent pas moins nombreuſes que dans la tragédie.

A ſon talent d'acteur, Beauvallet voulut ajouter la qualité d'auteur. Outre *Caïn* déjà cité, il fit repréſenter à la Comédie-Françaiſe trois ouvrages en vers de ſa compoſition, dont il ſe réſerva le rôle principal: la *Prédiction* (1831), *Robert Bruce* (1845), & le *Dernier des Abencerrages* (1851).

Ces pièces, bien que conſtruites & conduites avec cette habileté pratique qui eſt le propre des comédiens écrivant pour la ſcène, laiſſaient à déſirer ſous le rapport de la forme poétique. Là, ſans doute, réſide la raiſon qui ne leur valut qu'un ſuccès d'eſtime.

Beauvallet improviſait avec une grande facilité & il en fournit la preuve dans une circonſtance ſolennelle. Le 6 juin 1851, la Comédie-Françaiſe avait demandé à Théophile Gautier des vers deſtinés à être récités publiquement lors d'un anniverſaire de la naiſſance de Corneille. Mais la cenſure n'autoriſa pas ce morceau qui fut remplacé par une pièce de vers, compoſée, ſéance tenante, par Beauvallet, qui, le ſoir, jeta en pâture aux ſpectateurs ſes vers improviſés que quelques belles penſées, heureuſement exprimées, firent applaudir.

Nommé professeur de déclamation, le 28 décembre 1838, il a formé plusieurs sujets, parmi lesquels nous citerons particulièrement Sénéchal (1), Worms, dont les habitués de la Comédie-Française ont gardé un précieux souvenir & surtout Delphine Fix, si charmante & si regrettée! Il prit sa retraite de professeur le 1er janvier 1872.

Il avait quitté la scène, le 1er avril 1861, avec une pension de 7,400 fr. acquise par trente & un ans de services. Sa représentation à bénéfice fut donnée le 1er mai 1860; elle se composa de l'*Aventurière*, remise en quatre actes, de fragments de *Polyeucte* dont, cela va sans dire, faisaient partie les belles stances si bien débitées par lui. Cette solennité fut brillante, moins encore par l'attrait du spectacle qu'à cause de l'intérêt bien justifié qui s'attachait au talent du bénéficiaire.

On pouvait dire de Beauvallet qu'il était le dernier des Romains, après avoir été pendant de longues années avec Joanny & Ligier, l'un des principaux inter-

(1) *Etienne-Adolphe-Guillaume* ETIENNE, dit *Sénéchal*, né à Bordeaux, le 8 décembre 1842.

Admis au Conservatoire le 11 décembre 1862, il entra le 13 dans la classe de Beauvallet. En 1863, il remporta au concours pour les prix un premier accessit de comédie & un deuxième prix de tragédie. Le premier prix lui fut décerné en 1864. Il débuta au mois d'août suivant dans la *Volonté*, pièce de M. J. Du Boys. Il avait adopté le nom de Sénéchal.

Une circonstance qui est restée quasi à l'état de mystère l'a éloigné tout-à-coup de la Comédie-Française, sans que depuis on ait entendu parler de lui.

prètes des œuvres tragiques, & ſa carrière théâtrale fut certainement une des plus laborieuſes qu'on puiſſe citer.

Quoique n'appartenant plus à la ſcène françaiſe, il n'avait pas pour cela dit un adieu définitif au théâtre. Il reparut, en effet, à l'Ambigu-Comique, dans la *Mère & la Fille* & à l'Odéon, dans *Athalie*. Il devait créer en 1867, à ce même théâtre, dans *Fais ce que dois*, de M. Coppée, un rôle qu'une grave maladie l'empêcha de remplir.

On le vit auſſi au théâtre du Châtelet dans *Théodoros*, un drame de M. Barrière.

Beauvallet a été cité comme un excentrique, un original, appelant : « Un chat un chat, etc., » alliant à ſes boutades humoriſtiques, parfois exprimées en termes trop expreſſifs, une verve gauloiſe ſingulièrement accentuée & des plaiſanteries ſalées que n'aurait pas toujours approuvées un goût délicat ; il ne ſe gênait pas davantage avec le public, quand il ſavait celui-ci dans ſon tort. Nous nous rappelons à ce ſujet un incident ſurvenu à une repréſentation d'*Eſther*. Beauvallet, ayant ſoulevé de nombreux murmures à ce vers de ſon rôle d'Aman (acte III, ſcène 1re),

« Malheureux, j'ai ſervi de héraut à ſa gloire. »

loin de ſe déconcerter, il s'avança vers la rampe, & regardant le parterre bien en face, répéta le vers en appuyant avec affectation ſur la déſinence finale du

mot *héraut* & ſa liaiſon avec le ſuivant, donnant ainſi une leçon hardie peut-être, mais méritée, au public illettré qui ce ſoir-là rempliſſait la ſalle & qui, du reſte, eut la ſageſſe de le comprendre.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres anecdotes qui viendraient à l'appui, mais elles ſont généralement connues; nous nous bornerons à celle des *boules* de vote qui l'eſt beaucoup moins. Membre du comité de lecture, il y amenait avec lui un ſuperbe chien de chaſſe. Quand la pièce l'avait un peu endormi & qu'il lui était impoſſible d'aſſeoir un jugement, il prenait deux boules, une noire & une blanche, les jetait à diſtance & criait à ſon chien : *Apporte, Médor!* L'animal courait après, en rapportait une, & quelle qu'elle fût, ſon maître la lui retirait, la gliſſait dans l'urne & la pièce devait parfois ſa réception ou ſon rejet au chien de Beauvallet.

Nous ne ſavons pas à quel degré cette hiſtoire eſt véridique & nous en laiſſons la reſponſabilité au chroniqueur qui le premier l'a révélée. Mais il ſerait plaiſant que l'unique pièce de lui qui a été jouée à la Comédie-Françaiſe ait dû ſa réception à ce mode de vote.

Sous des dehors abrupts, Beauvallet cachait du cœur. A l'époque où de triſtes diſſentiments s'élevèrent au ſein de la Comédie-Françaiſe, en partie inſurgée contre ſon directeur, dont elle avait avec tant d'ardeur ſollicité la nomination, il faiſait partie de la minorité remuante qui, deux ans plus tard, de-

mandait à grands cris la destitution de cet administrateur. Notre intention n'est pas ici de reproduire des faits trop connus & dont ce n'est pas la place. Nous voulons seulement démontrer par la citation de quelques passages d'une lettre écrite par Beauvallet à M. Védel, que s'il s'était rangé contre celui-ci du nombre des dissidents, il n'avait pas pour cela oublié qu'il avait été son ami.

« Mon cher Vedel, lui écrivait-il, au moment où la « discussion entre le directeur & les sociétaires va « devenir active, lorsque les journaux en sont saisis, « bien que, selon moi, elle dût rester secrète, je « vous dois, avant que les choses n'aillent plus loin, « une explication de ma conduite.

« Sans doute, vous serez surpris de voir mon nom « mêlé à tout cela, après les nombreuses preuves « d'amitié que j'ai reçues de vous & celles non équi- « voques de dévoûment que je vous ai données. « Telle est l'exigence de la situation & le malheur des « temps ; il fallait opter, je l'ai fait ; peut-être point « selon mon cœur & mon affection, vous pouvez le « croire, mais selon la raison . . . .

. . . .

« Pesez les motifs qui dirigent ma conduite en cette « pénible circonstance, vous les trouverez honora- « bles... Rappelez-vous que j'ai fait mon devoir de- « puis que vous êtes directeur & que je l'ai fait dans « toute l'acception du mot, & que si le cœur de l'ami « est peiné du parti que je prends, le directeur ne

« trouvera toujours en moi que du zèle & du bon « vouloir tant que durera ſa geſtion... Quoi qu'il « arrive, je n'en garderai pas moins une éternelle « reconnaiſſance de ce que vous avez fait pour moi... « Vous me connaiſſez trop pour me croire ingrat, &, « peut-être, l'avenir le prouvera. »

Marié, en 1826, à Mlle Deſnoyers, ſœur de l'homme de lettres qui fut pendant pluſieurs années attaché en qualité de régiſſeur à la Comédie-Françaiſe, pluſieurs enfants naquirent de ce mariage; deux d'entre eux, Léon & Frantz, ſe ſont fait connaître comme auteurs dramatiques. Léon, outre ſes pièces de théâtre, a compoſé quelques romans & ouvrages de littérature de divers genres. Il eſt auteur d'une relation du voyage de Mlle Rachel en Amérique, qui eſt un récit humoriſtique fort amuſant, mais ſous lequel perce une certaine rancune artiſtique.

Atteint d'une maladie grave, Beauvallet a ſuccombé, le dimanche 21 décembre 1873, à Paſſy, où il avait établi ſa réſidence. Il a été inhumé, le ſurlendemain 23, dans le cimetière de cette localité.

Ses funérailles n'avaient attiré qu'un petit nombre d'aſſiſtants, parmi leſquels manquaient preſque tous ſes anciens collègues.

Got a prononcé quelques paroles ſur ſa tombe & tout a été dit.

ROLES CRÉÉS PAR BEAUVALLET

1830 Lazaro . . . . *Le Nègre*, d'Ozaneaux.
— Malatesta . . . . . . *Françoise de Rimini*, de Drouineau.
— Don Carlos . . . . . *Don Carlos*, de *** (Talabot).
1831 Marat . . . . *Charlotte Corday*, de Régnier-Destourbet.
— Danton . . . . *Camille Desmoulins*, de Blanchard & Maillan.
— Jacques. . . . . . . *Jacques Clément*. de d'Epagny.
— Pierre. . . . . *Pierre III*, d'Escousse.
— Alphonse . . . . . . *La Prédiction*, de Beauvallet.
1832 Franville. . . . . . . *Le Duelliste*, d'Al. de Longpré.
— Saltabadil . . . . . . *Le Roi s'amuse*, de Victor Hugo.
1833 Caïus Gracchus . . . *Caïus Gracchus*, de Th. d'Artois.
1834 Raguenet . . . . . . *Dernières Scènes de la Fronde*, de Maillan.
1835 Angelo . . . . *Angelo*, de Victor Hugo.
— Montmouth . . . . . *Jacques II*, d'E. Vanderburck.
— Le Bohémien . . . . *Lavater*, de Brisset & Rochefort.
1837 Aquila. . . . . *Caligula*, d'Al. Dumas.
1838 Philippe . . . . *Philippe III*, d'Andraud.
— Ismaël. . . . . *Le Camp des Croisés*, d'Adolphe Dumas.
— Richard Savage . . . *Richard Savage*, de Desnoyers & Labat.
— Sir Gilbert Lindsey. . *La Popularité*, de C. Delavigne.
1839 Lorenzino. . . . . . *Laurent de Médicis*, de Léon Bertrand.
1840 Ordonio Eliséi. . . . *Cosima*, de Georges Sand.
— Ben Saïd . . . . . . *La Fille du Cid*, de Casim. Delavigne,

1840 Latréaumont. . . . . *Latréaumont*, de Goubaux & Sue.
1841 Narcisse. . . . . . . *Le Gladiateur*, d'Al. Soumet & Mme d'Altenheim (sa fille).
— Arbogaste. . . . . . *Arbogaste*, de Viennet.
1842 Lorenzino. . . . . . *Lorenzino*, d'Al. Dumas, de Ribbing & Lhérie.
— Cromwel . . . . . . *Le Fils de Cromwel*, de Scribe.
1843 Job . . . . *Les Burgraves*, *de* Victor Hugo.
— Holopherne . . . . . *Judith*, de Mme de Girardin.
1844 Iwan . . . . *Catherine II*, d'Hipp. Romand.
— Diégarias . . . . . . *Diégarias*, de Victor Séjour.
1845 Guerrero . . . . . . *Guerrero*, de Legouvé.
— Ronati . . . . *Robert Bruce*, de Beauvallet.
1846 Jean . . . . *Jean de Bourgogne*, de Galoppe d'Onquaire.
— Asdrubal . . . . . . *La Vestale*, de Duhomme & Sauvage.
— Baudouin . . . . . . *Jeanne de Flandres*, d'Hipp. Bis.
— Destouches . . . . . *Madame de Tencin*, de Mirecourt
— (Jacquot) & Marc Fournier.
1847 Sabran . . . . *Le Vieux de la Montagne*, de Latour Saint-Ybars.
— L'Esclave. . . . . . . *Cléopâtre*, de Mme de Girardin.
1848 Muscarade. . . . . . *L'Aventurière*, d'Emile Augier.
— Brute. . . . . *Lucrèce*, de Ponsard.
— Molière . . . . *Le Roi attend*, de Georges Sand.
— Bernard . . . . *Blaise Pascal*, de Costa.
1849 Brutus. . . . . *Le Testament de César*, d'A. Maquet & J. Lacroix.
— Séjan . . . . *La Chute de Séjan*, de V. Séjour.
1851 Narcisse. . . . . . . *Valeria*, d'A. Maquet & de J. Lacroix.
— Mathurin . . . . . . *Mathurin Regnier*, de F. Dugué.
— L'Amiral. . . . . . . *Les Bâtons flottants*, de Liadières.

1851 Aben-Hamet. . . . . *Le dernier des Abencerrages*, de Beauvallet.
1852 Dumège. . . . . . . *Le Cœur & la Dot*, de Mallefille.
1853 Denys. . . . . *Pythias & Damon* de de Belloy.
1854 Didier. . . . . *Rosemonde*, de Latour Saint-Ybars.
1855 Pierre-le-Grand . . . *La Czarine*, d'Hipp. Romand.
1860 Molière . . . . *Le 15 Janvier*, de Bornier.



MADEMOISELLE PAULINE-ANAÏS AUBERT

dite ANAÏS

1831 — 1851

DANS un petit bourg de la Beauce, à Toury, vivait une famille honorable, originaire de ce pays; un de ses membres, maître de poste dans la localité, y exploitait en même temps, associé avec son beau-frère, une raffinerie importante. Cette association s'étant dissoute par suite de discussion d'intérêts, Pierre Aubert & sa femme quittèrent la localité & vinrent s'établir à Paris dans le quartier du

---

Extrait des actes de l'état civil du huitième arrondissement: Le vingt-troisième jour du mois de juin mil huit cent deux, Pierre Aubert, négociant, s'est présenté devant nous, maire de cet arrondissement, avec un enfant du sexe féminin, né la veille à onze heures du soir, & qu'il nous a déclaré être issu de son mariage légitime avec Emilie-Françoise-Pauline Grenet, son épouse.



Melle ANAÏS
Comédie française
1831 1851

Marais, où ils fondèrent un petit établiſſement. C'eſt à cette époque, le 22 juin 1802, que vint au monde l'enfant qui devait, plus tard devenir une des célébrités de la ſcène, ſous le nom d'*Anaïs*. Le commerce entrepris par ſes parents n'avait pas proſpéré, &, ſur ces entrefaites, le père était mort, tué par le chagrin plus que par l'âge, laiſſant ſa femme & ſon enfant preſque ſans reſſources. Corſſe, directeur de l'Ambigu-Comique & ami de la famille, trouvant à la jeune fille de la gentilleſſe & des diſpoſitions, la recommanda à Baptiſte cadet, avec lequel il était lié, & qui conſentit à lui donner les premières notions de ſon art.

A peine âgée de quinze ans, grâce à ſon profeſſeur, grâce auſſi à la bienveillance du duc de Duras, la jeune Anaïs reçut un ordre de débuts pour la Comédie-Françaiſe, où elle parut pour la première fois le 10 novembre 1816, dans les rôles d'Angélique, de l'*Epreuve nouvelle*, & d'Eugénie, de la *Femme jalouſe*.

Malgré ſa réuſſite, due ſurtout à un jeu plein de naturel & d'ingénuité, elle rencontra tant de mauvais vouloir ſur ſon chemin, M[lles] Volnais & Bourgoin, ſes chefs d'emploi, lui ſuſcitèrent tant de dégoûts de toute eſpèce, que, renonçant à pourſuivre ſes débuts, elle partit pour Londres avec une troupe françaiſe dirigée par Laporte, fils du célèbre Arlequin du Vaudeville, & placée ſous le patronage tout-puiſſant du duc de Wellington. Le ſuccès de la jeune actrice fut très-prononcé.

A la fin de la ſaiſon, Anaïs, de retour à Paris, ſe

préfenta de nouveau à la Comédie-Françaife, où on l'admit à l'effai, aux appointements de 1,500 fr. pour jouer les rôles d'*amoureufes*, quelque peu importants que fuffent ceux-ci; fon effai ayant pris fin au bout de l'année, fix voix dans le Comité fe prononcèrent contre le maintien de cette actrice; une feule s'éleva en faveur de la prolongation de fon effai pendant deux ans. Au premier avril 1818 elle ceffa donc d'appartenir au Théâtre-Français, & elle alla s'exercer fur les fcènes départementales, particulièrement à Bordeaux, où pendant près de deux années elle joua le grand répertoire avec un fuccès qui ne fe démentit pas.

Lors de l'établiffement du Gymnafe-Dramatique, elle fit partie des fujets engagés à ce nouveau théâtre, &, le 23 décembre, jour de fon ouverture, elle parut dans le prologue d'inauguration, où l'on avait intercalé, pour elle, la fcène principale de l'*Ecole des Femmes*. Anaïs, incapable de chanter le moindre couplet, tant elle avait la voix fauffe, ne refta que quelques mois à ce théâtre; d'ailleurs, fes aptitudes & le genre de fon talent, manquaient là des occafions propres à leur développement. Elle le quitta donc pour entrer à l'Odéon, qui, devenu fecond Théâtre-Français, lui permettrait d'aborder les œuvres des maîtres de la fcène, les feuls où les comédiens puiffent apprendre les fecrets de leur art. Son début eut lieu le 17 mai 1821. Se fentant là fur fon terrain, Anaïs ne tarda pas à acquérir une réputation juftifiée par le talent très-fenfible avec lequel elle s'acquitta de plufieurs rôles dans des pièces

nouvelles des deux genres, tels que ceux de Michaël dans les *Machabées*, d'Emma dans l'*Homme du Monde*, & surtout de Juliette dans *Roméo & Juliette*, de Fr. Soulié.

Au bout de quelques années passées à ce téhâtre, Anaïs fut appelée à la Comédie-Française, en 1831, par Mazères, commissaire intérimaire pendant l'absence du baron Taylor. Peu de temps après elle fut nommée sociétaire.

Sans renoncer aux rôles d'*ingénues* de l'ancien répertoire, bien qu'elle eût dépassé l'âge de l'ingénuité, cette charmante actrice, toujours jeune, toujours gentille, toute gracieuse, se signala par son zèle & son talent dans beaucoup de rôles nouveaux, tels que ceux de Denise, dans *Dominique le possédé*, de Louison, des *Préventions*, Peblo, de *Don Juan d'Autriche*, Louise, des *Demoiselles de Saint-Cyr*, le duc d'York, des *Enfants d'Edouard*, dans l'interprétation duquel elle mérita des éloges sans restriction, dus à sa vivacité enjouée & à sa verve; Clorinde, dans l'*Aventurière*, & enfin Louison, dans la *Louison* d'Alfred de Musset.

Parmi les rôles classiques où elle se distingua, il faut citer Chérubin, dans le *Mariage de Figaro;* Henriette, dans les *Femmes savantes;* Marianne de *Tartuffe*, & cette douce & intéressante Victorine du *Philosophe sans le savoir*, où, même après son illustre devancière, Mlle Mars, Anaïs obtint toujours un grand & légitime succès, & que nulle autre, depuis elle, n'a mieux joué.

On lui a reproché ſa petite taille; mais c'eſt grâce à cette ſtature peu élevée, en effet, mais bien priſe; c'eſt grâce à cette figure juvénile & preſque enfantine, à cet organe toujours agréable & pur, à ſes accents touchants, à ſa ſenſibilité, à ſa diction vraie, à ſes intonations toujours juſtes & à ſon excellent ton de comédie, que cette charmante actrice dut l'avantage de paraître jeune au-delà des limites ordinaires & de conſerver juſqu'à la fin la faveur du public.

Malgré une carrière ſi bien remplie, & que, cependant, elle aurait pu prolonger encore, Anaïs prit une réſolution peu ordinaire en ayant la ſageſſe de renoncer à la ſcène lorſqu'elle avait à peine accompli vingt années de ſervices.

Elle ſe retira au mois d'avril 1851 (1), dans une

(1) Voici la lettre qu'elle adreſſait au Comité d'adminiſtration, au mois de novembre 1848, pour lui notifier ſa réſolution :

« Mes chers Camarades,

« Dans le courant de l'année « 1847, je vous ai adreſſé, à deux « repriſes différentes, ma démiſſion « de ſociétaire du Théâtre-Fran« çais. Si l'effet en a été ſuſpendu « momentanément, c'eſt que dans « la ſeconde moitié de l'année, « M. Buloz, commiſſaire du gou« vernement, me demanda de ren« dre à la Comédie un ſervice « auquel il paraiſſait attacher une « véritable importance, en conſen« tant à jouer le rôle pénible de « l'*Aventurière*. La Révolution de « février vint menacer la proſpé« rité du théâtre. Ce n'était pas, « dans ma penſée, le moment de « me ſéparer de vous. Aujour« d'hui, j'ai la conſcience d'avoir « fait toutes mes preuves de zèle « opiniâtre & de dévoûment iné« branlable aux intérêts de la So« ciété. Il eſt temps, pour moi, de « ſonger au repos, &, ſi pénible « qu'il me ſoit de quitter ce théâ« tre, où mes camarades n'ont « ceſſé de fortifier, par leur bien« veillance amicale, les témoigna« ges de ſympathie auxquels le

jolie propriété qu'elle possédait à Louveciennes, près de la forêt de Saint-Germain. Elle y est décédée le 25 juillet 1871.

Sa représentation de retraite, qui avait eu lieu le 8 mai 1851, se composait de *La Gageure imprévue*, le 3e acte de *Marie Stuart* & *Le Philosophe sans le savoir*.

« public m'a si constamment habi- « tuée, je viens vous prier de vou- « loir bien regarder ma démission « comme définitive pour le 1er « avril 1849.

« Recevez, &c., ANAÏS. »

ROLES CRÉÉS PAR Mlle ANAÏS

1831	Henriette	*Charlotte Corday*, de Regnier-Destourbet.
—	Caroline	*Naissance, Fortune & Mérite*, de Casimir Bonjour.
—	Denise	*Dominique le possédé*, de Dupin & d'Epagny.
—	Louison	*Les Préventions*, de Dupin & d'Epagny.
—	Agathe	*Jacques Clément*, de d'Epagny.
—	Paquita	*La Reine d'Espagne*, de Delatouche.
—	Louise.	*La Fuite de Law*, de Mennechet.
1832	Nina	*Le Prince & la Grisette*, de Creuzé de Lesser.
—	Marie	*Louis XI*, de Casimir Delavigne.
—	Pauline	*Le Mari de la Veuve*, d'Anicet Bourgeois (Al. Dumas & Xavier Durrieu).
—	Blanche	*Le Roi s'amuse*, de Victor Hugo.

1832 Cécile. . . . . . *Henriette & Raymond*, de *** (Chaumont).
1833 Séraphine . . . . *Le Presbytère*, de Casimir Bonjour.
— York . . . . . . *Les Enfants d'Edouard*, de Casimir Delavigne.
1834 Marie . . . . . . *Une Liaison*, d'Empis & Mazères.
— Mme de Nangis . *Une Aventure sous Charles IX*, de Badon & F. Soulié.
— Nanette . . . . . *Heureuse comme Princesse*, d'Ancelot & Roux de Laborie.
1835 Louise. . . . . . *Charlotte Brown*, de*** (Mme de Bawr).
— Peblo . . . . . . *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne.
1836 Miss Cécile . . . *Lord Novart*, d'Empis.
— La Marquise . . . *Le Testament*, d'Alexandre Duval.
— Céline. . . . . . *La première Affaire*, de Merville.
— Cécile. . . . . . *Marie*, de Mme Ancelot.
1837 Zoé. . . . . . . *La Camaraderie*, de Scribe.
— Stéphano . . . . *Le Chef-d'OEuvre inconnu*, de Ch. Lafont.
1838 Emma . . . . . . *L'Attente*, de Marie Sénan (Jules de Wailly).
— Paquette . . . . *Le Ménestrel*, de Camille Bernay.
— Lisa . . . . *Les Adieux au Pouvoir*, de d'Epagny.
1839 Pauline . . . . . *Il faut que Jeunesse se passe*, de Rougemont.
— Juliette . . . . . *Le Susceptible*, d'Am. de Beauplan.
1840 Emélie . . . . . *L'Ecole du Monde*, de Waleski.
— Herminie . . . . *La Calomnie*, de Scribe.
1841 Mme Courville . . *Le Second Mari*, d'Arvers.
— Julie. . . . . . . *Le Conseiller rapporteur*, de Casimir Delavigne.
— Marton . . . . . *Un Mariage sous Louis XV*, d'Al. Dumas, (de Ribbing & Lhérie).

1841 Arabelle . . . . *La Prétendante*, de Goubaux & E. Sue.
1843 Louife. . . . . . *Les Demoifelles de Saint-Cyr*, d'Al. Dumas, (de Ribbing & Lherie).
1846 Charlotte . . . . *Une Nuit au Louvre*, de Vanderburck.
— Henriette . . . . *Le Nœud gordien*, de Mme Cafa Mayor.
— Mme de Puzy. . . *Un coup de Lanfquenet*, de Léon Laya.
— Aline . . . . . . *Notre Fille eft princeffe*, de Léon Gozlan.
1848 Mme Molière. . . *Le Roi attend*, de Georges Sand.
— Gabrielle . . . . *Les Frais de la Guerre*, de Léon Guillard.
— Daphné. . . . . *Le vrai Club des Femmes*, de Méry.
1849 Charlotte . . . . *La double Leçon*, de d'Epagny.
— Louifon. . . . . *Louifon*, d'Alfred de Muffet.



PHILIPPE-ÉTIENNE LOUIS

dit DUPARAI

1832 — 1838

DUPARAI naquit à Bruxelles, le 28 décembre 1768. Ses parents étaient de braves marchands qui ne rêvaient pour leur fils d'autre ambition que celle de lui tranſmettre leur humble commerce de merceries. Malheureuſement le jeune homme répondait peu à leurs vues, & pour ſe ſouſtraire aux obſervations dont il était l'objet, il prit, à dix-huit ans, le parti d'abandonner la maiſon paternelle & paſſa en France.

Extrait des regiſtres de la paroiſſe du Finiſtère, à Bruxelles : « *Philippe-Etienne*, fils légitime de François Louis & de Séraphine-Joſéphine Dollé, ſon épouſe, né le vingt-huit décembre mil ſept cent ſoixante & huit, a été baptiſé le trente du même mois. »

(L'original de cet acte eſt libellé en latin.)

Après avoir végété pendant plusieurs mois, se trouvant à bout de ressources, car

Pour n'être pas *mercier*, on n'en est pas moins homme,

il s'engagea avec une troupe de comédiens ambulants, où il était voué aux rôles les plus infimes, qu'il cumulait avec le double emploi de balayeur & de moucheur de chandelles.

Les renseignements nous manquent pour le suivre dans ses diverses pérégrinations (1) ; cependant, nous voyons en 1793 son nom figurer parmi ceux des acteurs du théâtre du Marais (2), où il paraît qu'il n'était encore chargé que de rôles accessoires, tels que celui d'un cavalier de maréchaussée, dans les *Bizarreries de la Fortune* (3). Vers la fin de cette

(1) Nous savons, toutefois, qu'il avait passé plusieurs années en Danemark & en Russie ; c'est ce qui résulte d'une lettre qu'il écrivit, le 20 janvier 1836, à l'administration de la Comédie-Française : « Je ne « suis pas à l'abri d'accident, y « dit-il, & mon sort à venir me « fait réfléchir. Je suis un des « plus anciens patriarches du « théâtre ; car en 1793, *j'aitais* « (*sic*) déjà à ce théâtre du Ma- « rais ; des années en Russie & en « France. En 1813, je *rentré* à « l'Odéon, &c. »

On voit que les voyages n'avaient pas formé le style & l'orthographe du bonhomme Duparai.

(2) Ce théâtre inaugura ses représentations le 31 août 1791. Son existence se traîna péniblement pendant deux années.

(3) Comédie en 5 actes & en prose, imitée du polonais *Mowinski*, par Loaisel de Tréogate. Ce dernier, né le 18 août 1752, au château de Beauval près Saint-Guyomard, en Basse-Bretagne, est mort à Paris en 1812. Avant la Révolution, il avait été gendarme du Roi. Devenu homme de lettres par nécessité, il a produit avec une

même année, Duparai retourna en province faire partie du théâtre d'Amiens; &, vers cette époque, ſon nom ſe trouve cité avec éloge dans un journal de la localité : « Acteur, y eſt-il dit, qui remplit avec talent les rôles de *valets* à notre ſpectacle. »

Nous ignorons combien de temps il y reſta attaché, & ce n'eſt qu'en 1799, que nous le retrouvons à Paris, au théâtre de la Gaîté (1); mais ce n'était, en quelque ſorte, qu'une ſimple halte, puiſqu'en 1801 il parcourait de nouveau les départements. Revenu plus tard dans la capitale, il demanda, le 8 ſeptembre 1814, à être entendu par le Comité d'audition de la Comédie-Françaiſe, dans les rôles de *Comiques* : ce qui lui fut accordé. Le réſultat ne lui fut pas favorable; car, par une déciſion du 22 du même mois, il fut déclaré « qu'après examen, Duparai n'était pas « jugé en état de débuter. »

Cet acteur ſe rendit à Rouen vers 1816 ; il éprouva un échec. Le 21 juin de la même année, Picard l'appela à l'Odéon où il débuta par les rôles du Baron, dans *Guerre ouverte*, & de Durivage, dans la *Cloiſon*. Il reçut du public un accueil bienveillant. Lors de la réorganiſation qui érigea ce théâtre en ſuccurſale

extrême fécondité des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, & il n'arriva jamais à la fortune.

(1) L'année précédente, il avait fait partie du perſonnel de l'Ambigu-Comique, où ſa poſition n'était pas fort heureuſe, s'il faut s'en rapporter à une brochure délatrice, œuvre d'un nommé Maillot (voir ſa notice), dirigée contre le ſieur Picardeaux, régiſſeur à ce théâtre.

de la Comédie-Françaiſe, Duparai reſta au nombre des acteurs conſervés & il continua d'être vu avec plaiſir. Ce ne fut cependant que beaucoup plus tard qu'il ſe révéla dans le rôle d'Argante, des *Fourberies de Scapin*.

En 1832, l'emploi des *Financiers* étant tenu d'une manière inſuffiſante, malgré le mérite de l'acteur qui en était en poſſeſſion (1), la Comédie-Françaiſe s'aviſa, bien que tardivement, mais, dit le proverbe : *mieux vaut tard que jamais*, de reconnaître quelque talent à Duparai, & elle lui fit faire des propoſitions. Toutes flatteuſes que fuſſent celles-ci pour ſon amour-propre, il ne les accepta pas d'emblée. Son âge, déjà avancé, le rendait héſitant : « Le public de l'Odéon était « accoutumé à lui, répondait-il ; celui de la Comé- « die-Françaiſe, plus exigeant, aurait-il pour lui la « même bienveillance ? A ſon âge, on n'aime plus à « courir les aventures. » &c., &c. (2).

Bref, il demanda vingt-quatre heures de réflexion, &, le lendemain, il refuſa net. Cependant, l'habile négociateur (3) ne ſe tint pas pour battu, & il com-

(1) La ſanté déplorable de Grandville rendait ſon ſervice fort irrégulier ; & Guiaud ne pouvait, à lui ſeul, ſuffire aux exigences du répertoire.

(2) « J'héſite, écrivait-il à un « ami, à accepter une propoſition « que pluſieurs année (*ſic*) aupa- « ravant j'aurais accepté avec « empreſement (*ſic*). J'ai ſoi- « xante & quatre ans, & à cet « âge on tremble de quiter (*ſic*) « une poſition, même médiocre, « mais où l'on trouve la ſécurité, « pour courir de nouvelles chan- « ce. » (*ſic*).

(3) M. Védel (Alexandre-Louis Poulet, dit Védel). D'abord caiſ-

battit le refus de Duparai par des arguments ſi preſſants, que celui-ci revint ſur ſa détermination & finit par céder.

Le 14 avril 1832, il débuta, non ſans émotion, par le rôle d'Orgon, dans *Tartuffe ;* le lendemain, il joua Chryſalde, des *Femmes ſavantes*, & celui de Remi, des *Fauſſes Confidences*. Son ſuccès fut complet.

Pourtant, on n'utiliſa que peu ſon talent pendant la première année, & qui ſait ſi cette inaction ne ſe ſerait pas prolongée indéfiniment, ſans une circonſtance fortuite & qui fut des plus heureuſes pour cet excellent comédien, qu'elle mit tout-à-coup en évidence. La première repréſentation de *Bertrand & Raton*, comédie de Scribe, avait eu lieu le 14 novembre 1833. Le rôle de Raton, confié à Monroſe père qui, malgré ſon rare talent, y avait échoué, fut, dès le lendemain, rendu par lui à l'auteur, dont les inſtances ne purent triompher de ſa réſiſtance.

Dans l'extrême embarras où cette déconvenue jeta le théâtre à la veille d'un ſuccès qui s'annonçait devoir être fructueux, il ne ſe préſenta pas d'autre iſſue que d'inveſtir Duparai du rôle abandonné par Monroſe. Ce fut à la fois un bonheur pour la pièce & pour l'acteur ; car, celui-ci imprima au caractère de Raton un cachet de bonhomie ſi vraie, que le ſuc-

ſier, &, plus tard, adminiſtrateur de la Comédie-Françaiſe, né à Paris, le 31 juillet 1783 ; mort à Paſſy, le 11 janvier 1873, à l'âge de 90 ans.

cès de l'ouvrage prit bientôt les proportions de la vogue. A partir de cette ſoirée, la poſition de Duparai ſe trouva parfaitement établie & il prit place parmi les artiſtes les plus appréciés de la Comédie-Françaiſe.

Duparai était un de ces comédiens ſans art, ſans prétentions, qui ne valent quelque choſe que par eux-mêmes & parce qu'ils poſſèdent inné, ce qui ne s'acquiert pas, le naturel; auſſi n'eſt-il pas un amateur de la bonne comédie qui n'ait conſervé le ſouvenir de ſon talent ſimple & vrai. Dans les pièces de l'ancien répertoire, &, notamment, dans celles de Molière, il offrait le type le plus parfait du bourgeois du dix-ſeptième ſiècle. Son accentuation comique, ſon parler traînant, ſa phyſionomie ouverte & ſpirituellement naïve, & par deſſus tout ſon naturel exquis, tout, en ſa perſonne, juſqu'à ſon corps long, ſec & maigre, contribuait à compléter l'illuſion : C'était la nature priſe ſur le fait. Il avait l'inſtinct des perſonnages de Molière, & nul, depuis Grand-Ménil, n'a mieux perſonnifié que lui *Chryſalde*, *Argant*, *Harpagon*. Dans le nouveau répertoire, on n'a pas oublié ſa création remarquable du Lord Maire dans *Chatterton;* celle de Bernard, dans la ſpirituelle comédie de la *Belle-Mère & le Gendre*, & ſon jeu plaiſant dans d'Herbelin, du *Voyage à Dieppe*, même après Armand Dailly, l'heureux créateur de ce rôle à l'Odéon.

Lorſque Duparai avait été appelé à la Comédie-

Françaiſe, ſon âge avancé ne lui laiſſant plus la perſpeĉtive d'un long ſéjour, il dut volontairement renoncer au titre de ſociétaire, moyennant certaines compenſations de nature à aſſurer le repos de ſa vieilleſſe, lorſque le fardeau des ans l'obligerait à prendre ſa retraite.

Ce moment arriva, le 30 mars 1838, après ſix années de bons & utiles ſervices comme penſionnaire. Sa dernière apparition ſur la ſcène eut lieu dans ce même rôle de Raton, auquel il devait bien quelque reconnaiſſance. Il rentra dans la vie privée avec une modeſte penſion de deux mille francs, ſans bruit, ſans retentiſſement, ainſi qu'il était venu; mais ſincèrement regretté des amis de la bonne comédie.

Duparai, retiré à Verſailles, y eſt mort, le 30 juillet 1852, à l'âge de 82 ans.

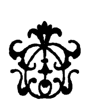
ROLES CRÉÉS PAR DUPARAI

1832	Gorgibus	*Le Barbouillé*, attribué à Molière.
—	De Coſſé	*Le Roi s'amuſe*, de Victor Hugo.
—	La Fontaine	*La Fête de Molière*, de ***
1833	Dujour	*Le Sophiſte*, de la Verpillière.
—	Gorgibus.	*Le Médecin volant*, attribué à Molière (1).
—	Baſile	*La Mort de Figaro*, de Roſier.

(1) Canevas informe, tiré des limbes où il aurait dû reſter.

1833	Le Maréchal de Saxe.	*l'Alibi*, de Longpré.
—	Raton.	*Bertrand & Raton*, de Scribe.
1834	Dupont	*Ma Place & ma Femme*, de Bayard & G. de Wailly.
—	Belcour	*Le Mari de ma Femme*, de Rosier.
—	Bazinghem	*Mme de Montmorency*, de Rosier.
1835	Lord Beckfort . . .	*Chatterton*, d'Alfred de Vigny.
—	Jacques	*Richelieu*, de N. Lemercier.
—	Abdallah	*Les Deux Mahométans*, de La Verpillière (1).
—	Bernard.	*La Belle-Mère & le Gendre*, de Samson.
—	Le Baron	*Lavater*, de Rochefort & Briffet.
1836	M. de Vertpré. . . .	*Le Procès criminel*, de Rosier.

(1) A la deuxième repréſentation de cette pièce (20 mai 1835), repréſentée par autorité de juſtice, l'auteur fit remettre une aſſignation par miniſtère d'huiſſier, pour qu'on eût à rétablir quelques paſſages ſupprimés dans la pièce, que le public, d'ailleurs, ne laiſſa pas achever.



JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS

PROVOST

1835 — 1865

NÉ à Paris, le 29 janvier 1798, & fils d'un honorable marchand de la Cité, Provoſt était deſtiné à ſuivre la carrière commerciale. Elève de l'inſtitution Favard, il avait commencé au collége Charlemagne des études qu'il acheva au lycée Napoléon. Mais le goût du théâtre s'éveilla de bonne heure chez lui, &, d'après les conſeils de La Rive, il ſe préſenta, le 25 juillet 1816, à l'examen du

---

Extrait des actes de l'état civil du onzième arrondiſſement: « Le dix pluvioſe an VI (29 janvier 1798), eſt né, quai de l'Horloge, n° 37, à neuf heures du matin, *Jean-Baptiſte-François*, fils de Jean-Baptiſte-Sébaſtien Provoſt, marchand quincailler, & de Bernardine-Joſèphe Lejeune, mariés en l'an III. »



J M Fuyere sc

PROVOST
Comédie française
1835-1865

Conſervatoire, & ſe fit entendre dans l'emploi des premiers rôles tragiques. Le réſultat de cette audition ne fut pas heureux. Mais loin de ſe décourager, il ſe repréſenta devant ſes juges l'année d'après, fut reçu & nommé aſpirant; le 1er mai 1817, *élève auditeur;* le 2 juin ſuivant, *élève en exercice;* puis *répétiteur honoraire,* le 25 décembre 1817. Le 1er février 1818, on le mit aux appointements de 800 fr., & il fut, au 20 octobre, chargé de faire les répétitions des claſſes lyriques. Tout en rempliſſant ſes fonctions, il ſuivait pour ſon propre compte les cours de déclamation, & remportait au concours du 25 novembre le ſecond prix de tragédie. Juſqu'ici nous n'avons qu'à ſignaler le zèle & l'intelligence du profeſſeur; l'artiſte, malgré ſon ſecond prix de tragédie, n'était encore qu'un élève; mais ce titre lui donnait le droit à débuter ſur l'une de nos premières ſcènes.

Reçu, ſans début, le 28 décembre 1818, par le jury du ſecond Théâtre-Français, pour l'exercice 1819-1820, il était engagé, à partir du 1er mai ſuivant, aux appointements de 4,000 fr., dans l'emploi des jeunes premiers, avec promeſſe d'être, à partir du 1er avril 1821, reçu ſociétaire à 3/4 de part. Celle-ci, dans le principe, était évaluée à 10,000 fr.; mais la mauvaiſe chance de l'Odéon ayant fait tomber cette part à 6,000 fr., Provoſt ſe trouva par le fait n'avoir plus qu'un traitement de 2,400 fr. par an, & encore rien n'était-il moins aſſuré!

Il eut le bon eſprit de comprendre que les amoureux

de tragédie ne convenaient que médiocrement à ſon phyſique, & après avoir joué Montfort, dans les *Vêpres ſiciliennes*, & Alvar, dans le *Paria* de Caſimir Delavigne, il ſe reſtreignit à des rôles de *confidents* & de *traîtres* tragiques. Il faut bien le dire, d'ailleurs, le public ne le voyait pas alors avec faveur, & ſon extérieur, qui ſe prêtait peu à la repréſentation des jeunes premiers de la tragédie, entrait ſans doute pour beaucoup dans la froideur avec laquelle il était d'ordinaire accueilli. Mais, ſi le théâtre avait d'abord trompé ſes eſpérances, il ne les avait pas découragées. Il y avait en lui une volonté ferme & le ſentiment de ſa valeur; auſſi, grâce à un travail inceſſant, ſon talent ſe façonna, s'aſſouplit &, peu à peu, il abandonna les rôles de raiſonneurs pour ſe conſacrer entièrement aux rôles comiques. Il joua d'origine, entre autres perſonnages de cet emploi, & cela, de la manière la plus heureuſe, le clerc d'huiſſier, dans le *Célibataire & l'Homme marié ;* Caſaldi, dans *Luxe & Indigence;* Raffin, dans l'*Enfant trouvé*; Boniface, dans la *Première Affaire*. Le départ de ſon camarade Samſon, appelé en 1826 à la Comédie-Françaiſe, agrandit ſon répertoire, & il partagea avec Arnaud l'emploi des premiers & des ſeconds comiques.

Mais bientôt le théâtre de l'Odéon, qui, depuis pluſieurs années, avait cru devoir joindre aux genres de la tragédie & de la comédie, l'opéra & le drame lyrique, &, parfois même, le vaudeville, ce qui en faiſait poſitivement une ſcène de province : le théâtre

de l'Odéon, loin de retrouver ſa proſpérité d'autrefois, ſe vit obligé de fermer ſes portes le 3 mars 1829.

Provoſt contracta un engagement avec la Porte-Saint-Martin, théâtre placé ſous la direction de M. de Montgenet, & alors excluſivement conſacré au mélodrame. Loin que ce bruſque changement de genre le déroutât, il lui fournit l'occaſion de prouver la flexibilité de ſon talent dans l'emploi des comiques & des troiſièmes rôles. Il ſe fit applaudir dans une amuſante parodie d'*Hernani* (1), & créa, preſque dans le même temps, avec une ſupériorité très-remarquée, le rôle repouſſant de l'archevêque, dans l'*Incendiaire* (2). Dans un autre perſonnage, non moins odieux, celui de Hudſon-Lowe, de la pièce de *Schœnbrunn & Sainte-Hélène* (3), il s'était tellement incarné dans les formes ſèches, froides & acerbes du bourreau de Napoléon, que tout ce qui était chez lui du talent, lui était imputé à crime par l'aſſiſtance qui le prenait au ſérieux; tant

(1) *N, I, NI*, amphigouri mêlé de proſe & de vers burleſques, par Carmouche, Dupeuty & de Courcy, repréſenté le 12 mars 1831.

(2) Mélodrame, par Benjamin Antier & Alexis Comberouſſe, repréſenté le 24 mars 1831.

(3) *Napoléon, ou Schœnbrunn & Sainte-Hélène*, par Dupeuty & Regnier.

Montgobert, dit Gobert, repréſentait Napoléon. Le ſuccès fut coloſſal & fit ſa renommée. Malheureuſement le perſonnage avait déteint ſur cet acteur, & dans tout ce qu'il a joué depuis cette pièce, il était toujours reſté Napoléon.

Gobert, après un éclat paſſager, diſparut tout à coup de l'horizon dramatique. Il eſt mort en 1873, dans une profonde miſère, au fond d'un galetas des Batignoles, où le pauvre artiſte déſillusionné médita ſans doute plus d'une fois ſur la vanité des grandeurs de ce monde.

il eſt vrai que ces ſortes de rôles ſont peu ſympathiques au public! A chaque repréſentation Provoſt était hué par la ſalle entière; bien plus, quand, à l'iſſue de la ſoirée, il quittait le théâtre, il lui arriva plus d'une fois d'être pourſuivi par les imprécations de la foule & obligé de ſe tenir en garde contre ſes inſultes.

Laferrière, dans ſes *Mémoires*, en rappelant les circonſtances que nous venons de rapporter, raconte qu'un certain ſoir, avant le ſpectacle, Provoſt-Hudſon eut à ſubir une de ces injures qui, dans la circonſtance, devenait un éloge.

Dans un café du voiſinage, trois conſommateurs, placés à une table voiſine de celle qu'il venait occuper, reconnaiſſant le Hudſon-Lowe de la pièce, dirent à haute voix au garçon qui les ſervait : « Enlevez nos taſſes de là. » Et ils jetèrent en ſe levant un regard non équivoque à Provoſt, qui dit en riant : « Voilà qui complète mon ſuccès. »

Heureuſement, des œuvres plus littéraires allaient bientôt offrir à ſes études, à la variété & à la ſoupleſſe de ſon jeu, un plus vaſte cadre. Harel, qui avait repris, après ſa déconfiture de 1829, la direction de l'Odéon, où il ne réuſſit pas, paſſa à celle de la Porte-Saint-Martin, en entraînant à ſa ſuite les principaux ſujets du ſecond Théâtre-Français, & il accueillit à bras ouverts les ouvrages de la nouvelle école dramatique, dont Victor Hugo & Alexandre Dumas étaient les chefs reconnus. Provoſt ne tarda pas à ſe ſignaler parmi les artiſtes diſtingués qui, de 1831 à 1835 don-

nèrent au nouveau répertoire une importance & une popularité que put un inſtant jalouſer la Comédie-Françaiſe. Dans les principaux ouvrages de cette époque, la *Tour de Neſle*, *Marion de Lorme*, où il joua Langeli, *Marie Tudor*, *Lucrèce Borgia*, œuvres d'une haute portée littéraire, & dans ceux d'une valeur moindre, mais que recommandaient l'action dramatique & la miſe en ſcène, tels que *Perrinet Le Clerc*, la *Chambre ardente*, *Catherine Howard*, la *Vénitienne*, &c., nous retrouvons Provoſt dans des rôles de phyſionomies diſtinctes, où, tour à tour, d'un comique railleur, il reproduiſait avec profondeur la figure ſiniſtre de Sainte-Croix; ou, avec une gaîté naïve, celle du vitrier, dans le *Maréchal Brune*, ſe créant ainſi un genre ſpécial & en quelque ſorte perſonnel.

Nous nous étendons ſur cette première partie de la laborieuſe carrière théâtrale de ce comédien d'élite, afin de montrer ce qu'il lui fallut d'études, de courage & de perſévérance pour conſerver non-ſeulement, à travers ſes étapes dans des répertoires ſi oppoſés, mais encore pour fortifier & accroître un talent qui devait le conduire au rang ſupérieur qu'il atteignit dans la hiérarchie théâtrale.

L'entrepriſe exploitée par Harel ayant ſombré, Provoſt put enfin arriver à la Comédie-Françaiſe, où il fut engagé à dater du 1er avril 1835, pour jouer les *financiers*, les *grimes* & les *manteaux*. Entré le 1er mars, un mois plus tôt que la date légale de ſon engagement, il débuta par le rôle d'Orgon, dans *Tartuffe*. Il était

jeune encore, & ſur ce nouveau terrain il pouvait donner plus complètement la meſure d'un talent développé par l'étude & l'exercice. Dans l'ancien répertoire qu'il n'avait pu qu'effleurer pendant ſon ſéjour à l'Odéon, & dans les comédies modernes, il révéla une ſcience & une autorité qui, le 30 novembre 1837, provoquait une déciſion du Comité d'adminiſtration le nommant ſociétaire, à dater du 1er avril 1839, & lui tenant compte, pour ſes droits à la retraite, de ſon ſervice au ſecond Théâtre-Français; en même temps il rentrait, le 1er février 1836, comme profeſſeur-adjoint au Conſervatoire (1).

Moins favoriſé par la chance que pluſieurs de ſes nouveaux collègues, auxquels il avait ſuffi, preſque au début de leur carrière, de deux ou trois heureuſes créations, pour obtenir ce titre ſi envié de *Sociétaire*, Provoſt avait dû, pour ainſi dire, pas à pas, rôle par rôle, conquérir, à force de travail & de progrès, le premier rang ſur cette ſcène illuſtrée, où il devint à ſon tour un des maîtres de l'art. Tout en jouant en chef, avec une ſupériorité inconteſtée, l'emploi des manteaux & des financiers, & l'on ſait quelle place il ſut s'y faire, Provoſt, repris d'une velléité tragique, reſſouvenance de ſa jeuneſſe, créa d'une manière ſupérieure le rôle de l'empereur Claude, dans *Valeria*, de MM. A. Maquet & J. Lacroix.

Ses créations dans le répertoire moderne ont été

(1) Il avait été réformé le 1er février 1828.

nombreufes, & plus d'une contribua au fuccès de l'œuvre à laquelle il prêtait fon concours; nous pourrions, parmi ces dernières, citer *Par droit de conquête*, de M. E. Legouvé; & furtout la *Famille Poiffon*, pièce de fon camarade Samfon, où il avait compofé avec une fi admirable fcience le rôle du vieux Raymond Poiffon; il y était parfait de vérité & de naturel. Une fcène d'ivreffe, dans laquelle il donnait à fon petit-fils à la fois le précepte & l'exemple, eft reftée comme un modèle d'exécution dans la mémoire des amateurs.

Son jeu ferme & *magiftral*, c'eft l'épithète qui convient le mieux pour caractérifer fon talent, fa diction correcte, la jufteffe incifive de fon débit, fa fineffe naturelle, fa profonde connaiffance d'un art dont il poffédait tous les fecrets, & que, comme profeffeur, il enfeignait avec autorité, faifaient de fon jeu, dans les rôles défignés fous le nom de *manteaux*, « un fujet d'études des plus attrayants & des plus utiles (1). »

Cette fcience de compofition dans les moindres détails lui valut un jour, de la part de Napoléon III, un compliment mérité. Il venait de jouer à la Cour, dans *Bataille de Dames*, le rôle du préfet Montrichard, avec un tact & une dignité fingulière. » — Monfieur « Provoft, lui dit l'Empereur, favez-vous que vous fe-« riez un fuperbe préfet? — Sire, répondit l'artifte « avec un fpirituel à propos, le cas échéant, je fuis « aux ordres de votre Majefté. — Non, non, répliqua

(1) Revue britannique. *Réminifcences d'un vieil habitué.*

« en fouriant Napoléon, j'ai d'excellents préfets, & « les comédiens comme vous font trop rares. »

Aux qualités dont nous avons parlé plus haut, Provoft uniffait une grande aifance dans fa démarche & fes geftes; &, chofe moins indifférente qu'on ne le croit, il foignait toujours bien fon coftume.

Rappelons encore, avant de terminer, la bonhomie narquoife & attendrie qu'il prêtait au *Bonhomme Jadis*, d'Henry Murger.

Dans l'ancien répertoire, qui l'attirait de prédilection, Provoft a joué tous les grands rôles de l'emploi, & dans tous il apportait le même foin & le même refpect de ces chefs-d'œuvre & des bonnes traditions; rejetant celles que l'habitude ou le défir d'obtenir des applaudiffements à tout prix avaient maintenues jusqu'à nous. « L'âge lui avait apporté le tribut de fon expérience, fans lui rien enlever de la puiffance & de la chaleur de la jeuneffe, » a dit un critique éclairé, parlant de ce comédien. C'eft ainfi qu'il jouait Arnolphe, non pas en vieillard maniaque, ridicule & pauvrement vêtu; mais en homme encore vert (Molière lui donne quarante-deux ans), portant avec aifance le coftume d'un bourgeois riche, libéral, & doué d'un raifonnement éclairé, dès que fa paffion exclufive & jaloufe pour Agnès n'eft plus en jeu. Mais quand Arnolphe, au défefpoir, eft inftruit qu'Horace eft fon rival, Provoft atteignait, dans cette partie du rôle, au drame le plus faififfant, & le côté ridicule difparaiffait devant la fincérité de cet amour incompris.

Aſſurément, cette manière d'enviſager le caractère d'Arnolphe peut être diſcutée, &, malgré ce qu'elle offre de ſpécieux, nous ne la croyons pas l'expreſſion réelle de la penſée de ſon immortel auteur; mais, telle que Provoſt la comprenait & la rendait, on ne pouvait qu'applaudir au jeu ſavant de l'acteur.

La longue nomenclature des rôles qu'il a établis eſt, au reſte, le plus juſte éloge & la meilleure preuve de ſon zèle & de ſon talent, ainſi que du crédit dont il jouiſſait dans ſa ſociété. En dehors de ſa vie théâtrale, il avait conquis dans le monde une conſidération & une honorabilité auxquelles chacun rendait hommage.

Membre du Comité de l'Aſſociation des artiſtes dramatiques, il apportait dans l'exercice de ſon mandat la conſcience & l'intelligence éclairée de ſon expérience.

Provoſt a fait de nombreux élèves, dont la plupart ont occupé & occupent encore, ſur les grandes ſcènes de Paris, une place diſtinguée. Parmi les principaux, nous citerons *Beauvallet*, *Adolphe Bouchet*, Mme *Allan-Despréaux*, *Fr. Berton*, *Got*, *Delaunay*, *Thiron*, *Saint-Germain* (1), Mlle *Roger*, Mlle *Ponſin*, qui depuis a épouſé un de ſes fils, *Laroche* & Mme *Sara-Bernhardt*.

Il était encore dans la force de l'âge & dans la pleine poſſeſſion de ſon talent, lorſqu'à une maladie dont il ſouffrait depuis pluſieurs années, & dont les

(1) Excellent acteur du Vaudeville & qui manque à la Comédie-Françaiſe.

ſoins les plus éclairés n'avaient pu arrêter les progrès, vint ſe joindre une fluxion de poitrine, qui l'enleva le 25 décembre 1865.

Son inhumation eut lieu au cimetière de l'Eſt, au milieu d'une grande affluence.

ROLES CRÉÉS PAR PROVOST

1835	Omodéï.	*Angelo*, de Victor Hugo.
—	De Normont	*Un Mariage raiſonnable*, d'Ancelot.
1836	Novart	*Lord Novart*, d'Empis.
—	Mareſtan	*La première Affaire*, de Merville.
—	Le colonel de Champenau.	*Un Procès criminel*, de Roſier.
—	Violette.	*Le Maréchal de l'Empire*, de Merville.
1837	De Montlucar.	*La Camaraderie*, de Scribe.
—	Le Duc du Maine	*La Vieilleſſe d'un grand Roi*, d'Arnould & Lockroi.
—	Durville.	*Le Bouquet de bal*, de Ch. Deſnoyers.
—	Beauvoiſis.	*Les Droits de la Femme*, de Th. Muret.
—	D'Herbin	*Claire*, de Roſier.
1838	Grégoire	*Le Méneſtrel*, de Camille Bernay.
—	Lord Derby.	*La Popularité*, de Caſimir Delavigne.

1839 Bouvart. . . . . *Le Comité de bienfaisance*, de Duveyrier & de Wailly.
— Robert . . . . *Les Serments*, de Viennet.
— Raimond . . . . *Le Susceptible*, d'Am. de Beauplan.
1840 Le Docteur . . . . *L'Ecole du Monde*, de Waleski.
— Guibert. . . . . *La Calomnie*, de Scribe.
— Schoon. . . . . *Japhet à la recherche d'un père*, de Scribe.
— Maître Aubry . . . . *Latréaumont*, de Goubaux & E. Sue.
1841 Le Préfident. . . . . *Le Confeiller rapporteur*, de Cafimir Delavigne.
1842 Dumont. . . . . *Un Veuvage*, de Samfon.
— Sir Drick . . . . *Le Portrait vivant*, de Mélefville & Al. Laya.
— Le Marquis . . . . *Le dernier des Marquis*, d'Hipp. Romand.
— Lord Perrundock . . . . . *Le Fils de Cromwell*, de Scribe.
1843 Duménis . . . . *L'Art & le Métier*, de Maffelin & (X. Veyrat).
— Sforza . . . . *Les Grands & les Petits*, de Harel.
— Conrad. . . . . *La Tutrice*, de Scribe & Paul Duport.
— Mathieu. . . . . *Le Mari à la campagne*, de Bayard & J. de Wailly.
— Pierre Renau . . . . *L'Héritière*, d'Empis.
— Évoë . . . . *Le Béarnais*, de F. Dugué.
1845 Le Baron . . . . *Une Confidence*, de Potron.
— Bridaine. . . . . *Un Homme de bien*, d'Emile Augier.

1847 Molière . . . . *L'Ombre de Molière*, de J. Barbier.
— Le Général . . . . *Un Coup de Lansquenet*, de Léon Laya.
— Roger. . . . . *Notre Fille est princesse*, de Léon Gozlan.
— De Flins . . . . *Le Château de cartes*, de Bayard.
1848 Van Buck. . . . . *Il ne faut jurer de rien*, d'Al. de Musset.
— Léonard. . . . . *Le vrai Club des Femmes*, de Méry.
1849 Lafont . . . . *La Corruption*, d'Amédée Lefebvre.
1850 Beauregard. . . . . *Les deux Célibats*, de J. de Wailly & Overnay.
— Maréchal . . . . *La Queue du Chien d'Alcibiade*, de Léon Gozlan.
1851 Claude . . . . *Valéria*, de A. Maquet & J. Lacroix.
— Claudio. . . . . *Les Caprices de Marianne*, d'Alfred de Musset.
1852 Grandin. . . . . *Diane*, d'Emile Augier.
1853 Jadis . . . . *Le Bonhomme Jadis*, de Murger.
— Boutron de Létang . . . . *Stella*, de Francis Wey.
— Le marquis de Luçay . . . *Les Souvenirs de voyage*, d'A. Achard.
— Chessel . . . . *Le Lys dans la vallée*, de Th. Barrière & Arthur de Beauplan
— Le baron de Berghausen. . *La Pierre de touche*, d'Emile Augier & J. Sandeau.
1854 Kerbennec. . . . . *Mon Etoile*, de Scribe.

1855 Le marquis de Rouillé. . . *Par droit de conquête*, de Legouvé.

1856 Truphême. . . . . *Guillery*, d'About.

— Le baron Delaure . . . . . *Les Pauvres d'esprit*, de Léon Laya.

1857 Desroziers . . . . *Le Fruit défendu*, de Camille Doucet.

1858 Le Marquis de Granville. . *Le Retour du Mari*, de Mario Uchard.

1859 Marquis de Rieux. . . . . *Le Marquis de Rieux*, de H. Dupin.

1861 Charrier . . . . *Les Effrontés*, d'Em. Augier.

— Le Baron . . . . *On ne badine pas avec l'amour*, d'Alfred de Musset.

1862 Maréchal . . . . *Le Fils de Giboyer*, d'Emile Augier.

1863 L'abbé Pyrmil. . . . . . . *La Maison de Pénarvan*, de J. Sandeau.

1864 Poirier . . . . *Le Gendre de M. Poirier*, d'Emile Augier.

CHARLES-FRANÇOIS MONTAN

dit FRANCISQUE BERTON

1837 — 1840

SI BERTON n'a fait à la Comédie-Françaiſe qu'un trop bref ſéjour pour y laiſſer une trace durable de ſon paſſage dans une création importante, il mérite néanmoins de prendre place parmi les interprètes les plus diſtingués de la haute-comédie & du drame contemporain.

Petit-fils du compoſiteur célèbre auquel l'Opéra-Comique doit pluſieurs de ſes plus grands ſuccès, entre autres *Aline, reine de Golconde*, & *Montano &*

Extrait des actes de l'état civil, « Le ſeize ſeptembre mil huit cent vingt, eſt né & nous a été préſenté un enfant du ſexe maſculin iſſu du mariage de François Montan, dit Berton, & de Marie-Charlotte-Eléonore Bordes, ſon épouſe légitime, & auquel ont été donnés les prénoms de *Charles-François*. »



FRANCISQUE BERTON

Comédie française

1857-1860

Stéphanie (1), fils de Montan Berton, compofiteur de mufique & profeffeur de vocalifation au Confervatoire, le jeune Francifque entra, le 7 octobre 1836, dans la claffe de déclamation dramatique de Michelot, d'où il paffa dans celle de Samfon. Au concours de l'année fuivante, il obtenait le premier prix de comédie, n'ayant pas encore feize ans accomplis. Il quitta alors l'Ecole & le 12 décembre, il débuta à la Comédie-Françaife, dans l'*Ecole des Maris* & le *Mari & l'Amant*.

C'était déjà un jeune homme élégant & diftingué, doué d'une phyfionomie douce & agréable, d'un organe bien timbré, & dont le jeu ne manquait pas d'aifance, malgré une timidité naturelle qu'il n'avait pas encore tout-à-fait fecouée, & dont la diction correcte faifait honneur aux leçons de fon profeffeur Samfon qui, affectionnant particulièrement cet élève, le maria plus tard à une de fes filles. Berton fe trouvait donc dans les meilleures conditions pour fe créer au théâtre, dont Samfon était un des membres les plus importants, un avenir affuré; cependant, il n'y tint qu'une place affez effacée dans le cours de trois années qu'il demeura penfionnaire; il n'eut à créer dans des ouvrages nouveaux que de Thorcy dans *Faute de s'entendre*, Léon dans le *Sufceptible*, Guftave

(1) Son arrière-grand-père, Pierre Montan Berton, (1727-1770), compofiteur de mufique, fut chef d'orcheftre, puis directeur de l'Opéra & furintendant de la mufique du Roi. On voit que le jeune François defcendait d'une famille d'artiftes.

dans l'*Ami de la Maiſon* & à reprendre le rôle du page Edouard dans la *Jeuneſſe de Henri V*. Las d'y végéter, il paſſa, en 1840, au théâtre du Vaudeville, où il débuta dans *Un Secret*, drame, dans lequel il fit apprécier ſes qualités de jeune premier & d'amoureux, ainſi que dans la *Jolie Fille du Faubourg*. A la fermeture de ce théâtre, Berton eut l'idée de renoncer à la comédie pour le chant; & du 14 décembre 1842 au 24 mai 1843, il ſuivit dans ce but les cours de Duprez au Conſervatoire. Mais, pour une raiſon quelconque, il ne donna pas ſuite à ce projet, puiſque, le jeudi 4 mai 1843, il avait reparu à la Comédie-Françaiſe dans le rôle du Chevalier, dans le *Diſtrait*, de Regnard, & dans celui d'Almaviva, du *Barbier de Séville*. Le 13, il joua Dorante, du *Menteur*, &, malgré ſon ſuccès, il ne fut point engagé.

Rebuté de toutes parts, il lui fallut quitter Paris &, au mois d'août ſuivant, il partit avec une troupe nomade qui devait parcourir l'Allemagne, l'Autriche & la Ruſſie. Il eut du ſuccès à Vienne.

Au milieu de l'indifférence générale qui l'avait accueilli au début de ſa carrière, deux perſonnes cependant l'encourageaient & avaient foi en ſon avenir : ſon profeſſeur Samſon (dont il était devenu le gendre en 1840), & Mme Allan-Deſpréaux. Cette grande artiſte était encore à Saint-Pétersbourg qu'elle devait quitter bientôt pour la Comédie-Françaiſe. Elle offrit à Berton de venir prendre au théâtre Michel la place laiſſée libre par Breſſant, héritage dan-

gereux, par les ſouvenirs que laiſſait après lui ce brillant comédien. C'eſt là pourtant que commencèrent les ſuccès de Berton & que ſon talent ſe développa. Il reprit les principaux rôles du répertoire dans le drame, la haute-comédie & la comédie de genre; à l'emploi des premiers rôles & des jeunes premiers, il joignit quelques autres d'un comique accentué, pris dans le répertoire d'Arnal. C'eſt ainſi que le perſonnage ſévère de Fabrice, dans l'*Aventurière*, devenait le lendemain le déſopilant *Renaudin de Caen*, & que le mari de *Gabrielle* ſuccédait à l'amoureux Landry de la *Petite Fadette*.

Après neuf années paſſées au théâtre Michel, Berton revint en France & reparut à Paris, au théâtre du Gymnaſe, en 1854, où il reprenait la ſucceſſion de Breſſant, appelé à la Comédie-Françaiſe. Son début dans *Diane de Lys* fit ſenſation; &, du jour au lendemain, la 88e repréſentation de la comédie de M. Alexandre Dumas fils changea ſon principal interprète, ſans rien perdre de ſon influence ſur le public. Jamais, cependant, il n'y eut deux acteurs plus diſſemblables : Son aſpect un peu farouche, ſes longues mouſtaches, ſon allure quelque peu bruſque, ſes geſtes heurtés formaient un contraſte frappant avec le jeu contenu, l'élégance de celui qu'il venait remplacer. Auſſi la première impreſſion ne lui fut-elle pas favorable. Mais le public ne tarda pas à ſe faire à lui & reconnut que c'était une *individualité*.

Au nombre des pièces repriſes par Berton pendant

ſon ſéjour au Gymnaſe, on doit citer le *Piano de Berthe* & le *Demi-Monde* ; mais ſa création la plus brillante fut, ſans contredit, celle du marquis de Preſles, dans le *Gendre de M. Poirier* (8 avril 1854), qui mit le ſceau à ſa réputation & le plaça au premier rang. Il rendit avec une élégance hautaine & une ſuprême diſtinction ce type de gentilhomme. Cette ſpirituelle comédie de MM. E. Augier & Sandeau, tranſportée plus tard ſur notre première ſcène, eut ſucceſſivement pour interprètes dans ce rôle, des artiſtes d'une haute valeur ; aucun d'eux n'effaça le ſouvenir de Berton.

Après un nouveau ſéjour en Ruſſie, il revint à Paris en 1862, pour ne plus le quitter. Mais, toujours artiſte nomade, il porta ſon talent de théâtre en théâtre. Ainſi, nous le retrouvons jouant d'origine à l'Odéon, le 9 février 1864, le rôle du duc d'Aléria, dans le *Marquis de Villemer*, autre figure de grand ſeigneur, dont la vie facile & débraillée n'enlève rien aux qualités du cœur & aux habitudes d'élégance.

En 1866, on le vit jouer dans l'*Abîme*, au Vaudeville ; puis à l'Odéon, le baron d'Eſtrigault, dans la *Contagion* & le prince de Condé, dans la *Conjuration d'Amboiſe* ; plus tard il reprend ſur la même ſcène le rôle de Kean. Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, il remplit le rôle de Carlo, dans *Patrie*, de M. Victorien Sardou ; &, peu de mois après, retournant au théâtre du faubourg St-Germain, il y créa le principal perſonnage dans le *Bâtard*, de Touroude. Enfin, il y

reprit & fit applaudir dans le *Drame de la rue de la Paix*, un de ces aventuriers du monde interlope qui dissimulent leur bassesse sous un vernis de distinction. Berton rendit merveilleusement ce rôle, auquel il donna un relief & un réalisme saisissants.

Engagé volontaire dans un régiment de marche, il fit, en 1870, la campagne du siége de Paris. Après la guerre, il ne reparut qu'une fois sur la scène pour créer au théâtre Italien le rôle du duc de Nevers, dans les *Deux Reines*, de M. E. Legouvé, pièce qui, malgré des qualités de style, malgré l'intérêt de la situation & la musique des chœurs, composée par Gounod, n'eut qu'un nombre restreint de représentations.

Frappé peu de temps après, dans la force de l'âge, par un mal sans remède, il mourut après un an de souffrances, le 17 janvier 1874.

ROLES CRÉÉS PAR BERTON

1838	De Thorcy. .	*Faute de s'entendre*, de Ch. Duveyrier.
—	Don Balthasar.	*Maria Padilla*, d'Ancelot.
—	Un Officier. .	*Le Ménestrel*, de Camille Bernay.
1839	De Commentel	*Les Serments*, de Viennet.
—	Léon	*Le Susceptible*, d'Amédée de Beauplan.
—	Gustave . . .	*l'Ami de la Maison*, de *** (El. de Vaulabelle.)

ÉLISABETH-RACHEL FÉLIX

RACHEL

1838 — 1858

DANS une modefte auberge du petit village de Mumph, près d'Aarau, canton d'Argovie (Suiffe), la femme d'un pauvre colporteur ifraëlite, nommé Jacob Félix, mettait au monde, le 28 février 1821, une fille à laquelle on donna le prénom d'*Elifabeth* (1).

(1) Cette naiffance n'eft conftatée fur aucun regiftre civil ou religieux. Le bourguemeftre d'Aarau mentionne feulement que la femme d'un colporteur eft accouchée d'un enfant du fexe féminin dans le village de Mumph, fans indication de famille ni de religion. Ainfi, celle qui plus tard a rempli du bruit de fa renommée l'Europe & le Nouveau-Monde, excité l'admiration des empereurs & des rois, & conquis la gloire & l'opulence, n'avait pas, ce qui eft le patrimoine du plus humble & du plus pauvre des enfants du peuple... un acte prouvant fon identité.

Nous reproduifons ici la copie d'un témoignage qui mérite d'être mentionné & que nous devons à


J. M. Fingere sc

RACHEL
Comédie françoise
1838 - 1858

Ils ne ſoupçonnaient pas, les parents de cette enfant, dont la naiſſance venait aggraver encore les difficultés de leur poſition, déjà fort embarraſſée, qu'elle ſerait un jour pour eux une ſource de fortune. Après les quelques jours de repos néceſſaire au rétabliſſement de la mère, la pauvre famille reprit le cours de ſes pérégrinations. Ce n'eſt qu'au bout d'une dizaine d'années, après avoir parcouru la Suiſſe & l'Allemagne, que la famille Félix revint en France & s'établit à Lyon : la mère, Eſther Haya, comme revendeuſe à la toilette, & le père, en eſſayant de donner des leçons d'allemand. De ſon coté la petite Eliſa, on l'appelait ainſi par abréviation, allait, accompagnée de ſa ſœur aînée, chanter dans les cafés en vendant des oranges, afin d'ajouter aux chétives reſſources de la famille. Les deux fillettes devaient rapporter chaque ſoir au logis une certaine ſomme

l'obligeance de M. le bourguemeſtre d'Aarau :

« Les ſouſſignés, maire & habitants de Mumph, ſe rappellent de « la manière la plus poſitive & « déclarent que dans l'année 1821 « & vers la fin du mois de février, « une femme encore jeune, ap- « partenant à la religion iſraëlite, « eſt arrivée à l'auberge du *Soleil* « & qu'elle y eſt reſtée environ « quinze jours ; elle habitait la « chambre n° 13, à l'étage ſupé- « rieur. Elle a été ſervie par une « femme iſraëlite comme elle & « qu'elle avait amenée, & quelques « jours après (vraiſemblablement le « 28 février), elle y a été accouchée « par la ſage-femme Thereſa Töni, « du même endroit, & a mis au « monde une petite fille. Pluſieurs « Juifs de paſſage en ce moment, « particulièrement Iſaac & Merg, « lui faiſaient viſite & ſe réjouiſſaient « avec elle des bons traitements « qu'on lui faiſait dans cette auber- « ge. Les frais de nourriture, de « logement & de ſervice ont, d'ail-

que la maîtresse d'un café voisin, prise de compassion pour ces pauvres enfants, compléta plus d'une fois. Cette dame, venue plus tard habiter Paris, fut accueillie avec joie par Rachel, mais bientôt on cessa de la voir, &, ajoute l'écrivain qui rapporte ce fait : « Je voudrais pouvoir dire que ce ne fut « point la faute de celle qui avait reçu le bien- « fait. (1) ».

Ces années de misère laissèrent dans l'âme de la jeune fille une impression profonde & douloureuse, qui explique, sans l'excuser complètement, l'avidité dévorante & la soif du gain qui, dans le cours de sa brillante carrière, fut un des traits distinctifs de son caractère.

Peut-être aussi peut-on y retrouver, accru par les fatigues de ses excursions artistiques autant que financières, le germe du mal impitoyable qui l'enleva si

« leurs, été payés au comptant. « Si elle s'appelait *Theresa Félix*, « si son mari absent s'appelait *Jacob Félix*, & si la nouvelle née a « reçu le prénom d'*Elisa* ou de « *Rachel*, on ne peut l'affirmer « avec certitude, puisque les per- « sonnes qui, à cette époque, te- « naient l'hôtel du *Soleil*, ne se « rappellent plus du nom de fa- « mille des hôtes en question, & « que l'on n'a trouvé sur le séjour « & l'accouchement de la femme « juive aucun renseignement, ni à « la paroisse, ni chez le bourgue- « mestre de la commune. »

Mumph, 14 mars 1840. Signé par le bourguemestre de cette époque, Fr. Antoine Rau, Fr. Joseph Waldemayer, au *Soleil d'Or*, Fr. Rau, maître d'école, J. Mosth.

Signatures & authenticité des témoins légalisées par le curé J.-Ant. Vogelin & le bourguemestre Fr. Rau.

(1) Rachel. Détails inédits, par A.-P. Mantel. Paris, A. Delahays, 1858.

prématurément, après avoir expié par deux années de souffrance, sans espoir de guérison, ses triomphes éclatants & jusqu'alors sans exemple dans les fastes du théâtre.

Las d'une lutte incessante contre l'adversité, le couple Félix résolut d'abandonner Lyon pour Paris, où il arriva en 1832.

Outre Sophie & Elisa (1), trois autres enfants, Raphaël, Rébecca & Lia, composaient cette famille, augmentée encore, en 1835, d'une nouvelle fille, Dinah (2).

Recommandées par quelques co-religionnaires, les deux aînées furent présentées à Choron (3), fondateur d'un institut musical, qui les admit comme pensionnaires. Il ne tarda pas à reconnaître que la petite Elisa n'avait aucune aptitude pour le chant

(1) Ce n'est que par la suite qu'elles échangèrent ces noms contre ceux de *Sarah* & de *Rachel*.

Née à Obrooth, près de Francfort-sur-le-Mein, le 1er février 1819, Mlle Sarah Félix, débuta à l'Odéon, le 29 février 1843, par le rôle d'Elmire dans *Tartuffe*.

Quelques années plus tard, en novembre 1852, elle débuta à la Comédie-Française. Mais le peu de consistance de son talent ne lui permit pas de s'y maintenir.

Une autre sœur de Rachel, Adélaïde, dit *Lia*, artiste de beaucoup de talent, est née à Saumur, le 6 juillet 1830.

(2) Aujourd'hui sociétaire de la Comédie-Française, à laquelle elle appartient depuis le 25 juin 1862, Mlle Dinah Félix a su s'y créer, par son jeu vif & spirituel, une place distinguée.

(3) Choron avait créé avec ses propres ressources une école de jeunes élèves, pris un peu partout, & qu'il destinait au chant. Il suffisait qu'un enfant eût un peu de voix pour qu'il se chargeât de faire à ses frais son éducation musicale.

& que tous ſes efforts ſeraient infructueux pour en faire une muſicienne. Croyant, au contraire, diſcerner chez elle du goût pour la poéſie, il la ſignala à Saint-Aulaire, du Théâtre-Français, avec qui il était lié. Celui-ci tenait une école de déclamation & formait les jeunes gens des deux ſexes à un art dans lequel il n'était lui-même & ne fut jamais qu'un modeſte praticien. C'eſt bien à lui que ſe pouvait appliquer ce mot d'Arnal dans une pièce de ſon répertoire : « C'eſt un bon profeſſeur, mais il ne pratique pas. »

La petite Eliſa quitta donc l'école de Choron pour la claſſe de Saint-Aulaire, bien qu'elle n'y trouvât pas les mêmes avantages, les élèves n'étant que des externes. Il avait établi ſon cours pratique dans l'ancienne ſalle du théâtre Molière, où il faiſait jouer à ſes élèves les tragédies & les comédies du vieux répertoire. Ce nouveau genre d'étude plaiſait fort à la future Rachel qui, dotée d'une mémoire prodigieuſe, l'eut bientôt meublée de tous les rôles claſſiques. Ses progrès devenaient chaque jour plus ſenſibles & « elle paſſait d'un emploi à un autre, « changeant de ton & de manières, ſelon le caractère « des rôles qu'elle jouait. » (1). Son inſtinct dramatique ſe manifeſtait de plus en plus & commença à attirer l'attention ſur elle. Saint-Aulaire qui l'avait priſe en affection, & déſirait lui être utile, s'était

(1) Eugène Laugier. *La Comédie-Françaiſe depuis* 1830. Paris, 1844.

employé pour la faire engager par la Comédie-Françaiſe pour les rôles d'enfants. Il lui avait obtenu une audition, à la ſuite de laquelle on l'engagea à raiſon de 800 fr. Elle devait débuter par le petit rôle de Babet dans la *Fauſſe Agnès*. Par quel motif ne fut-il pas donné ſuite à cet engagement? Nous l'ignorons.

M. Védel, alors caiſſier de la Comédie-Françaiſe, étant un jour allé par haſard à un des exercices publics de la ſalle Molière, aſſiſta à une repréſentation d'*Andromaque*, où le rôle de la veuve d'Hector était rempli par la petite transfuge de l'école de Choron. En dépit de ſon apparence chétive, que ne relevait pas ſa miſe des plus meſquines, il reſta frappé de ſa diſtinction native & de la correction, de la pureté de ſa diction. Il en parla à Jouſlin de la Salle, directeur du Théâtre-Français, qui promit de s'y intéreſſer & de demander au miniſtre ſon admiſſion au Conſervatoire. Effectivement, peu de jours après, un arrêté miniſtériel l'admettait dans cet établiſſement avec une allocation annuelle de 600 francs, à titre d'encouragement (1). Rachel avait à cette époque quinze ans & ſept mois.

Mais la jeune fille ne tarda pas à regretter ſon petit théâtre de la rue Saint-Martin. Car, ſoit que le

(1) Cette gratification de 600 fr. accordée par le miniſtre ne lui fut pas plus payée que ne l'avaient été les 800 fr. dont il a été parlé précédemment.

premier feu de l'enthousiasme fût éteint, soit que son aspect chétif & souffreteux ne la rendît pas sympathique, il est positif que, loin de l'encourager dans ses études, on la dédaignait au point de ne lui donner que les rôles les plus infimes (1). Aussi, rebutée de ces dédains, elle quitta le Conservatoire, le 24 janvier 1837, quatre mois après y être entrée.

Lorsque Védel, peu de temps après, succéda à Jousslin de la Salle, il se trouva tellement absorbé par les soins de sa direction, qu'il oublia tout-à-fait sa petite protégée & jusqu'à son nom même. On voit par ce qui précède que jusqu'à ce jour, les circonstances ne s'étaient guère montrées favorables à celle dont le nom devait avant peu avoir tout le retentissement de la célébrité. Saint-Aulaire, toujours animé pour elle des sentiments d'intérêt qu'elle lui avait inspirés dès l'origine, ne cessait de la prôner devant qui voulait l'entendre. Delestre-Poirson, directeur du Gymnase-Dramatique, frappé de ces éloges enthousiastes, tint à juger par lui-même de leur valeur. Frappé de ses dispositions théâtrales, il résolut de lui faire jouer le rôle principal dans la *Vendéenne*, petit drame nouveau, mêlé de couplets, de Paul Duport. Il l'engagea pour quatre années,

(1) Et, cependant, lorsqu'elle avait comparu, le mardi 20 décembre 1836, devant l'aréopage du Conservatoire, composé de *Cherubini*, directeur, de D'*Hanneville*, administrateur, de *Michelot*, de *Samson* & de *Provost*, ces cinq membres avaient été enthousiasmés de ses qualités remarquables & des belles espérances qu'elle faisait déjà concevoir.

aux appointements de 4,000 francs la première ; 5,000 la seconde, & 6,000 pour les deux dernières. C'était le pactole ! Hélas non ! C'était une nouvelle déception.

Le mardi, 4 avril 1837, Rachel débuta à ce théâtre. Malheureusement, la pièce n'eut pas le succès sur lequel on comptait, & la débutante, dépourvue de charmes extérieurs, malgré quelques éclairs de talent dans les passages dramatiques de son rôle, & l'expression accentuée avec laquelle elle détailla & mima un couplet, partagea le sort de l'ouvrage (1).

On voulut l'essayer ensuite dans une pièce du répertoire courant & on lui fit jouer le rôle de Suzette du *Mariage de raison* ; elle y parut terne, surtout quand on la comparait à la charmante interprète (2) de ce personnage, qui, en bienveillante camarade, lui avait donné des conseils pour ce rôle, une de ses plus brillantes créations.

Après cette nouvelle épreuve, il fallut bien reconnaître que la place de Rachel n'était pas dans un théâtre de genre, & Delestre-Poirson, le premier, lui conseilla de laisser le Gymnase pour des visées plus hautes où elle trouverait l'emploi de ses qualités sérieuses qui, sur une scène secondaire, deve-

(1) Bouffé assistant à une répétition de la *Vendéenne*, avait été frappé de ce jeu sobre & énergique, & avec son expérience, avait dit : « Il y a quelque chose chez cette jeune fille ; mais sa place n'est pas ici. »

(2) Léontine Fay, depuis Mme Volnys.

naient des défauts. Tout en réſiliant ſon engagement, il continua de la rétribuer comme ſi elle était encore sa penſionnaire.

C'eſt à cette époque qu'elle reçut les leçons de Samſon, qui, s'il n'a pas créé le talent de Rachel, l'a, du moins, dirigé & développé.

Enfin, après divers ajournements, juſtifiés par le déſir de ſon profeſſeur de lui faire travailler ſes rôles de débuts, Rachel ſe ſentant plus impatiente que jamais de hâter le jour de la grande épreuve, il fut décidé qu'elle débuterait ſur la ſcène françaiſe, le 12 juin 1838, par le rôle de Camille, dans *Horace*.

A cette date, en effet, par une belle & chaude ſoirée d'été, elle fit ſa première apparition devant un public clairſemé qui fit entendre à pluſieurs repriſes un murmure de ſatisfaction; mais qui, néanmoins, pour être hiſtorien impartial, ne ſe montra pas autrement frappé des mérites de la débutante. Quatre jours après, elle fit ſon ſecond début dans *Cinna*, rôle d'Emilie; le 20, elle joua de nouveau Camille à l'Odéon (1) &, le ſurlendemain, au Théâtre-Français. Elle aborda, le 9 juillet, le rôle d'Hermione, dans *Andromaque*. Sans pouſſer plus loin cette nomenclature, diſons que du 12 juin au 19 novembre, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de cinq mois, on ne

(1) A cette repréſentation, la ſeule qu'elle ait donnée à ce théâtre dans ſes débuts, elle fut ſifflée par un ſeul individu, dont on fit juſtice, il eſt vrai; mais le fait n'en eſt pas moins aſſez curieux pour être conſtaté.

(Védel. *Notice ſur Rachel.*)

la vit que dans ſix rôles différents, mais qui permirent, par leurs caractères divers, leurs paſſions oppoſées, d'étudier & de juger cette organiſation exceptionnelle, ſi admirablement douée & qui venait de ſe révéler ſi ſpontanément. Ajoutons que ce n'a été qu'à partir du 23 ſeptembre que, d'une moyenne de 724 francs, les recettes montèrent à celle de 4,880 francs.

Pris, en quelque ſorte, au dépourvu, la critique & le public avaient fini par comprendre qu'ils ne ſe trouvaient point en préſence d'une débutante ordinaire. La flamme intérieure ſe manifeſtait chez elle & illuminait ſon rôle de lueurs ſoudaines & inconnues qui ajoutaient à ſon énergie naturelle & n'ôtaient rien à ſa nobleſſe & à ſa grâce, non plus qu'à la dignité du geſte. Rendons lui cette juſtice : cette célébrité qui s'impoſait comme une mode nouvelle & qu'il n'était même pas permis de diſcuter, Rachel s'appliquait à la juſtifier, en prouvant qu'elle brûlait véritablement du feu ſacré. Inſenſiblement, ce rare public des premiers jours devint la foule & la jeune tragédienne mit tout Paris en émoi. Les recettes de la Comédie-Françaiſe qui, depuis longtemps en avait perdu l'habitude, devinrent coloſſales. Il était, dès lors, de toute équité que celle à qui elle s'en trouvait redevable, reçût une part plus large dans la rémunération de ſes ſervices; mais de 4,000 francs de traitement qu'elle touchait alors, paſſer bruſquement à des appointements de 40,000 francs,

c'était là une prétention un peu forte ; & telle était pourtant celle du père de Rachel. Ce ne fut pas sans de vifs débats qu'on parvint à le ramener à des idées moins déraisonnables & à se contenter du chiffre plus modeste de huit mille francs de traitement annuel, augmenté d'une gratification mensuelle de mille francs : ce qui portait l'ensemble des émoluments à vingt mille francs.

Sur ces entrefaites, eut lieu la reprise de *Bajazet*, le 23 novembre. Ce fut tout un événement. Rachel, dont une des rares qualités était de ne pas connaître le sentiment de la peur, entra ce soir là en scène avec appréhension ; ses facultés étaient comme paralysées ; sa déclamation était froide, incolore ; son geste même n'était plus en harmonie avec sa parole : la soirée, en un mot, fut désastreuse. L'hostilité qui, depuis plusieurs mois, fermentait entre une nombreuse fraction des sociétaires & leur directeur, les aveuglait au point, qu'au détriment même de leur fortune, la plupart d'entre eux se réjouissaient de l'échec de l'actrice & mettaient tout en œuvre pour empêcher une seconde épreuve ; mais vainement. Védel réclama énergiquement la suite des représentations, & Rachel, bien que mineure, résista à son père lui-même, qui, après l'insuccès du premier soir, avait déclaré que sa fille ne rejouerait pas Roxane. On sait ce qu'il advint ; les représentations de *Bajazet* recommencèrent & un immense succès couronna la persistance du directeur & la résistance de la tragédienne.

Le public ſe portait de plus en plus à ſes repréſentations ; & bientôt l'ariſtocratie du faubourg Saint-Germain, autant que celle de la finance, ne ſe contenta plus de l'applaudir ſur la ſcène. Les ſalons les plus brillants, ceux même de Mme Récamier s'ouvrirent devant Rachel ; il n'y avait plus de bonne fête, ſi elle ne faiſait partie du programme, Elle eut l'honneur de réciter des vers en préſence de l'illuſtre auteur du *Génie du Chriſtianiſme*, dans une réception matinale qui eut lieu à l'Abbaye-aux-Bois (1).

Cet engouement général donna à réfléchir à la famille Félix. Une fille, dont la popularité, diſons mieux, la célébrité prenait une telle extenſion, ne lui ſembla plus ſuffiſamment rétribuée avec les *mai-*

(1) Elle venait de réciter la ſcène de *Polyeucte*, où Pauline parlant à ſon père, dit :

> Mon époux en mourant m'a laiſſé ſes lumières ;
> Son ſang dont les bourreaux viennent de me couvrir,
> M'a deſſillé les yeux & me les vient d'ouvrir :
> JE VOIS, JE SAIS, JE CROIS ! Je ſuis déſabuſée.

lorsqu'on annonça une viſite inattendue, celle de l'archevêque de Bordeaux. Par un ſcrupule de délicateſſe facile à comprendre, Mlle Rachel ne voulut pas continuer devant le prélat le rôle de Pauline & mentir devant un miniſtre de l'Egliſe catholique, en diſant : *je vois, je ſais, je crois !*

« Si Monſeigneur veut bien le permettre, dit-elle avec la bonne grâce la plus reſpectueuſe, je dirai des vers d'*Eſther*... »

Quand Mlle Rachel eut dit, l'archevêque lui adreſſa les plus vifs éloges. « Pour déclamer ſi bien de ſi beaux vers, il faut éprouver tous les ſentiments qu'ils expriment »

Mlle Rachel, faiſant la plus charmante révérence, répondit alors les yeux baiſſés, mais avec aſſurance : « Monſeigneur, je crois ! »

(*Mémoires d'un Bourgeois de Paris*).

gres émoluments que nous avons rappelés plus haut. Ce n'était plus vingt mille francs que le *père de l'enfant* trouvait bon d'exiger en 1839, mais bien douze mille francs de traitement fixe : une allocation annuelle de pareille fomme, prélevée fur la fubvention; 3 à 500 francs de feux par repréfentation; le titre de Sociétaire à part entière & quatre mois de congé : ce qui, en définitive, équivalait à une *modefte* fomme de foixante mille francs. C'était à prendre ou à laiffer.

Excufez du peu! comme difait Vernet dans le *Père de la Débutante.*

On comprendra fans peine la ftupeur jetée par cet *ultimatum* au fein de la Comédie-Françaife. Une fcène très-vive eut lieu, dit-on, à cette occafion, entre Rachel & fon ex-profeffeur Samfon qui, indigné, faifit une ftatuette, & s'écria : « Votre talent « fera brifé comme je brife votre image. » Puis, montrant la porte à la jeune fille : « Sortez! » lui dit-il, avec un gefte & un accent dont celle-ci put faire fon profit dans la fameufe fcène de Roxane avec Bajazet.

La preffe prit généralement parti contre la tragédienne & blâma fa rapacité précoce. Jules Janin, lui-même (1) qui prétendait avoir créé l'artifte, fe

(1) Sept villes dans l'antiquité fe font difputé la gloire d'avoir donné le jour à Homère, & pourtant, ce problème hiftorique n'a point encore été réfolu. De même, lorfque l'attention publique fe porta fur Rachel, confidérée comme l'efpoir d'un glorieux avenir pour la tragé-

rangea du bord de ses confrères ; mais le public qui, sauf de rares exceptions, se préoccupe peu de ces questions d'argent, de ces querelles de coulisses, le public ne continua pas moins d'acclamer ce talent hors ligne, à qui il devait la résurrection radieuse des chefs-d'œuvre de la scène ; tandis que d'autre part l'influence dominatrice de la haute société couvrait de son égide celle qui était l'idole du jour.

Le 28 février 1839, Rachel ajouta à son répertoire le rôle d'Esther, où elle prêtait encore, s'il est possible, un nouveau charme à la poésie harmonieuse de Racine : Laodice, dans *Nicomède* (9 avril 1840) ; Pauline, dans *Polyeucte* (18 mai), où elle s'éleva si haut, & *Marie-Stuart*, qu'elle joua, le 22 décembre suivant, au retour d'un congé de trois mois (1). On trouva que dans ce dernier ouvrage le personnage altier d'Elisabeth lui aurait mieux convenu que celui

die, ce fut à qui en aurait été *l'inventeur*. Saint-Aulaire, Védel, Jousslin de la Salle, Delestre-Poirson, Samson revendiquèrent à qui mieux-mieux cette bonne fortune. Il s'éleva même, à ce sujet, entre ce dernier & le célèbre critique du *Journal des Débats* une polémique assez virulente, où les rieurs ne furent pas tous du côté du *Prince* des critiques.

(*Lettre à M. Jules Janin, par Samson.*)

(1) Le 15 juin, Rachel prit un congé de trois mois & alla donner des représentations à Rouen ; de là, à Lyon ; partout fêtée & applaudie.

Dans cette dernière ville, il lui vint la fantaisie d'aller visiter les cafés dans lesquels tout enfant, au temps de sa misère, à peine couverte de vêtements sordides, elle allait chanter ou réciter des fables, en échange de quelques aumônes.

En traversant Châlon-sur-Saône,

de l'infortunée reine d'Ecosse. C'était une actrice, nommée Maxime, engagée depuis quelques mois à ce théâtre où elle avait débuté assez heureusement dans le rôle de Phèdre, qui en était chargée. La jalousie, causée par les succès de Rachel, qui pour être à l'état latent n'avait pas abdiqué ses droits, résolut de lui opposer cette prétendue rivale en les mettant en présence, & *Marie-Stuart*, fut la pièce choisie pour servir de champ-clos. Peu s'en fallut qu'on ne vît en cette circonstance se reproduire les luttes qui, au siècle dernier, signalèrent les débuts de Mlle St-Val aînée avec Mme Vestris, & à une époque plus rapproché de nous, celles de mesdemoiselles Duchesnoy & Georges. Mais l'issue ne pouvait être douteuse; & les efforts de Mlle Maxime qui, certes, n'était point une actrice à dédaigner, sa puissance de volonté vinrent se briser contre le talent prédestiné de Rachel.

Il fallut bien que la Comédie-Française, songeât, en 1841, à renouveler l'engagement de la tragédienne en vogue, la conclusion de cette importante

elle alla aussi voir une dame Vanhove, sage-femme de son état, qui, à l'époque de sa vie nomade, avait plus d'une fois recueilli la jeune chanteuse des rues.

Lorsque Rachel parvint à l'apogée de sa renommée & de sa fortune, elle envoya de nombreux cadeaux à cette dame, dont le fils est encore aujourd'hui coiffeur à Châlon-sur-Saône.

C'est en revoyant ces lieux, jadis témoins de sa détresse, qu'elle aurait pu s'écrier avec le poète tragique :

« Un jour..... apporte quelquefois d'étranges changements... «

(Warwick).

affaire devenant pour elle une queſtion de vie ou de mort. L'opération fut déſaſtreuſe; car en la recevant ſociétaire, on lui affecta un traitement énorme de 60,000 fr., garantis ſur la ſubvention, des feux & trois mois de congé.

Il n'était pas douteux que Rachel avait rendu les plus grands ſervices au Théâtre-Français en provoquant la réaction qui, ſeule, pouvait le ſauver de la ruine, & lui avait ramené un public qui en avait oublié le chemin; mais exiſtait-il une juſte proportion entre les ſervices rendus & la rémunération?

Au mois de mai de cette année, elle ſe rendit à Londres, où ſon début eut lieu le 15, ſur le théâtre de Sa Majeſté, dans *Andromaque*. Une mépriſe aſſez gaie ſe produiſit au premier acte. L'actrice chargée de ce rôle, & qui n'avait aucune notoriété, poſſédait, du moins, à défaut de talent, une beauté remarquable. La brillante aſſiſtance qui attendait impatiemment l'entrée de Rachel (Hermione ne paraît qu'au deuxième acte), à la vue de Mlle Larcher qu'elle prit pour la célèbre tragédienne, l'accueillit avec des *hourrah* frénétiques, non interrompus juſqu'à l'entrée d'Hermione, qui bientôt ramena magiſtralement à elle ces hommages bruyants, un inſtant détournés de leur voie.

Admiſe dans les ſalons de la plus haute ariſtocratie anglaiſe, reçue à Windſor, Rachel figura dans une fête ſplendide, où le chant & la muſique inſtrumentale formaient le complément de la repréſentation

qui se composait du 1er & du 3e acte de *Bajazet* & du 4e d'*Andromaque*. Elle fut présentée par la duchesse de Kent à la reine qui l'accueillit grâcieusement & lui fit don d'un riche bracelet, autour duquel étaient tracés ces mots, en pierres précieuses : *Victoria reine à Mademoiselle Rachel* (1).

Tout en rendant justice à l'admirable talent avec lequel cette sublime artiste exprimait les passions violentes & énergiques de l'amour dédaigné, de la jalousie, de l'ironie & de la haine, on lui contestait le don de la sensibilité & l'effusion des sentiments doux & attendris. C'est, sans doute, afin de répondre à ces reproches, ou plutôt à ces regrets, qu'elle voulut, de retour à Paris, se produire dans deux rôles qui, bien que d'inégale valeur, lui offriraient le moyen de confondre ces critiques, suivant elle, injustes.

Le 19 janvier 1842, elle jouait Chimène, & le 7 mai, *Ariane* : double tentative, qui dut son succès passager bien plus à la curiosité du public qu'à l'interprétation de l'artiste.

Une nouvelle campagne qu'elle fit en Angleterre, au commencement de juillet, fut moins heureuse que celle de l'année précédente & l'étoile de Rachel pâlit cette fois devant le succès qu'obtenaient en ce même moment à Londres Déjazet & Bouffé. Aussi se hâta-t-elle de gagner la Belgique, où, du

(1) Et non *Victoria à Rachel*, comme on l'a dit à tort.

22 juillet au 29 août, elle donna une ſérie de repréſentations qui, malgré une notable augmentation du prix des places & les grandes chaleurs, attirèrent conſtamment la foule au théâtre.

C'eſt au commencement de l'hiver de 1843, que voulant frapper un grand coup, elle aborda, pour la première fois, le 21 janvier, le rôle de *Phèdre* qu'elle étudiait depuis longtemps & qui, à notre ſens, avec ceux de *Roxane* & de *Pauline* eſt reſté le plus beau fleuron de ſa couronne tragique. Elle avait à lutter contre les ſouvenirs encore ſi vivaces laiſſés par Mlle Ducheſnoy dans ce rôle, l'un des plus beaux & des plus difficiles de la ſcène (1).

Ainſi qu'il advenait preſque toujours, à chaque pièce nouvelle, la première repréſentation trouvait Rachel héſitante, incertaine de ſes effets; c'eſt ce qui lui arriva pour ce rôle, dont la reſponſabilité eſt ſi lourde. On lui reprocha d'y être trop jeune (joli défaut!) de ne pas avoir ſaiſi les contraſtes, les nuances. Il y avait du vrai dans ces critiques dont, au reſte, elle fit ſon profit, puiſque, en moins de deux années, ce rôle devint un de ſes triomphes (2).

Cependant, bien qu'on fût forcé par l'évidence de

(1) Nous devons rendre juſtice à qui de droit, & conſtater ici que Mlle Maxime avait joué ce rôle bien avant que Rachel ſongeât à l'eſſayer & qu'elle y avait produit une grande ſenſation. *Suum cuique.*

(2) Une actrice étrangère, Mme Riſtori, qu'on voulut, bien à tort, lui oppoſer, ſe montra dans ce même rôle de Phèdre italianiſé, & ne fit que mieux reſſortir la ſupériorité de la tragédienne françaiſe.

reconnaître à la jeune tragédienne un immenſe talent, comme depuis cinq ans qu'elle appartenait à la Comédie-Françaiſe, elle avait paru ſeulement dans le vieux répertoire tragique, ſes adverſaires lui refuſaient la faculté de créer un rôle nouveau. Sous peine de voir cette allégation devenir une vérité, elle était donc tenue de leur prouver le contraire. Juſque-là, elle s'était contentée de faire remettre deux tragédies, repréſentées ſous la Reſtauration & qui avaient fait leur temps : *Frédégonde & Brunehaut*, de N. Lemercier, & *Jeanne d'Arc*, d'Al. Soumet. Ces deux repriſes n'avaient eu qu'un réſultat négatif à tous les points de vue. Enfin, le 24 avril 1843, l'annonce d'une *Judith*, dont le nom de l'auteur n'était un myſtère pour perſonne, amena au Théâtre-Français l'élite de la ſociété pariſienne & de la littérature, ainſi que les nombreux admirateurs de l'actrice. Mais le ſuccès ſur lequel on comptait fit défaut & l'effet de la pièce fut des plus médiocres ; ſeuls, les coſtumes ſplendides de l'héroïne captivèrent l'attention. Un incident burleſque, cauſé par l'effarement d'un petit chat fourvoyé ſur la ſcène & qui, dans ſon effroi, ne ſavait où ſe réfugier, provoqua un moment d'hilarité dont l'ouvrage ſe reſſentit. Il ſe traîna péniblement pendant huit repréſentations, & tout fut dit.

Rachel avait éprouvé à la ſuite de cette chute, car c'en était une, qui donnait gain de cauſe à ſes détracteurs, un grand découragement. Auſſi, l'époque

à peine arrivée de ſon congé annuel, s'empreſſa-t-elle de partir pour la Suiſſe, d'où elle ſe rendit enſuite dans le midi de la France (1), avant de rentrer dans la capitale où les ſoins de ſa ſanté, qui commençait à lui inſpirer quelque inquiétude, lui firent refuſer toutes les invitations dont on l'aſſaillait, en allégant pour prétexte, que les artiſtes avaient beſoin de repos & de recueillement.

Le 6 janvier 1844, elle joua *Bérénice*, de Racine &, le mois ſuivant, Iſabelle, dans le *Don Sanche d'Arragon*, de Corneille (2). Quoique charmante dans ces deux rôles, elle ne les conſerva pas dans ſon répertoire. Elle créa, en juin, le rôle de Catherine II, dans la pièce d'Hippolyte Romand, qui n'obtint qu'un ſuccès inſignifiant.

Il faut reconnaître que la chance avait été peu favorable à Rachel en fait d'ouvrages nouveaux ; & l'effet négatif de ſes deux précédentes créations, bien que pouvant en grande partie être attribué à la faibleſſe des œuvres elles-mêmes, n'en avait pas moins été pour elle un ſymptôme fâcheux, lorſque au printemps de 1845, une tragédie nouvelle, *Virginie*, par Latour Saint-Ybars, vint lui fournir l'occaſion

(1) A Marſeille elle donna un certain nombre de repréſentations, pour chacune deſquelles elle recevait 8,000 fr. Dans tout l'éclat de leur renommée, Talma & M[lle] Mars n'avaient obtenu que 5,500 fr.

(2) Cette tragédie du grand Corneille avait été arrangée par J.-P. Planat, ancien profeſſeur de belles-lettres à Toulouſe, & père de M[me] Naptal-Arnault, actrice qui a eu quelque notoriété.

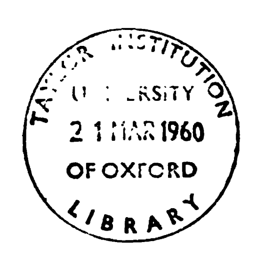
d'une revanche éclatante. Elle trouva dans la création de ce rôle, & particulièrement dans une ſcène avec Appius Claudius, d'admirables inſpirations, & « ſe releva plus applaudie, plus admirée & plus puiſſante que jamais (1). »

Au retour de ſon congé annuel, elle reparut dans cette même tragédie, &, quelques jours après elle reprit le rôle de *Phèdre*, où elle prouva victorieuſement qu'elle avait ſu mettre à profit les conſeils de la critique & ceux de ſes amis ; il reſte impoſſible, ſans l'avoir vue dans ce rôle, de ſe faire une idée juſte de ſa haute intelligence, de ſa profondeur de compoſition & de l'expreſſion de ſon jeu muet. Elle y excitait un véritable enthouſiaſme.

Le rôle d'Electre, dans *Oreſte*, de Voltaire, pièce tombée dans l'oubli depuis près d'un ſiècle, avait ſéduit, bien à tort, notre tragédienne, qui avait cru découvrir là des ſcènes dont l'énergie dramatique convenait à ſes qualités. Elle fit remettre cette pièce qui n'obtint aucun ſuccès. Rachel ne voulut pas pourtant s'avouer qu'elle s'était trompée, & s'obſtina à la maintenir pendant quelque temps au répertoire. Ce fut du talent dépenſé en pure perte.

Cette même année, elle entreprit un voyage en Hollande, & ſon influence ſur le caractère flegmatique de cette nation ſe traduiſit par 52,000 fr. de bénéfice en quinze jours.

(1) Jules Janin. *Rachel & la tragédie.*



Fatiguée par ſes fréquentes excurſions, elle ſollicita, à ſon retour, une prolongation de congé qu'on lui refuſa. Irritée, elle donna auſſitôt ſa démiſſion de ſociétaire, que l'on ne voulut point accepter, en arguant du décret de Moſcou qui exigeait qu'une démiſſion, pour être valable, fût donnée un an d'avance & renouvelée après le délai de ſix mois.

Dans une pièce de circonſtance, de Jules Barbier, jouée en 1847, à l'occaſion de l'anniverſaire de Molière, elle ſymboliſa la comédie ſérieuſe à côté de Mlle Auguſtine Brohan, repréſentant la comédie enjouée.

Peu de jours après la chute d'une tragédie nouvelle, le *Vieux de la Montagne* (6 février), dans laquelle elle rempliſſait le rôle de Fatime, Rachel ſe montra ſous le maſque d'*Athalie* (repriſe le 5 mars ſuivant). Elle ne fut guère plus heureuſe que dans la repriſe précédente. Elle manqua d'autorité & d'ampleur ; trop peu maîtreſſe d'elle-même dans le cours de la repréſentation, elle ne ſe retrouva que dans la dernière ſcène du cinquième acte, en lançant ſes imprécations :

« . . . . Dieu des Juifs, tu l'emportes !
« Oui, c'eſt Joas : je cherche en vain à me tromper. »

Lors d'un troiſième voyage qu'elle fit à Londres, dans l'été de cette même année, Rachel partagea avec Jenny Lind la faveur du public anglais. C'eſt à

cette époque qu'elle rifqua dans le domaine de Mlle Mars une tentative, couronnée de peu de fuccès, en jouant Célimène, du *Mifanthrope* (1). Déjà, à Paris, elle avait voulu fe paffer la fantaifie de jouer Marinette, du *Dépit amoureux* & Dorine, du *Tartuffe*; car, chofe étrange, depuis fes commencements à l'école de Saint-Aulaire, elle avait confervé une prédilection pour les rôles de *foubrettes* : prédilection que nous n'héfitons pas à qualifier de malheureufe.

Bien que le peu de fuccès de *Judith* eût dû la mettre en garde contre une nouvelle tragédie de Mme de Girardin, elle confentit à jouer une *Cléopâtre* due à la plume de cette dame qui, fi elle ne fut qu'un médiocre auteur tragique, n'en n'a pas moins été une femme très-diftinguée. Cette *Cléopâtre*, plus langoureufe que tragique, où le talent de la tragédienne ne trouvait pas fon emploi, n'obtint qu'une durée éphémère. A la treizième repréfentation, l'actrice, laffe de jouer un rôle incolore, demeura trois mois éloignée du théâtre, fous prétexte de foins à donner à fa jeune fœur. Elle ne reparut fur la fcène que le 13 mars 1848, dans *Horace*. La révolution de février avait eu lieu dans l'intervalle & les événements qui la fuivirent portèrent à la profpérité des théâtres

(1) Dans une lettre qu'elle écrivait de Londres à Mme Samfon, elle parle du fuccès qu'elle a obtenu dans ce rôle, où elle eft perfuadée « que fi Samfon veut fe mettre « en tête de lui bien apprendre « Célimène, elle aura un fuccès « fur la grande fcène françaife. »

une atteinte fenfible. C'eft alors que, moins par opinion politique que pour relever la fortune de la Comédie-Françaife, elle eut l'idée de chanter, ou plutôt de déclamer la *Marfeillaife*. On fe rappelle encore aujourd'hui l'enthoufiafme fiévreux qu'elle excita & qui, de Paris, gagna les départements, où elle la colporta pendant une partie de l'année.

Avant de s'éloigner de la capitale, elle voulut, par un caprice de grande artifte, jouer dans la *Lucrèce*, de Ponfard, retirée, fur fa demande, de l'Odéon, le double rôle de Lucrèce & de Tullie. Dans le premier, elle fit oublier fans peine Mme Dorval. De retour, en octobre, elle joua le rôle d'Agrippine, de *Britannicus*; cette tentative fut malheureufe & elle ne la recommença pas. Eft-ce cet échec qui l'incita à offrir de nouveau fa démiffion (1)? Nous ne favons. Toujours eft-il que le Comité ne l'accepta pas plus que la première fois, & que le public, comme difpofé à brifer l'idole qu'il avait adorée, fembla prendre parti

(1) Dans cette lettre en date du 18 octobre, que nous avons fous les yeux, elle expofe tous les griefs qui l'ont portée à prendre cette réfolution extrême. « Déjà y dit-« elle, en 1846, j'ai voulu me re-« tirer, ayant eu alors beaucoup « à fouffrir du régime focial fous « lequel la Comédie-Françaife était « placée alors. Après la révolution « de février, mes camarades me « témoignèrent plus d'égards & je « donnai toutes les preuves de dé-« voûment dont j'étais capable. « Je fit l'abandon de 10,000 fr. « fur mes appointements. Depuis « on m'a accufée d'exercer une « influence fâcheufe & l'on m'a « deftituée.

« Je me retire devant la calom-« nie perfiftante.

(Collection d'autographes.)

contre la tragédienne ; car, tous les ſoirs, dans une revue donnée ſur un théâtre ſecondaire, les ſpectateurs ſifflaient vigoureuſement un couplet à ſa louange. Mais cette froideur céda enfin devant l'admirable talent de Rachel qui, en janvier 1849, rentra en conquérante par le rôle d'Hermione, où elle fut littéralement couverte d'applaudiſſements & de fleurs. Après avoir créé, le 22 mars, le rôle principal dans le *Moineau de Lesbie* (1), elle aborda enfin, le 14 avril ſuivant, le drame avec *Adrienne Lecouvreur*, pièce écrite ſpécialement pour elle & qui lui valut un ſuccès complet & qui devint populaire. Parmi les paſſages les plus applaudis, il faut citer le récit de la fable des *Deux Pigeons*, la ſéance chez Mme de Bouillon, où ſe trouve la terrible alluſion de *Phèdre*, les ſcènes d'amour & de jalouſie, & enfin, le réaliſme des derniers moments d'Adrienne.

A la ſuite d'une longue tournée en province qui dura tout un trimeſtre, traînant à ſa remorque une troupe d'artiſtes que tranſportait de ville en ville une vaſte diligence qui, ſauf le véhicule & le chiffre des recettes, rappelait les *Ragotin* & les *La Rancune* de Scarron, Rachel rentra dans ſa bonne ville de Paris, enchantée de ſa récolte financière, mais exténuée, à bout de forces. Elle avait, dans cet eſpace de temps, parcouru trente-cinq villes d'une extrémité de la France à l'autre & donné ſoixante & dix repré-

(1) Comédie en un acte & en vers, par Armand Barthet.

ſentations en quatre-vingt-dix jours : « Quelle route ! quelle fatigue, écrivait-elle à un de ſes amis ; mais auſſi quelle dot ! (1). »

Pour la troiſième fois elle renouvela ſa démiſſion que le Comité perſiſta à refuſer. Aucun des partis ne voulait céder ; on ſe diſpoſait de part & d'autre à plaider. Quelle aurait été la déciſion des juges, ſi l'on eût donné ſuite à cette affaire? A s'en rapporter aux témoignages de l'opinion publique, l'actrice ſe ſerait vue, ſans contredit, condamnée à la ſtricte exécution de ſon engagement librement contracté. Mais ainſi que dans les comédies de l'antiquité, *le Deus ex machinâ* mit fin au débat avant qu'il ne fût entamé. Le 15 novembre, l'autorité ſupérieure nommait M. Arſène Houſſaye, commiſſaire-adminiſtrateur de la Comédie-Françaiſe, &, en aboliſſant les priviléges du Comité, tranſportait tous ſes pouvoirs à l'adminiſtrateur.

C'était, en définitive, Rachel qui gagnait ſon procès, puiſqu'elle s'empreſſait de contracter avec celui-ci un ſplendide engagement. Sa réputation était alors à ſon apogée : toute-puiſſante au théâtre, elle faiſait durement ſentir ſon pouvoir aux autres artiſtes qu'elle tenait à diſtance & dont elle ne ſe montra jamais la camarade, dans la bonne & franche acception du

(1) A propos de ſon frère qui cette fois, comme en mainte autre, fut le chef de ſes expéditions théâtrales, elle diſait gaîment : « Raphaël eſt un véritable Juif errant ; c'eſt moi qui ſuis ſes cinq ſous. »

mot. Elle n'atténuait pas par ſes façons d'agir ce qu'avaient d'inique ſes prétentions, ſes caprices & ſes volontés impérieuſes. Entourée à la ville & dans ſa loge de flatteries intéreſſées & d'adulations exagérées, elle vivait en dehors de la vie commune, en reine abſolue & deſpotique (1).

Mlle Georges avait obtenu ſon concours pour une repréſentation à ſon bénéfice, où elle avait conſenti à jouer Eriphyle à côté de la bénéficiaire, jouant Clytemneſtre. Jalouſe des applaudiſſements décernés pendant le cours de la pièce à la vieille & célèbre tragédienne, Rachel refuſa de paraître dans le *Moineau de Lesbie* qui devait terminer le ſpectacle, peu ſoucieuſe de manquer de la ſorte aux convenances & à ſon devoir.

Cette jalouſie, qui ne lui permettait pas de ſouffrir d'autres applaudiſſements que ceux qui s'adreſſaient à elle, l'entraîna, dans une autre circonſtance, hors

(1) Une artiſte de la Comédie-Françaiſe, Mlle N***, à l'époque où Rachel prit poſſeſſion de ſon petit hôtel de la rue Trudon, lui ayant fait hommage d'un Diaz, reçut de la ſuperbe tragédienne une réponſe conçue en ces termes :

« Ma chère camarade, Diaz eſt « vraiment trop peu gazé pour « l'ornement de ma petite maiſon. « J'aime ſouvent le déshabillé « d'un eſprit charmant ; je ne puis « admettre cette nudité que l'*Arſinoé* de Molière aimait tant. Je « ne ſuis pas prude ; mais pour-« quoi vous priverais je d'un ta-« bleau que je ferais obligée de « cacher, moi ?

Mille remercîments quand même.

RACHEL.

Voici la réponſe :

« Chère & grande camarade, je « ſuis une folle, preſque une impie,

de ſa loge, avant la fin d'une repréſentation de *Myrrha*, jouée par Mme Riſtori.

Ses meilleurs amis, eux-mêmes, malgré l'ardeur de leur admiration & la ſincérité de leur dévoûment, eurent plus d'une fois à ſubir l'injure d'être méconnus, oubliés, dédaignés par l'ingrat objet de leur culte, qu'ils appelaient par abréviation : la *Grande!*

Une jeune actrice, non dépourvue de talent, Aline Avenel, qui l'avait accompagnée dans ſes pérégrinations théâtrales, ſe trouvant ſans engagement, comptait ſur ſon appui pour rentrer à la Comédie-Françaiſe dont elle avait déjà fait partie. Au jour fixé, elle ſe rend au théâtre, confiante dans ſes promeſſes, & là, elle apprend que la place a été, en effet, ſollicitée par Rachel, & accordée... à ſa ſœur Sarah.

A l'époque où nous ſommes arrivés, il ſemble que, ſatisfaite des réſultats de ſa carrière phénoménale, l'illuſtre artiſte n'ait plus qu'à ſe repoſer dans ſa gloire & à jouir des avantages qui en étaient la conſéquence.

« d'avoir cru mon petit tableau « digne de votre hôtel. Mais au « moins ma ſottiſe m'a valu un « précieux renſeignement ſur la « ſincérité de votre pudeur. Permettez-moi ſeulement de défen- « dre ici notre répertoire comique « que vous invoquez un peu à con- « tre-ſens. C'eſt juſtement dans « les tableaux qu'Arſinoé n'aime « pas les nudités.

Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les réalités.

« Je reprends donc mon petit « Diaz, un peu confuſe de ſon excurſion téméraire, & je cache ſa « confuſion dans mon alcôve, où « M. M*** ſeul pourra le voir.

« Votre ſervante bien dévouée,

« N***. »

De 1838 à 1840, ſes débuts brillants, ſi bien ſoutenus, d'ailleurs, par des influences diverſes, la mettent en relief. De 1840 à 1845, ſes études & ſes progrès ſe ſuivent & s'enchaînent, ſa priſe de poſſeſſion s'accentue à chaque repréſentation ; &, de 1845 à 1850, ſon talent eſt hors de toute diſcuſſion & ſa réputation atteint le plus haut degré. Habilement exploitée, cette poſition exceptionnelle & dont il n'y a peut-être pas un ſecond exemple dans les faſtes du théâtre, accroît ſucceſſivement ſa gloire & ſa fortune (1).

De 1850 juſqu'à la fin de ſa carrière théâtrale, n'ayant plus rien à conquérir du côté de la renommée, c'eſt l'argent qui devient ſon objectif; la gloire n'eſt plus, en quelque ſorte, que le balancier qui frappe inceſſamment l'or qu'elle va chercher à travers l'Europe & le Nouveau-Monde. C'eſt d'elle ſurtout & de ce trafic mi-partie artiſtique & commercial que le grand Corneille aurait dit avec une légère variante :

« *Son* théâtre eſt un fief dont les rentes ſont bonnes. »

(1) Elle écrivait de Hollande à un ami, le 5 juin 1847 :

« Mon voyage s'annonce très-
« heureuſement, c'eſt-à-dire, que
« ſanté & argent, tout va bien. Les
« chaleurs ne ſont pas trop gran-
« des, de ſorte que je ſuis moins
« fatiguée. J'ai de grands ſuccès ;
« mais comment les ai-je ? aux dé-
« pens de ma ſanté, de ma vie.
« Cet enivrement que donne un
« public chaud paſſe dans mon
« ſang & le brûle. Croyez-vous
« que quand il me faut après cela
« rentrer froidement chez moi,
« manger ma ſoupe & me coucher
« (ſeule & déſeſpérée), cela me
« ſoit agréable ? Non, certes, mais
« il le faut. Le public, le monde,
« voient l'artiſte; ils oublient la
« femme.

« RACHEL. »

Ses nombreux & lointains voyages d'où, chaque année, elle rapportait des ſommes énormes, n'étaient-ils pas un frappant contraſte & la triomphante revanche de ces courſes laborieuſes d'autrefois de la famille Félix à travers l'Allemagne, la Suiſſe & la France, pour s'aſſurer péniblement le pain de chaque jour? Avec l'âpre avidité du gain, ſigne caractériſtique de ſa race, a-t-elle donc reçu de ſes auteurs ce beſoin inſatiable de locomotion (1)?

Le 25 janvier 1850, elle fait avec un ſuccès médiocre une nouvelle incurſion dans le répertoire de Mlle Mars, en reprenant *Mademoiſelle de Belle-Iſle.* Elle eſt plus heureuſe le 18 mai suivant, dans le rôle de la Thisbé, d'*Angelo*. La courtiſane italienne, avec ſa fougueuſe paſſion qui décèle ſon origine bohémienne, trouva en elle une interprète très-remarquable. Sa jeune ſœur Rebecca ſe fit juſtement applaudir à ſes côtés dans le perſonnage de la Catarina. C'eſt à ce moment que certains biographes, plus amis de la tragédienne en vogue que de la vérité, lui prêtent bénévolement un acte de généroſité envers cette

(1) Dans tout le cours de ſa carrière, Rachel montra conſtamment une extrême avidité du gain, qu'on pouvait, tant qu'elle fut mineure, attribuer à l'influence de ſon entourage. Mais, quand à ſa majorité, elle ne prit, pour ſes intérêts, conſeil que d'elle-même, elle juſtifia par ſes procédés ce mot ſanglant d'une de ſes coreligionnaires, qui était auſſi ſa parente (*), & qui ſe défendait de prétentions exagérées à des émoluments exceſſifs, en diſant « qu'elle était juive ; mais que Rachel était un Juif. »

(*) Judith Bernat, ſociétaire retraitée.

jeune sœur, qu'elle aimait d'une amitié tendre, & qu'ils placent la donation d'un ameublement complet. Ce trait délicat, dont nous croyons d'ailleurs qu'elle eût été peut-être capable, n'est pas moins apocryphe (1).

Horace & Lydie, agréable pastiche antique, de Ponsard, fournit, le 19 juin, un grâcieux pendant au *Moineau de Lesbie*. C'était comme une compensation à son refus de jouer le rôle de *Charlotte Corday*, ouvrage du même auteur. Puis, un instant attardée dans la comédie, la tragédienne, impatiente de partir, reprend sa course vers l'étranger &, pendant quatre mois, de Londres à Hambourg, de Berlin à Potsdam, où elle joue devant la cour & le comte de Chambord, elle récolte une ample moisson de gloire, d'or & de cadeaux princiers.

L'année suivante, l'absence de Rachel se prolongea pendant près de six mois, embrassant dans un vaste circuit l'Angleterre, la Belgique, l'Autriche, l'Italie & le Midi de la France. Avant de s'éloigner, elle avait créé dans *Valeria*, de MM. A. Maquet & J. Lacroix, le double personnage de Messaline & de Lisiska. A son retour elle joua, le 23 février 1852, le rôle de Diane dans la pièce de ce nom, d'Emile Augier, &, toujours mal inspirée par son esprit fantasque, ce fut encore dans un rôle où Mlle Mars avait mis son

(1) C'était une vieille anecdote, dont le héros avait été Lepeintre aîné. Nous l'avons racontée dans notre *Troupe de Nicolet*.

empreinte inimitable, dans *Louise de Lignerolles*, qu'elle reparut sur la scène française.

Rappelée tout-à-coup à Berlin par une courtoise invitation du roi de Prusse, elle joua devant l'empereur de Russie, qui lui fit promettre de venir donner des représentations à Saint-Pétersbourg. Mais tant de voyages successifs, en surmenant ses forces, avaient altéré profondément sa santé & bientôt elle tomba sérieusement malade.

Cependant, luttant avec courage contre le mal qui l'envahissait, elle créa le rôle principal dans une comédie nouvelle de Mme de Girardin, intitulée : *Lady Tartuffe*. Elle avait composé ce caractère artificieux avec une science infinie.

Croirait-on qu'au milieu de ses représentations obligées à Paris, elle trouvait encore assez de forces & d'énergie *(auri sacra fames)*, pour aller jouer dans plusieurs villes de province ; &, pendant un congé de six semaines, retourner à Londres, à Bruxelles & à Liége ? Après avoir arraché, c'est le mot, à la Comédie de nouvelles conditions plus onéreuses encore, elle exigea un congé de six mois, afin de se rendre en Russie. Une série de représentations qu'elle y donna, lui procura pour sa part un bénéfice net de 300,000 fr. plus 100,000 fr. qui furent le partage de son frère, comme toujours le *Barnum* de ces expéditions lointaines.

Des démêlés s'élevèrent à son retour de Russie entre elle & M. E. Legouvé, à propos d'un rôle de

Médée qu'elle avait d'abord accepté avec enthousiasme & qu'elle ne voulait plus jouer. Une instance, introduite par l'auteur devant les tribunaux, demeura sans résultat pour lui. A la suite de cet incident, elle jouait le rôle de *Rosemonde*, dans une tragédie de ce nom, en un seul acte, qui fut plus que froidement accueillie (1).

Au mois de janvier 1855, Rachel fit sa dernière création dans un drame de Scribe, la *Czarine*, disparu plus vite de l'affiche qu'il n'y était venu. Quelle qu'ait été l'infériorité de ces œuvres nouvelles, elle y fut bien pâle, & l'on serait presque fondé à se demander si réellement elle était douée du souffle créateur, ou si son talent, assurément très-grand, n'était propre qu'à ranimer les chefs-d'œuvre anciens? (2)

Depuis longtemps déjà, stimulée par les siens, mue elle-même par l'espoir d'un lucre insensé, Rachel

(1) Par Latour-Saint-Ybars. Représentée le 21 novembre 1854.

Nous lisons dans la *Revue Britannique* (septembre 1875) : « La dernière représentation en fut donnée devant une salle si peu garnie, & l'héroïne, déjà souffrante alors, parut si pâle & si changée, qu'on improvisa à ce propos le distique suivant :

« **Pourquoi donc nomme-t-on ce drame Rosemonde !**
« **Je n'y vois plus de rose & n'y vois pas de monde.** »

(2) Un arrêté de M. Achille Fould, alors ministre d'Etat, en date du 29 avril 1855, ayant institué une quatrième classe de déclamation au Conservatoire, Mlle Rachel fut désignée pour en être le professeur titulaire ; mais ses voyages successifs en Amérique & en Egypte, s'opposèrent à ce qu'elle pût jamais remplir les fonctions de cette place, qui furent, après sa mort, confiées à Mlle Augustine Brohan, à partir du 1er janvier 1858.

roulait dans ſa penſée le projet d'un voyage gigantesque en Amérique, dont le réſultat, au point de vue de la ſpéculation, devait dépaſſer les avantages qu'elle avait réaliſés juſqu'à ce jour. Enfin, après bien des luttes intérieures, bien des héſitations motivées par l'état précaire de ſa ſanté, elle ſe décida à partir. Après avoir paſſé en revue les meilleurs rôles de ſon répertoire claſſique, elle quitta la France, le 27 juillet 1855, ne ſe doutant pas, la pauvre Rachel, que c'était des adieux éternels qu'elle venait de faire à ce public qui, malgré les caprices & les excentricités de la femme, avait toujours accueilli avec tranſport l'artiſte hors ligne.

Avant de ſe diriger vers l'Amérique, la compagnie dramatique, placée ſous la direction de Raphaël, ſe rendit à Londres pour y donner quatre repréſentations. Au moment de quitter la capitale de l'Angleterre, Rachel éprouva de nouvelles irréſolutions, & peu s'en fallut que le voyage du Nouveau-Monde ne s'arrêtât à ſon début.

Enfin, le 11 août au matin, elle s'embarqua à Southampton pour New-York, ſur le *Pacific*, emportant dans les plis de ſon manteau de noirs preſſentiments. Ce lointain voyage fut, en effet, loin de s'accomplir dans des conditions favorables. L'état de ſa ſanté la força plus d'une fois à ſuſpendre ſes repréſentations. Néanmoins, les quarante-deux qu'elle donna en Amérique produiſirent une ſomme d'environ 680,000 fr. dont elle retira pour elle ſeule à

peu près la moitié. Mais ce n'était pas là les douze cent mille francs qu'elle avait rêvés.

Revenue en France, elle y rapporta, ſans eſpoir de guériſon, le mal dont le germe exiſtait depuis longtemps en elle. Se ſentant mortellement atteinte, elle n'eut plus qu'un déſir, qu'une penſée... vivre, contre toute eſpérance. Mais accablée ſous le poids des fatigues phyſiques & des ſouffrances morales, c'eſt en vain qu'elle va ſucceſſivement paſſer à Nice l'automne de 1856; qu'elle court en Egypte demander à ſon ſoleil le retour à la vie; elle revient à Paris, au printemps de 1857, plus abattue, & repart au mois de ſeptembre ſuivant, pour aller mourir au Cannet (1), le 4 janvier 1858, n'ayant pas encore atteint ſa trente-ſeptième année. Le lendemain, à la nouvelle de ſa mort, la Comédie-Françaiſe afficha relâche.

Son corps fut ramené à Paris, où le 11 janvier,

(1) On ſait que c'eſt à la villa Sardou, au Cannet, que vint s'éteindre Rachel.

Cette propriété abritée au fond d'une petite vallée, eſt d'un aſpect triſte & froid, malgré ſon expoſition en plein midi. Elle eſt d'un ſtyle original & de mauvais goût, ſurtout à l'intérieur.

La famille Sardou ſe compoſait de quatre frères & une ſœur. L'aîné, dont la fiancée mourut avant le mariage, fit bâtir cette villa, dont la principale chambre à alcôve, au 1er étage, renferme deux petits oratoires avec prie-Dieu & un lit en marbre blanc, ſupportant à ſon pied un génie qui contemple la perſonne couchée. Cet appareil reſſemble à un mauſolée; auſſi lorſqu'on l'offrit à Rachel, répondit-elle : « Pas encore ! Il ſera temps lorſque j'aurai ceſſé de vivre ».

Cette villa lui avait été offerte par J.-J. Sardou, oncle de l'auteur dramatique. En définitive, elle

les derniers devoirs lui furent rendus au milieu d'une affluence confidérable. Plufieurs difcours furent prononcés fur fa tombe, qui rappelaient le fouvenir de fes triomphes & atteftaient la fincérité des regrets caufés par cette fin prématurée & cruelle. Le foir des obfèques la Comédie-Françaife ferma fes portes.

De cette exiftence qui ne fut elle-même, avec fes phafes diverfes & accidentées, qu'un drame tour à tour éblouiffant & lamentable, nous n'avons voulu raviver que le talent de premier ordre de l'artifte, fon influence inconteftable fur la fcène & le public & cette renommée européenne à laquelle fit écho l'admiration de l'Amérique. Nous avons, autant que poffible, laiffé dans l'ombre ce qui n'appartient qu'à la vie privée; les défauts & les faibleffes de la femme devant difparaître devant le rayonnement de fa gloire artiftique.

Pour terminer par une de ces queftions d'argent qui

mourut dans une modefte chambre du rez-de-chauffée.

Le falon, fort bizarre, de cette habitation, a pour cheminée une imitation d'un maffif tronc d'arbre en marbre blanc, & un plafond repréfentant le fyftème fidéral. On y voit deux ftatuettes en bronze, de 60 centimètres, primitivement offertes par Ponfard à la tragédienne, & par celle-ci, avant de mourir, à Sardou. C'eft fa fœur Sarah qui lui a fermé les yeux. Elle reçut au Cannet la vifite du prince J. Napoléon & celle de fes deux fils, alors âgés de 14 à 15 ans. Ses fils héritèrent de fa fortune.

Rachel reçut pendant tout le temps de fon féjour au Cannet, les foins du docteur Sève, mort depuis.

La villa Sardou eft occupée aujourd'hui par la famille Cavaffe, dont la mère eft fœur de M. Sardou.

(Note communiquée par M. A. de M.)

tinrent une si grande place dans les préoccupations de la pauvre Rachel & dont on peut dire qu'elle est morte la victime, nous dirons que le total des recettes qu'elle a fait tomber dans la caisse de la Comédie-Française dans l'intervalle de vingt ans, s'éleva à la somme de QUATRE MILLIONS TROIS CENT QUATRE VINGT QUATORZE MILLE DEUX CENTS FRANCS (1). En y ajoutant le produit des représentations qu'elle donna tant en France qu'à l'étranger, on peut l'évaluer à douze millions. A sa mort, sa fortune personnelle s'élevait à deux millions.

(1) (*Archives nationales.*)

ROLES CRÉÉS PAR Mlle RACHEL

1843	Judith.	*Judith*, de Mme de Girardin.
1844	Catherine	*Catherine II*, d'Hippolyte Romand.
1845	Virginie	*Virginie*, de Latour Saint-Ybars.
1847	La Muse sérieuse.	*L'Ombre de Molière*, de Jules Barbier.
—	Fatime.	*Le Vieux de la Montagne*, de Latour Saint-Ybars.
—	Cléopâtre	*Cléopâtre*, de Mme de Girardin.
1848	{ Lucrèce. / Tullie. }	*Lucrèce*, de Ponsard.
—	La Muse	*Le Roi attend*, de Georges Sand.
1849	Lesbie.	*Le Moineau de Lesbie*, d'Armand Barthet.

1849 Adrienne. . . . . *Adrienne Lecouvreur*, de Scribe & Legouvé.

1850 Lydie . . . . . . *Horace & Lydie*, de Ponsard.

1851 {Valeria . Lisiska .} . . . . *Valeria*, d'Auguste Maquet & J. Lacroix.

1852 Diane . . . . . . *Diane*, d'Emile Augier.

1853 Mme de Blossac. . *Lady Tartuffe*, de Mme de Girardin.

1855 Catherine . . . . *La Czarine*, de Scribe.



JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS-NICOLAS

GUYON

1840 — 1850

Le 4 mars 1833, un beau jeune homme, aux formes athlétiques (1), débutait à la Comédie-Françaiſe par le rôle de Mahomet; quelques jours après, il jouait celui du duc de Guiſe,

---

Extrait des regiſtres de la commune de Maligny (Yonne) : « Ce jourd'huy onze octobre mil huit cent neuf, à dix heures du ſoir, devant nous Louis Philippon, adjoint au maire & officier de l'état civil, eſt comparu le ſieur Joſeph Guyon, percepteur en la commune de Maligny, âgé de trente-neuf ans, lequel nous a déclaré qu'Ambroiſe Naudet, âgée de trente-neuf ans, ſa femme en légitime mariage, était accouchée aujourd'huy, à deux heures du ſoir, de deux enfants jumeaux, dont l'un du ſexe maſculin & lui avoir donné les prénoms de *Jean-Baptiſte-François-Nicolas*.

(1) Choſe ſingulière, Guyon, venu au monde bien avant terme, avait eu une enfance faible & chétive & qui était loin d'annoncer ce qu'il devint par la ſuite, une homme de taille avantageuſe & de belles proportions.



GUYON
Comédie Françoise
1840 [illegible]

dans *Henri III*, & s'essayait ensuite dans le vieil Horace. Ce triple essai demeura sans résultat pour le débutant qui ne fut point engagé.

Ce jeune homme était Guyon qui se fit, plus tard, une belle réputation sur les théâtres du boulevard (1).

Né au sein d'une famille honorable, le jeune Guyon, après avoir fait d'excellentes études, sous la direction de son oncle, qui l'avait fait venir à Paris, semblait naturellement destiné à suivre la carrière de l'instruction publique, où, grâce à la protection de ce parent, il avait l'espérance de faire un chemin rapide. Il fut admis, sur sa recommandation, comme répétiteur à l'institution Saint-Victor, fondée par M. Goubaux (2). Mais là ne devaient pas se réaliser les rêves qu'il avait formés; ou, plutôt, là devait se révéler sa véritable vocation.

(1) A l'époque de son début, il avait pris le nom de *Naudet* (*), qui était celui de son grand-père, ancien sociétaire de la vieille Comédie-Française, plus connu par ses dissensions avec Talma, que par son talent.

Le fils de celui-ci, oncle de Guyon, haut fonctionnaire de l'Université, membre de l'Institut, peu flatté de voir son nom figurer sur une affiche de théâtre, fût-ce celle de la Comédie-Française, fit prier son neveu de s'en tenir à son nom patronymique. Celui-ci par déférence pour un parent qui lui avait été fort utile pour son éducation, s'empressa d'obtempérer à ce désir.

(2) C'est en 1820 qu'il créa cet établissement, qui est devenu le collége Chaptal & qu'il a dirigé jusqu'à sa mort.

(*) Naudet (Jean-Baptiste-Julien-Marcel), né à Champlitte (Franche-Comté) le 13 mai 1743. Il avait débuté le 22 novembre 1784; fut reçu en 1786 & se retira en 1806. Il mourut à Passy en juin 1830.

A ſon mérite, apprécié, de chef d'inſtitution & de ſavant humaniſte, Goubaux en joignait un autre qui, pour être tenu ſecret, en raiſon de conſidérations faciles à ſaiſir, n'avait pas moins ſa valeur. Il écrivait pour le théâtre ſous le pſeudonyme de *Dinaux* (1) de nombreux ouvrages qui, preſque tous eurent du ſuccès, & dont le plus populaire fut ſans contredit celui de *Trente ans*, ou *la Vie d'un Joueur*. Cette circonſtance n'était pas ignorée de Guyon qui, plus d'une fois, eut occaſion d'aſſiſter aux repréſentations des œuvres dramatiques de ſon patron.

Ce n'était pas impunément qu'il avait du ſang de comédien dans les veines. On rapporte que tout jeune ſa plus chère diſtraction était de ſe promener dans les champs de ſon pays natal, déclamant des ſcènes du grand Corneille, qui fut toujours ſon auteur de prédilection. Ce goût, que les efforts & les conſeils de ſon oncle n'avaient pu éteindre & qui n'était qu'aſſoupi en lui, ſe réveilla alors plus vivace que jamais. Ce penchant, ſi ſéduiſant pour les jeunes imaginations, Guyon s'y laiſſait aller chaque jour davantage; non, cependant, ſans avoir eſſayé de le combattre; car, il n'ignorait pas que la voie nouvelle vers laquelle il ſe ſentait entraîné, ne recevrait pas préciſément l'aſſentiment de ſa famille; ſi bien,

(1) Ce pſeudonyme eſt formé de la dernière ſyllabe du nom de *Beudin*, banquier à Paris, qui fut ſon collaborateur pour les pièces de *Trente ans* & de *Richard d'Arlington*, & de la dernière du ſien propre.

qu'après une lutte d'où la raiſon ne devait pas ſortir victorieuſe, il alla ſe préſenter au Conſervatoire & fut admis, après examen, par le comité des études. Au concours de 1831, il remporta le premier prix de tragédie. La claſſe de déclamation dramatique ayant été ſupprimée ſous le miniſtère d'Argout, le 3 ſeptembre ſuivant, il quitta le Conſervatoire. Dans l'intervalle des dix-huit mois qui s'écoulèrent entre ſon début au Théâtre-Français & ſon entrée à l'Ambigu-Comique, Guyon avait paru quelque temps à la Porte-Saint-Martin, où il joua le duc Alphonſe dans *Lucrèce Borgia*.

Le 26 avril 1834, il débuta dans *Caravage*. Paul Foucher, l'un des auteurs de ce mélodrame, raconte quelque part que « malgré un extérieur ſuperbe, une voix magnifique, on ſe défiait tellement du nouveau-venu que dix fois on fut tenté de le remercier. » Heureuſement, on n'en fit rien. Le jour de la première repréſentation, Guyon fut applaudi par la ſalle entière & ces applaudiſſements ſe ſoutinrent pendant deux cents repréſentations. *Glenarvon*, *Gaſpardo le Pêcheur*, la *Dame de Laval*, où recouvert d'une cuiraſſe véritable, laiſſant bien loin derrière elle l'affreuſe toile griſe qui naguères ſimulait ou voulait ſimuler l'armure des anciens preux, le ſire de Laval, ſa haute canne en main, déployait une preſtance impoſante, claſſèrent bientôt Guyon au rang des meilleurs acteurs du mélodrame & lui valurent le ſurnom de *Talma des boulevards*, dont Freſ-

noy (1), un de ſes prédéceſſeurs à ce théâtre, avait été affublé une vingtaine d'années auparavant, à bien moins juſte titre que lui.

Guyon, dont la louable ambition s'était toujours propoſé pour but la Comédie-Françaiſe, vint y débuter de nouveau, le 1[er] mars 1838, dans le rôle du vieil Horace. Cette fois encore, ſa tentative échoua. Il entra alors au théâtre de la Renaiſſance (2), ouvert tout récemment & il y créa un rôle important dans la *Fille du Cid* de Caſimir Delavigne.

Cependant, la Comédie dut ſonger au vide que, dans un temps aſſez rapproché, allait laiſſer dans l'emploi des *Rois* & des *Pères nobles* la retraite de Joanny. Elle ſongea alors à Guyon, dont elle n'avait pas voulu juſque-là, & elle en vint à lui faire des propoſitions qu'à ſon tour, faiſant la loi, il ne voulut accepter qu'à la condition d'être reçu ſociétaire. N'aurait-il donc pas été plus rationnel d'avoir

(1) Talma & M[lle] Ducheſnoy, à qui de plus niais encore voulaient comparer M[lle] Lévêque, réſolurent d'aller un ſoir à l'Ambigu pour voir leurs *ſoſies*. Pendant la repréſentation, raconte Charles-Maurice à qui nous empruntons cette anecdote, Talma regarda de toute ſa vue baſſe & écouta poliment. Plus impreſſionnable, M[lle] Ducheſnoy s'agitait ſur ſa chaiſe, interrogeant du regard les ſpectateurs, & ſe leva en diſant : « *Je ne ſuis pourtant pas ſi bourgeoiſe que cela ! Et vous mon cher ami ?* » Toute la réponſe de Talma fut : « *Pour ce brave homme, il eſt clair que mon nom n'eſt qu'un ſobriquet.* »

(2) Ce théâtre, établi dans la ſalle Ventadour, fut inauguré, le 8 novembre 1838, ferma en avril 1840, rouvrit, le 27 janvier 1842, & ferma définitivement, le 10 mai ſuivant. Il avait eſſayé vainement d'être ſecond Théâtre-Français & ſecond théâtre d'Opéra-Comique.

gardé cet acteur dès l'époque de son premier début, lorsque jeune encore, on pouvait le façonner au répertoire & dans son emploi? Loin de là! C'est, après l'avoir renvoyé à la mauvaise école du mélodrame, après l'avoir repoussé comme pensionnaire insuffisant, que contrainte par la nécessité, la Comédie va le chercher, le supplier en quelque sorte, de revenir à elle en qualité de sociétaire. Aussi qu'advint-il? que, malgré des qualités réelles, cet acteur n'obtint qu'un médiocre succès dans *Mithridate*, qu'il joua à côté de Rachel-*Monime*. Sa stature était toujours imposante; il ne manquait pas d'intelligence : son organe était toujours plein, sonore; mais on trouva qu'il saccadait son débit, & il parut gêné par les habitudes du mélodrame, genre où il ne suffit pas toujours d'être supérieur pour être bon à la Comédie-Française.

Au lieu d'exercer sur lui-même un travail sévère pour réformer, ou tout au moins atténuer ses défauts, Guyon paraissait en proie à une apathie qui, pendant le peu d'années qu'il passa à la Comédie-Française, firent de lui un interprète à peine suffisant de l'empereur Auguste & du vieil Horace.

Vers 1849, il perdit subitement la mémoire en scène, à ce point qu'il ne put plus articuler un mot de son rôle de Thésée. Quelque temps après, sa raison l'abandonna tout-à-fait, & atteint de folie, il mourut, le dimanche 27 octobre 1850, dans la maison de santé du faubourg Saint-Antoine.

Guyon avait épouſé ſa couſine, M[lle] Honorine-Emilie Guyon, actuellement ſociétaire de la Comédie-Françaiſe.

ROLES CRÉÉS PAR GUYON

1841	Origène	*Le Gladiateur*, de Soumet.
—	Vallia.	*Vallia*, de Latour-St-Ybars.
—	Le Cid	*La Fille du Cid*, de Caſimir Delavigne.
—	Théodoſe.	*Arbogaſte*, de Viennet.
1842	Fra Leonardo. . . .	*Lorenzino*, d'Al. Dumas, de Ribbing & Lhérie.
—	Le général Lambert	*Le Fils de Cromwell*, de Scribe.
1843	Magnus.	*Les Burgraves*, de Victor Hugo.
—	Roſamberg.	*Eve*, de Léon Gozlan.
1844	Orloff	*Catherine II*, d'Hipp. Romand.
1845	D'Avalos.	*Le Guerrero*, d'Ern. Legouvé.
—	Fabius	*Virginie*, de Latour-St-Ybars.
—	L'Hermite	*Jeanne de Flandres*, d'Hipp. Bis.
1846	Valerius	*La Veſtale*, de Duhomme & Sauvage.
—	Riom.	*M[me] de Tencin*, d'E. de Mirecourt & M. Fournier.
1847	Haſſan.	*Le Vieux de la Montagne*, de Latour-St-Ybars.
—	Robert.	*Robert Bruce*, de Beauvallet.



LEROUX
Comedie françoise
1841 1873

PAUL-LOUIS

LEROUX

1841 — 1873

TROP fouvent la carrière théâtrale offre aux jeunes débutants des difficultés de toute forte, qui ont peut-être découragé à fes premiers pas & détourné de la fcène plus d'un artifte heureufement doué. La vocation & l'étude ne fuffifent pas toujours, nous ne dirons pas pour arriver, mais même pour obtenir d'être écouté : ces obftacles font plus grands encore lorfqu'il s'agit de paraître fur notre première fcène. Cependant, il n'y a pas de règle

---

Extrait des regiftres de l'état civil de la municipalité de Saint-Quentin:

« Le vingt-neuvième jour de mil huit cent dix-neuf, Claude-François Leroux, aubergifte en cette ville, nous a préfenté un enfant mâle, iffu de fon mariage avec Rofe-Pélagie Dollé, & né de ce jour, auquel ont été donnés les prénoms de *Paul-Louis*. »

ſans exception & l'exemple de Leroux le prouverait au beſoin.

Né en 1819, Paul Leroux, fils d'un aubergiſte (les aubergiſtes, en ce temps-là, ne s'affublaient pas du nom plus ambitieux de maître d'hôtel), comme beaucoup d'autres avant & depuis lui, Leroux, mordu par le démon du théâtre, comme beaucoup d'autres auſſi, contrariait les vues de ſon père qui lui donnait à opter entre deux carrières bien diſſemblables : la prêtriſe, ou la pharmacie. Leroux perſiſta & fit bien, puiſqu'à force d'inſtances, il finit par triompher de la réſiſtance paternelle. Il ne ſe fit pas répéter deux fois ce conſentement, ſi difficilement obtenu, & partit ſans retard pour la capitale. A peine arrivé, il courut ſe préſenter au Conſervatoire, où il fut admis dans la claſſe de Michelot, le 22 juin 1838. Il obtint le ſecond prix de comédie au concours de 1840 ; &, le 1er octobre 1841, il fut rayé des claſſes, ayant été à cette époque engagé à la Comédie-Françaiſe. Ses trois débuts d'uſage eurent lieu dans Clitandre, des *Femmes ſavantes*, Eraſte, du *Dépit amoureux*, Horace, de l'*École des Femmes* & Dorante, du *Menteur*.

Leroux arrivait à point nommé ; la Comédie avait beſoin d'un jeune amoureux, & notre débutant était doué extérieurement de tout ce que réclame le phyſique de l'emploi. Bien fait, la figure agréable & d'élégantes manières, il joignait à ces dons de la nature des qualités plus précieuſes encore, fruit d'études bien dirigées & heureuſement ſecondées par l'intelligence.

Il portait bien l'habit brodé, ſe préſentait avec aiſance & diſtinction & donnait aux perſonnages qu'il repréſentait une légèreté ſpirituelle & de bon goût ; ſon organe ſeul était faible & manquait de timbre & de relief : il avait auſſi à vaincre un jeu naturellement froid & une mémoire rebelle ; mais avec l'habitude de la ſcène, les deux premiers défauts devaient diſparaître. Quant à la déeſſe Mnémoſine, elle & lui ne vécurent jamais en bonne intelligence.

Ce fut ſurtout à ſon dernier début, dans le *Menteur*, qu'il ſe concilia tous les ſuffrages & parut réaliſer, autant que poſſible, les principaux traits du portrait que nous venons de mettre ſous les yeux du lecteur :

Il vint hier de Poitiers, mais il ſent peu l'école,
Et ſi l'on pouvait croire un père à ſa parole,
Quelqu'écolier qu'il ſoit, je dirais qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour ſont mieux taillés que lui.

En ſomme, ſes débuts furent des plus heureux, & Leroux devint pour trois ans penſionnaire de la Comédie. Ses études au Conſervatoire l'avaient familiariſé avec le répertoire claſſique ; auſſi remplit-il avec correction & avec une élégance, chaque jour mieux appréciée, les rôles d'amoureux & de jeune premier dans la comédie & dans le drame. Il eut pluſieurs créations qui le firent remarquer, & notamment, celle d'Octave, dans l'*Homme de bien*, d'Emile Augier (1),

(1) Repréſenté le 15 nov. 1845.

à laquelle il dut ſa promotion au ſociétariat, franchiſſant, en quelque ſorte, d'un bond la diſtance qui ſépare l'aſpirant de l'élu : plus habile ou plus heureux en cela que beaucoup de ſes camarades.

Cette récompenſe devint pour le jeune artiſte un ſtimulant nouveau. Ce zèle, qui ne ſe démentit jamais, & dont nous aurons plus tard à donner des preuves, grandit encore avec ſon talent qui gagna en ampleur & en ſoupleſſe, & le déſignait comme le ſucceſſeur de Menjaud.

Sans renoncer aux amoureux, Leroux entra peu à peu dans les premiers rôles de la comédie & de ce qu'on pourrait appeler les *caractères*. Ainſi, le *Joueur*, le *Diſtrait*, le *Philoſophe marié*, le *Philinte de Molière*, le *Menteur*, eurent en lui un bon interprète; de même que ces gentilhommes débraillés, ces chevaliers & ces marquis de Regnard & de Dancourt, dont l'élégance de manières & le grand air ne diſſimulaient qu'imparfaitement les travers & les vices. Le *Chevalier à la mode*, le Marquis de *Turcaret*, & celui de l'*Ecole des bourgeois*, nous en offrent trois types que Leroux reproduiſait à merveille, avec les nuances qui diſtinguent chacun d'eux.

En même temps qu'il prenait poſſeſſion du premier emploi de l'ancien répertoire, il prouvait la ſoupleſſe de ſon jeu dans les amoureux comiques & dans les rôles de genre, tels que l'abbé, d'*Adrienne Lecouvreur*, & Martinon, l'agent de change des *Piéges dorés*, qu'il repréſentait avec une gaîté de bon ton. Il créa avec

originalité & beaucoup d'enjouement le rôle du pantomime Mnefter, dans le drame de *Valeria* (1).

Cette pofition, heureufe entre toutes, que Leroux avait fu fe faire au théâtre, il la retrouvait dans le monde par fon aménité, & par fes relations avec les auteurs qui n'appréciaient pas moins fon talent aimable que fa complaifance & fon zèle à fervir leurs intérêts. C'était un de ces artiftes d'un commerce fûr, qui compenfait largement par fon affiduité fcrupuleufe dans l'accompliffement de fes devoirs, ce qui manquait peut-être à l'éclat de fon jeu. Un mariage avantageux avait affuré fa pofition de fortune, & tout femblait concourir à fon bonheur, auffi bien dans fa carrière artiftique que dans fa vie privée. L'entrée de Breffant à la Comédie-Françaife, où il arrivait précédé d'une grande renommée, fut le premier point

(1) Drame en cinq actes & en vers, par MM. A. Maquet & Jules Lacroix, repréfenté le 28 février 1851.

Il arriva à la première repréfentation de cette pièce un incident qui aurait pu devenir grotefque & qui, grâce au fang-froid de Leroux & de Mlle Rachel, avec laquelle il était en fcène, foit plutôt grâce au hafard,

« Le hafard va fouvent plus loin que la prudence, »

contribua à fon fuccès. Nous empruntons le récit à un feuilleton du journal le *Temps* (*):

« Mnefter, en fcène avec Meffa-
« line, lui faifait une déclaration
« & l'attirait près de lui fur un
« canapé. Ce canapé avait été
« mal affujetti par le machinifte.
« Au moment où les deux perfon-
« nes allaient s'affeoir, il recula de
« lui-même Elles tombèrent l'une
« fur l'autre, rifquant de fe caffer
« quelque membre. Mais, foit ha-
« fard, foit habitude de la fcène,
« toutes deux gardèrent en rou-

(*) Le 29 juillet 1872.

noir dans cet horizon jusqu'alors sans nuages. Leroux dut céder parfois la place à son brillant camarade, dans le choix que faisaient les auteurs de tel ou tel interprète ; il dut même reprendre dans quelques comédies modernes (le *Fruit défendu*, entre autres), un rôle abandonné par Bressant. En 1863, au moment des dernières représentations données par Samson avant sa retraite, il eut le déplaisir, plus vif encore, d'être obligé de céder à Delaunay certains rôles, surtout celui du *Menteur*, dont il avait gardé jusqu'alors la possession exclusive. Cependant, la part qui lui restait dans l'ancien répertoire était toujours assez belle pour que son amour-propre y trouvât son profit.

Nous l'avons déjà dit, un défaut capital nuisait à ses qualités : c'était le peu de sûreté de sa mémoire. Ce défaut, au reste, sensible à l'origine pour ses ca-

« lant beaucoup de décence & de « dignité. Le public qui crut que « c'était un jeu de scène, éclata « en applaudissements...

« ... Cet accident, que personne « ne voulut prendre pour ce qu'il « était, mit tout Paris en émoi... « & l'on ne parlait plus que de « cela sur le boulevard. — Avez- « vous vu *Valeria ?* — Non. Mais « il paraît qu'il y a une scène .. « oh ! mais une scène... Enfin, « Leroux prend Rachel à bras-le- « corps, la jette par terre & roule « sur elle. — Pas possible ! — On « dit que c'est très-bien fait... « C'est un peu vif, mais pas indé- « cent... Cette Rachel ! toujours « reine, même en ses plus grands « emportements ! »

« Ce qu'il y eut de plus curieux « dans cette histoire, c'est que le « bruit en vint jusqu'au ministre, « qui envoya tout aussitôt au théâ- « tre l'ordre de supprimer le jeu « de scène... & les journaux criè- « rent contre la censure, qui cou- « pait ainsi méchamment à une « grande actrice ses plus beaux « effets. »

marades en ſcène avec lui & pour un petit nombre de vieux habitués, familiariſés avec le répertoire, lui ſervait en quelque façon dans certains ouvrages, où il aidait même à la vérité du caractère. C'eſt ainſi que dans le *Legs*, le perſonnage du Marquis, héſitant ſans ceſſe à déclarer ſon amour à la comteſſe, devenait, par les héſitations involontaires de l'acteur, un trait de caractère de plus. Dans d'autres rôles poſés & de raiſonnement, tels que celui du *Philoſophe marié*, par exemple, ſa mémoire, parfois rebelle, ne nuiſait pas non plus à la vérité du rôle.

Leroux avait, en 1865, vingt ans de ſociétariat, ce qui lui donnait droit à la retraite. C'eſt le parti qu'il aurait dû ſuivre; non que ſon âge lui en fit une loi, toujours pénible pour des comédiens. Il était encore jeune & dans toute la force de ſon talent; mais les défaillances de ſa mémoire devenaient de jour en jour plus fréquentes. S'il eût quitté le théâtre à cette époque, Leroux n'aurait laiſſé après lui que des regrets, récompenſe flatteuſe de ſes longs & utiles ſervices : il ne penſa pas ainſi, & malgré les avis diſcrets de ſes camarades, dont l'inſiſtance, ſur un point ſi délicat, aurait pu l'affliger, il perſiſta à demeurer à la Comédie dont, après le départ de Regnier, il était devenu le doyen.

Son activité & ſon zèle pour les intérêts de ſa Société ne ſe démentirent pas; il garda dans le répertoire ſa place accoutumée, & lorſqu'après la guerre de 1870 & les événements déſaſtreux de l'année ſui-

vante, les premiers artiſtes de la Comédie-Françaiſe allèrent donner à Londres une ſérie de repréſentations, Leroux, reſté ſur la brèche, avec une partie des penſionnaires, ſe mit en poſſeſſion de tous les rôles principaux du répertoire & dut jouer tous les ſoirs. Il ne faillit pas un ſeul jour à ce devoir, nous devrions dire à ce labeur exténuant, & ſon zèle éprouvé ſe ſoutint à la hauteur des circonſtances.

Mais ce ſurcroît de travail, cette tenſion d'eſprit anormale, cette ſurexcitation amenèrent chez l'artiſte une fatigue dont ſa mémoire reſſentit de plus en plus le contre-coup. On lui conſeilla le repos ; & un congé, le premier qu'il eût pris dans l'intervalle de trente années, lui fut accordé, ou plutôt, diſcrètement impoſé. A ſon retour, il voulut recommencer ſon ſervice, & reparut dans quelques ouvrages importants. Mais ſa mémoire, plus que jamais infidèle, ne ceſſa de le trahir dans le cours de ſes repréſentations. Voulant éviter déſormais le retour d'épreuves auſſi pénibles, l'Adminiſtration de la Comédie-Françaiſe l'engagea à prendre de nouveau un repos néceſſaire ; mais Leroux reçut mal les ménagements dont on uſait à ſon égard ; il ſe crut la victime d'un mauvais vouloir ſyſtématique, & loin de ſe montrer diſpoſé à donner ſa démiſſion de ſociétaire & à faire régler ſa penſion, il ſe plaignit avec amertume de n'avoir pas été, de même que pluſieurs de ſes camarades, compris dans la répartition des gratifications qui leur avaient été accordées comme récompenſes de ſervices exceptionnels. Sur ſa récla-

mation, une allocation ſpéciale lui fut octroyée à titre de doyen de la Comédie ; détour délicat, qui ne le ſatisfit pas, & dont l'effet fut, au contraire, d'accroître le malaiſe de ſon eſprit & l'eſpèce de maladie morale dont il ſouffrait. Il inſiſta pour remonter ſur la ſcène & choiſit le rôle du comte Almaviva dans le *Mariage de Figaro*, l'un des plus longs & des plus difficiles du grand emploi. Sa rentrée eut lieu le dimanche 22 juin 1873, & ceux qui y aſſiſtèrent n'ont point oublié ce que cette repréſentation offrit de pénible & pour les ſpectateurs & pour les camarades de Leroux, en ſcène avec lui. Le mal avait fait chez lui des progrès effrayants ; ſon regard était devenu terne, ſes geſtes indolents ; ſes jambes pouvaient à peine le ſoutenir ; ſon débit était lourd, pâteux, embarraſſé, & rien n'était plus lamentable que le triſte ſpectacle de cette décadence anticipée.

Au point où les choſes en étaient venues, après ce ſcandale public, il n'y avait plus de tempérament poſſible. Une déciſion miniſtérielle mit d'office Leroux à la retraite.

Croirait-on que ce malheureux homme, dans les conditions de fortune où il était placé & de bien-être qui l'entourait, au lieu de chercher au ſein de ſa famille un repos, certes, bien gagné, & le calme néceſſaire à ſon rétabliſſement, partit pour Alger pour y prendre la direction du théâtre ? Là, de nouvelles déceptions l'attendaient encore. Le ſuccès dans ces fonctions d'adminiſtrateur, nouvelles pour lui, ne répondit

ni à ſes eſpérances ni à ſes efforts. Bientôt, uſé moralement & phyſiquement, il tomba malade, & le 4 février 1874, loin de ſon pays & des ſiens, il termina, à cinquante-cinq ans, eſtimé & plaint de ceux qui l'avaient connu, une carrière juſque-là conſtamment heureuſe & attriſtée par ce bruſque dénoûment.

Pendant les trente années que Leroux paſſa au théâtre, le nombre des rôles qu'il a joués d'origine, ou repris dans l'ancien répertoire, a été conſidérable. En dehors de ceux de ſon emploi, il avait fait dans l'interprétation de *Tartuffe* une tentative heureuſe & applaudie. D'ingénieux détails, trouvés par lui dans ce type conſacré, ſans ſortir des grandes traditions, lui avaient valu un ſuccès réel.

ROLES CRÉÉS PAR LEROUX

1842 Léon . . . . *Monſieur de Montgaillard*, de Roſier.
— Matteo . . . . *Lorenzino*, d'Al. Dumas (de Ribbing & Lhéric).
— Baſſompierre. . . . . *Le Portrait vivant*, de Méleſville & Al. Laya.
1843 Kunz . . . . *Les Burgraves*, de Victor Hugo.
— Mendus . . . . *Judith*, de Mme Emile de Girardin.
— Montbrun . . . . . . *Ève*, de Léon Gozlan.
— Don Juan . . . . . . *Diégarias*, de Victor Séjour.

1843 Caylus. . . . . *Le Béarnais*, de F. Dugué.
— Silly. . . . . *Une Femme de quarante ans*, de Galoppe d'Onquaire.
1845 Edmond. . . . . . . *Madame de Lucenne*, de Mme Achille Comte.
— Morton . . . . *La Tour de Babel*, de Bruant (Liadières).
— Le Chevalier. . . . . *Une Confidence*, de Potron.
— Guſtave . . . . *L'Enſeignement mutuel*, de C. Deſnoyers.
— Octave . . . . *Un Homme de Bien*, d'Emile Augier.
1846 Louis . . . . *Jean de Bourgogne*, de Galoppe d'Onquaire.
— Saint-Laurent . . . . *La Chaſſe aux Fripons*, de Camille Doucet.
— Henri de Navarre . . *Une Nuit au Louvre*, de Vanderburck.
1847 Edgar . . . . *Un Coup de Lanſquenet*, de Léon Laya.
— Octave. . . . . *Notre Fille eſt princeſſe*, de Léon Gozlan.
— Larrieul . . . . *Les Ariſtocraties*, d'Etne Arago.
— Charles . . . . *Le Château de cartes*, de Bayard.
1848 Gaſton . . . . *Les Frais de la Guerre*, de Léon Guillard.
— Le Marquis. . . . . . *Blaiſe Paſcal*, de Coſta.
— Fronſac . . . . *La Vieilleſſe de Richelieu*, d'Octave Feuillet & Paul Bocage.
1849 Le Vicomte . . . . . *Bon gré, malgré*, de J. Barbier.
— Arthur. . . . . *La Paix à tout prix*, d'Erneſt Serret.
— Don Annibal. . . . . *La Ligue des Amants*, de Deſſeſſarts.

1850 Le Chevalier. . . . . *Trois Entr'actes de Molière*, d'Al. Dumas.
— Barbaroux. . . . . . *Charlotte Corday*, de Regnier Destourbet.
— Georges. . . . . . . *Une Discrétion*, de Plouvier.
— Fourquevaux. . . . . *Un Mariage sous la régence*, de L. Guillard.
— Fénice. . . . . *Les Amoureux sans le savoir*, de Jules Barbier.
1851 Mnester . . . . *Valeria*, de A. Maquet & J. Lacroix.
— Gaston de Foix . . . *Le Dernier Abencerrage*, de Beauvallet.
— Le Vicomte . . . . . *Par Droit de Conquête*, d'Ernest Legouvé.
1852 De Courtois. . . . . *Le Sage & le Fou*, de Méry.
— Florestan . . . . . . *Le Voyage à Pontoise*, d'A. Royer & Gustave Vaez.
1853 Le Comte . . . . . . *Souvenirs de Voyage*, d'Amédée Achard.
— De Julianne . . . . . *Les Droits de l'Homme*, de J. de Prémaray.
— La Ville aux Clercs . *Une Journée d'Agrippa*, d'Edouard Foussier.
— Frantz Wagner. . . . *La Pierre de Touche*, d'Emile Augier & J. Sandeau.
1855 Silly. . . . . *Par Droit de Conquête*, de Legouvé.
— Le Major . . . . . . *Misanthropie & Repentir*, tr. nouvelle de G. de ***.
— Le Duc de Bourbon. *Le Gâteau des Reines*, de Léon Gozlan.
— Maximil. de Fontenac. *La Joconde*, de Paul Foucher (& Régnier).

1856	Martinon.	*Les Piéges dorés*, d'Arthur de Beauplan.
—	Roger	*Le Pied d'argile*, d'Eugène Bourgeois.
—	Gontran	*Par Droit de Conquête*, de Legouvé.
—	Julien	*La Statuette d'un grand Homme*, de Léon Guillard.
1857	D'Ollivon	*Philiberte*, d'Émile Augier.
1858	Gaſton de Freſnes . .	*Le Retour du Mari*, de Mario Uchard.
—	Le Duc	*Les Doigts de Fée*, de Scribe & Legouvé.
—	Arthur.	*Les Deux Frontins*, de Méry & Siraudin.
1859	De Rupiere	*Le Luxe*, de Jules Lecomte.
1860	Fortunien	*Le Feu au Couvent*, de Th Barrière.
—	Le Baron Beynadier .	*L'Africain*, de Charles-Edmond (Choïeski).
—	Savenay	*La Conſidération*, de Camille Doucet.
1861	De Sergines	*Les Effrontés*, d'Emile Augier.
—	Riverol	*La Papillonne*, de Sardou.
—	Lord Owen Blount. .	*Trop Curieux*, d'Edmond Gondinet.
1863	Molière	*Voltaire au Foyer*, d'A. Rolland
—	Richelieu	*Une Amie*, de Bergerat.
1866	Hoche.	*Le Lion amoureux*, de Ponſard.
—	Le Colonel Torelli . .	*Le Fils*, de Vacquerie.



MADEMOISELLE RACHEL FÉLIX

dite REBECCA

1845 — 1854

A la fin d'octobre 1838, M. Félix, père de Mlle Rachel, faisait entendre, dans une repréſentation donnée au théâtre Molière, deux de ſes enfants, Rébecca & Raphaël (1), en compagnie d'un autre enfant, leur parent. Ces petits

---

Nous n'avons pu, malgré toutes nos recherches, nous procurer l'acte authentique de la naiſſance de *Rebecca Félix*.

D'après les renſeignements officieux, elle ſerait née à Lyon, en 1829, & ſon vrai nom aurait été *Rachel* : ce dernier ayant été adopté par ſa ſœur, on lui ſubſtitua celui qui figure en tête de cette biographie.

(1) Le 27 octobre 1838, il adreſſait à M. Demonval, directeur du Gymnaſe enfantin, la lettre ſuivante, que nous copions textuellement :

« Monſieur,

« Je vous envois mes deux enfans un garçon & une petite fille age de 10 ans les meilleur de ma troupe que j'avais l'idée de



REBECCA
Comédie françoise
1845 1854

bons hommes jouaient *Michel & Chriſtine* & *un Ange au ſixième étage*. Placée au balcon Mlle Rachel, dans l'éclat de ſa jeune renommée, protégeait de ſa préſence le début de ſon frère & de ſa petite ſœur. Ce début, il faut le dire, n'eut de remarquable que l'aplomb précoce de Raphaël & la timidité gracieuſe de Rebecca.

Cinq ans plus tard, le 10 avril 1843, celle-ci ſe faiſait entendre à la ſalle Chantereine, dans le rôle d'Eriphyle, d'*Iphigénie en Aulide*, & malgré ſa jeuneſſe & ſon inexpérience, elle rendit avec énergie l'accent paſſionné de la fille d'Hélène.

Quelques mois plus tard, le 3 novembre, Rebecca & ſon frère débutaient à l'Odéon, dans le *Cid*, par les rôles de Chimène & de Rodrigue, & tous les deux obtenaient un ſuccès qui n'était pas dû tout entier à l'intérêt qu'inſpirait leur jeune âge : Raphaël avait dix-ſept ans & ſa ſœur quatorze à peine. « Rebecca, « dit Théophile Gautier, était alors chétive & frêle « comme l'était ſa ſœur elle-même; toutes deux, « d'ailleurs, ſe reſſemblant par plus d'un point. C'eſt « la même preſtance, le même caractère de phyſio- « nomie. La voix ſurtout vibre ſi parfaitement ſur les

« former. Ils ſont très avancé dans « la comedie-vaudeville comme je « ne peux pas continuer à cauſe « de ma ſanté j'ai cru de vous faire « part ſi vous pouvez les utiliſé & je « crois que ça fera une bonne ac- « quiſition pour vous ils ſont char- « mants & beaucoup d'intelligence, « venez les voir demain dimanche « au théatre Molière à 10 1/4 ils « joueront *Michel & Chriſtine* & « *un Ange au ſixième étage*.

« Je vous ſalue

« Félix Rachel » (*Sic*).

« mêmes cordes, qu'en écoutant Mlle Rebecca ſans « la voir, on ne peut ſe figurer qu'on n'entend point « Mlle Rachel. »

On lui reconnut de l'intelligence, une accentuation préciſe, de l'énergie & de l'âme.

L'année ſuivante, dans une repréſentation extraordinaire donnée au bénéfice de ces deux enfants, par leur ſœur, ils jouèrent à côté d'elle, dans *Phèdre*, les rôles d'Hippolyte & d'Aricie, & l'on put apprécier leurs progrès. Ces progrès étaient réels : auſſi Raphaël débuta-t-il à l'Odéon, le 10 avril 1845, dans les *Pharaons*, drame biblique, de Ferdinand Dugué; &, au mois de juin ſuivant, Rebecca fut engagée à la Comédie-Françaiſe pour jouer les jeunes princeſſes tragiques & les amoureuſes de drame & de comédie. Ses heureuſes qualités s'étaient développées, & elle montrait notamment une ſenſibilité qui donnait à ſon jeu un charme réel. Palmyre de *Mahomet*, qu'elle joua, le 1er juillet, pour ſon début, mit heureuſement en relief ſes qualités d'âme & de paſſion. Accueillie avec une conſtante faveur, elle joua ſucceſſivement le jeune Prince, des *Enfants d'Edouard;* Junie, de *Britannicus;* Aricie, de *Phèdre;* Atalide, de *Bajazet*, dans laquelle elle ſe montra gracieuſe & touchante, & quelques autres rôles du répertoire tragique, où elle ſe fit applaudir auprès de ſa ſœur.

Sa grâce décente, la pureté de ſa diction, le charme de ſa phyſionomie &, ſurtout, ſa ſenſibilité, la rendaient un ſujet précieux, non-ſeulement dans la tra-

gédie, mais encore dans les deux autres genres, où elle tenait une place qui n'était pas ſans importance. A une repriſe de *Bertrand & Raton*, elle joua le rôle de Chriſtine, & remplit avec un égal ſuccès dans pluſieurs ouvrages nouveaux, le *Dernier des Kernox*, les *Frais de la Guerre*, *Blaiſe Paſcal*, la *Vieilleſſe de Richelieu*, *Deux Hommes*, ou *un Secret du Monde*, des rôles importants, en rapport avec ſon talent, plus peut-être qu'avec ſon âge. Elle reprit, en 1850, le rôle de la Catarina, dans *Angelo*. Le talent ſouple & varié dont elle y fit preuve, ſon entraînement chaleureux lui valurent, le mois ſuivant, le rang de ſociétaire.

Dans l'été de cette même année, Rachel, partant pour une tournée dramatique, emmena avec elle ſon frère qui, tout en devenant l'impreſario de cette entrepriſe, continua cependant de demeurer penſionnaire de la Comédie-Françaiſe : privilége dû à la protection toute-puiſſante de ſa ſœur. Il n'était pas, au reſte, deſtiné à faire un long ſéjour au Théâtre-Français, qu'il ne tarda pas à quitter, après un ſervice plus utile que brillant. Au retour de cette malheureuſe excurſion en Amérique, dont les conſéquences coûtèrent la vie à la pauvre Rachel, il devint directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où il eut à ſubir des chances diverſes. Plus tard, il forma une troupe qu'il mena à Londres pour y donner des repréſentations (1).

(1) Au mois de mai 1846, Raphaël fut à ſon tour admis à débuter. Il parut pour la première fois ſur la ſcène françaiſe dans le rôle

Cependant, Rebecca juftifia pleinement fa nomination de fociétaire par le concours qu'elle apportait au répertoire : concours auffi actif que le permettait l'état de fa fanté, naturellement délicate, & que la vie dévorante du théâtre, avec fes émotions factices, fes excitations fébriles, n'avaient pu que compromettre. Pour les fpectateurs indifférents ou inconfcients de fon état, la grâce allanguie de la jeune artifte était un charme de plus, ajoutant encore à l'intérêt qu'elle infpirait. Mais, attaquée de la poitrine, avec la maladie vinrent la trifteffe & le découragement; elle dépériffait de jour en jour, & bientôt, elle ceffa de jouer. Dans l'été de 1853, elle dut partir pour les *Eaux-Bonnes*, d'où elle ne devait plus revenir. Elle mourut le lundi 19 juin 1854.

Rachel, avait fait fa rentrée peu de jours auparavant (le 29 mai) & devait jouer *Adrienne Lecouvreur*, le 10 juin, lorfqu'elle reçut, à trois heures de l'après-midi, la nouvelle que Rebecca était au plus mal. Elle partit auffitôt pour fe rendre auprès de fa

de Curiace. Au bout d'une année, fon engagement ayant été renouvelé, on le vit fouvent figurer à côté de fa fœur dans le répertoire tragique. Il n'était pas fans talent; toute cette famille était née pour le théâtre.

Raphaël époufa une charmante jeune fille, *Amédine Lupperger*, née à Nantes, le 3 juillet 1834, plus connue fous le nom de *Luther*, & qui, après avoir joué fucceffivement au Vaudeville & au Gymnafe, apparut auffi à la Comédie-Françaife, où elle débuta le 19 mai 1849, par le rôle d'Abigaïl, dans *Le Verre d'eau*. Elle eft morte à Paris, le 26 juillet 1861.

Raphaël eft mort à Norwood près de Londres, le 9 juillet 1872.

sœur (1) &, pendant neuf jours que celle-ci vécut encore, elle ne la quitta pas un inſtant. Elle voulut ramener elle-même, du fond des Pyrénées, les reſtes de la pauvre enfant dont la fin prématurée excita de vifs & d'unanimes regrets, & elle lui fit élever un mauſolée au Père-Lachaiſe, où, quatre ans plus tard, elle devait repoſer elle-même à ſes côtés.

Les obſèques de Rebecca eurent lieu à Paris, le 23 juin, au milieu d'un grand concours de monde. La Comédie-Françaiſe fit relâche ce jour-là.

Pluſieurs diſcours furent prononcés ſur ſa tombe, & nous ne pouvons mieux faire, pour terminer, que d'emprunter quelques fragments au diſcours de Samſon :

« Vainement elle appelait à ſon aide ſes vingt-
« quatre ans à peine accomplis, ſes eſpérances à
« peine entrevues & même l'appui des poètes aux-
« quels elle demandait des rôles nouveaux; il fallut à
« la fin qu'elle ſe reconnût vaincue & briſée par cette
« fièvre; & elle partit en diſant qu'elle allait revenir,
« & qu'elle ſerait de retour ici en même temps que ſa
« ſœur Rachel, ſa bien-aimée! Hélas! des deux ſœurs

(1) Rachel écrivait à ſa ſœur Sarah :

« Oui, notre pauvre ſœur eſt malade, bien malade, & je ne puis dire quel ſerrement de cœur j'ai éprouvé quand je ſuis entrée dans ſa petite chambre & que je l'ai vue aſſiſe ſur une chaiſe longue, ſon pauvre corps entouré de coton & de flanelle, ſa figure longue & amaigrie. Je ſuis bien ſouffrante auſſi, & je ne demande pas mieux que de l'être aſſez pour ne pas quitter Pau avant le rétabliſſement de notre pauvre petite ſœur; car je ne veux pas revenir à Paris ſans elle... »

(*Collections d'autographes.*)

« qui étaient parties, une seule revint, celle qui était « tout au loin dans les neiges & les glaces; l'autre, « qui avait cherché un ciel plus doux & des soleils « meilleurs, a rendu le dernier soupir au milieu de « ces montagnes sans printemps. Lente agonie! Epou- « vantable mort!

« .... La pauvre enfant avait tant de peine à se « séparer de la vie & de tout ce qui l'attachait ici-bas! « Trois fois sa famille eut l'espoir de la sauver, & trois « fois il fallut que sa sœur partît en toute hâte & lui « revînt; car, à toute heure, elle appelait sa Rachel « bien-aimée. Enfin, après une lente & cruelle agonie, « elle a rendu au Dieu de ses pères son âme si jeune « & si pure!... »

ROLES CRÉÉS PAR Mlle REBECCA

1848	Catherine . .	*Le Dernier des Kernox*, d'Emile Souvestre.
—	Laodice . . .	*Lucrèce*, de Ponsard.
—	Félicie. . . .	*Les Frais de la Guerre*, de Léon Guillard.
—	Marie	*Blaise Pascal*, de Costa.
—	Marie	*La Vieillesse de Richelieu*, d'Octave Feuillet & Paul Bocage.
1849	Marguerite. .	*Deux Hommes*, d'Adolphe Dumas.
1850	Christine . .	*Une Discrétion*, d'Edouard Plouvier.
—	Rosa.	*Les Amoureux sans le savoir*, de MM. Carré & J. Barbier.
1852	Angélique . .	*Les Droits de l'Homme*, de J. de Prémaray.
1853	Perdica.. . .	*Murillo*, d'Aylic Langlé.



Melle Delphine Fix
Comédie françoise
1850-1863

DELPHINE-ÉLÉONORE

MADEMOISELLE FIX

1850 — 1863

QUOIQUE cette actrice n'ait appartenu à la Comédie-Françaiſe que pendant un petit nombre d'années, nous croyons devoir fixer ici les traces de ſon paſſage ſur notre première ſcène, où ſa beauté, ſa diſtinction, ſa fineſſe enjouée & ſon intelligence l'appelaient à un brillant avenir. Pendant ſon trop court ſéjour, elle a fait applaudir un talent très-remarquable dans les rôles d'ingénues & de jeunes premières de la comédie & du drame, & qui, cer-

Extrait des actes de l'état civil de la commune de Freſnoys-la-Montagne, arrondiſſement de Briey (Moſelle) : « Le dix ſeptembre mil huit cent trente & un, au hameau de Tellancourt, commune de Freſnoys-la-Montagne, eſt née *Delphine-Éléonore*, que ſon père Fiſaac Fix, tuilier, nous a déclaré être iſſue de ſon mariage avec Babette Oury, ſon épouſe. »

tainement, ſerait devenue, plus tard, une des gloires de cette illuſtre ſcène.

Née en Lorraine, où elle paſſa ſon enfance, la jeune Delphine, ayant perdu ſon père, fut amenée, par ſa mère, à Paris, en 1847, & placée, le 30 juin de la même année, au Conſervatoire, dont elle devint bientôt une des meilleures penſionnaires. Elève de Beauvallet, elle obtenait, en 1848, un ſecond prix de comédie & un acceſſit de tragédie. L'année d'après, elle quittait les bancs de l'école, en remportant le premier prix de comédie & le ſecond de tragédie. Quelques mois plus tard, elle débutait à la Comédie-Françaiſe, avec un ſuccès complet.

Sa figure charmante & ſympathique, ſon jeu décent, ſa diction correcte, une candeur, une naïveté empreintes d'une grâce enjouée & mutine, lui conquirent d'abord tous les ſuffrages & la rendirent bientôt une des actrices les plus goûtées de ce théâtre. Malgré tant de raiſons qui militaient en ſa faveur, elle y fit pourtant un ſtage aſſez long, puiſqu'il s'écoula plus de quatre ans avant qu'elle ne reçût la récompenſe de ſon travail & de ſes progrès inceſſants, par ſa nomination de ſociétaire. Ce titre ne fut, d'ailleurs, pour Delphine Fix, qu'un encouragement à redoubler d'ardeur & d'activité, jalouſe de prouver qu'elle en était digne. Elle eut, à partir de ce moment, de brillantes créations, auxquelles elle imprima le cachet de ſon talent ſi fin, ſi délicat. Elle tenait en même temps, avec une ſupériorité inconteſtée, l'emploi des *jeunes*

amoureuſes dans l'ancien répertoire & réaliſait, ſous le double rapport de la beauté & de l'intelligence, le type rêvé par le génie de Molière, d'*Henriette*, de *Marianne* & de leurs charmantes ſœurs. Une gaîté malicieuſe & une vivacité d'expreſſion relevaient encore la grâce de ſon jeu & lui prêtaient un charme piquant. Rappellerons-nous quel adorable Chérubin, quel malicieux Peblo, même après Anaïs Aubert, elle nous montrait dans le *Mariage de Figaro* & dans *Don Juan d'Autriche*, & la Roſine, du *Barbier de Séville*, Abigaïl, du *Verre d'Eau*, qu'elle reprit après Mlle Doze, Léonie, de *Bataille de Dames*, Zoé, de la *Camaraderie*, , Jacqueline, du *Bonhomme Jadis*, Mathilde, de *La Joie fait peur*, rôle dont la teinte mélancolique était rendue avec une vérité ſi touchante. Parmi les rôles de l'ancien répertoire, qu'elle jouait avec le plus de charme, nous citerons ſurtout Henriette, des *Femmes ſavantes*, & Eliante, du *Miſanthrope*. A une repriſe de *Mahomet*, elle s'acquitta du rôle de Palmyre avec un vrai talent.

Delphine Fix fit ſa dernière création, on peut mieux dire, a joué d'original, pour la dernière fois, n'ayant pas eu de tradition, dans la repriſe de *Pſyché*. Elle repréſentait l'Amour, & elle y fut remarquable. Du jeu de cette charmante actrice, de celui de Mlle Favart & de la ſéduction du troiſième acte, il ſe fit un charme pénétrant, qu'on aura peine à renouveler.

Aux rôles de jeunes filles, elle ajouta ceux de jeunes femmes, & ſon talent, conſtamment en progrès, avait atteint tout ſon développement lorſque, en

1863, elle quitta la Comédie-Française pour faire un brillant mariage. Elle était déjà recherchée, depuis quelque temps, par un de ses co-religionnaires (1), d'un esprit particulier, de principes sévères, & aussi ennemi du théâtre que l'orthodoxie catholique avait pu l'être aux XVIIe & XVIIIe siècle. Il était très-épris de Delphine Fix, mais l'idée d'épouser une femme de théâtre, tout irréprochable qu'était celle qu'il aimait, le révoltait au plus profond de ses délicatesses. Ce fut le chef-d'œuvre de Mlle Fix, & sans autre artifice que la grâce naturelle de sa bonté, de ses mérites, de toute sa personne, que d'amener M. S*** à devenir le mari d'une comédienne, encore fallut-il qu'elle cessât de l'être. La jeune actrice avait six mois à faire pour atteindre sa dixième année de sociétariat & pour demander alors à prendre sa retraite. Son futur époux ne voulait pas attendre jusque-là. Elle résolut de s'adresser à l'administrateur de la Comédie-Française (2), en le priant de ne pas lui faire de questions sur son secret, & lui demandant comme une grâce de la laisser disparaître du répertoire & de lui permettre de n'être déjà plus comédienne quoiqu'elle le fût encore. La chose était délicate, mais elle fut si bien conduite que lorsque le moment vint où la nouvelle de ce mariage put être révélée, le Comité, mis au courant par l'administra-

(1) M. Casimir Salvador, un des administrateurs du *Crédit Mobilier*. Il est mort le 29 Juin 1876, après une courte maladie.

(2) M. Edouard Thierry, à l'obligeance de qui nous devons les détails qui précèdent.

teur, délia Mlle Delphine Fix de tout engagement envers lui, &, ſe faiſant un ſcrupule de chercher à la retenir, ne voulut même pas, comme il en avait le droit, rayer d'un trait de plume la penſion des dix ans qu'elle perdait par ſa démiſſion, & ſe réjouit paternellement de voir un honnête homme prendre à la Comédie-Françaiſe une femme digne de lui.

Elle ne jouit pas longtemps de ce changement de poſition & de fortune. Elle avait quitté le théâtre le 1er ſeptembre 1863, & le 11 juin 1864, une mort rapide & cruelle ravit la pauvre femme à l'affection de ſon époux. Celle qui avait été Mlle Fix fut emportée en pleine eſpérance, au moment de ſourire à une petite créature naiſſante. Le théâtre n'avait plus rien à perdre en elle, mais le monde perdit un charme de vertu & de modeſtie ; la charité, une de ſes plus ferventes diſpenſatrices.

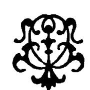
Son mari, qui n'avait invité perſonne du théâtre à la cérémonie de ſon mariage, conſéquent avec lui-même & obéiſſant à un ſcrupule que nous ne prétendons pas expliquer, ne crut pas devoir davantage convier les artiſtes de la Comédie-Françaiſe au ſervice funèbre de la femme qui avait honoré le théâtre par ſon talent & par ſon caractère.

Delphine Fix, lorſqu'elle mourut, n'avait pas encore atteint ſa trente-troiſième année.

ROLES CRÉÉS PAR Mlle FIX

1850 Béatrix . . . . *Un Mariage sous la Régence*, de Léon Guillard.
— Eléonore . . . . . . *Les Contes de la Reine de Navarre*, de Scribe & Legouvé.
1851 Mme Dorigny. . . . . *Christian & Marguerite*, de Pol Mercier & d'Ed. Fournier.
— Léonie. . . . . *Bataille de Dames*, de Scribe & Legouvé.
1852 Marguerite. . . . . . *Diane*, d'Emile Augier.
— Jacqueline. . . . . . *Le Bonhomme Jadis*, de Murger.
— Lucie . . . . *Le Voyage à Pontoise*, d'Alphonse Royer & Gustave Vaez.
— Delphine . . . . . . *Stella*, de Fr. Wey.
— Gabrielle . . . . . . *Les Droits de l'Homme*, de Prémaray.
— Adèle . . . . *Le Cœur & la Dot*, de F. Mallefille.
1853 Lucile. . . . . *Souvenirs de Voyage*, d'Amédée Achard.
— La Vigne moderne. . *Murillo*, d'Aylic Langlé.
1854 Hortense . . . . . . *Mon Étoile*, de Scribe.
— Mathilde. . . . . . . *La Joie fait peur*, de Mme de Girardin.
— Isaure . . . . *La Niaise*, de Mazères.
— Floride. . . . . *Une Tempête dans un Verre d'eau*, de Léon Gozlan.
1855 Olga. . . . . *La Czarine*, d'Hippolyte Romand.
— Caroline. . . . . . . *Péril en la demeure*, d'Octave Feuillet.

1855 Dona Inès. . . . . . *L'Amour & ſon train*, d'Octave Lacroix.
1856 Hélène de Fontenac. *La Joconde*, de Paul Foucher (& Regnier).
— Irma. . . . . *Le Pied d'argile*, d'Eugène Bourgeois.
— Lucile. . . . . *La Statuette d'un grand Homme*, de Léon Guillard.
— Mme Renaud. . . . . *La Diplomatie du Ménage*, de Mme C. Berton.
1857 Iſabelle Cordova. . . *Le Pamphlet*, de Legouvé.
— Claire. . . . . *Le Fruit défendu*, de Camille Doucet.
1858 Alice . . . . *Feu Lionel*, de Scribe & Potron.
— La Comteſſe. . . . . *Qui Femme a, guerre a*, de Mlle A. Brohan.



ÉMILIE-DÉSIRÉE

MADEMOISELLE DUBOIS

1853 — 1871

IL eſt peu d'exemples au théâtre, ſurtout ſur notre première ſcène, d'une vocation auſſi précoce & d'eſpérances ſitôt juſtifiées par le ſuccès, ſemblables à celui que nous offre Mlle Emilie Dubois dans ſa brillante & trop courte carrière.

Deſtinée d'abord à la muſique, elle entra au Conſervatoire à l'âge de treize ans & fut admiſe dans une claſſe de ſolfége ; puis elle paſſa à la claſſe de déclamation dramatique de Samſon, le 28 décembre de la même année. En 1852, le jury lui décerna

---

Extrait des actes de l'état civil du IIIe arrondiſſement : « Le huit mai mille huit cent trente-ſept, acte de naiſſance de *Emilie-Déſirée*, fille légitime de Louis Dubois, commis négociant, & de Marie-Françoiſe-Catherine Legras, ſon épouſe, demeurant rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 59. »



Melle DUBOIS
Comédie françoise
1853-1871

le ſecond prix de comédie à l'unanimité ; elle n'avait manqué le premier que d'une voix.

Mme Emile de Girardin (1) venait de faire recevoir à la Comédie-Françaiſe *Lady Tartuffe.* Il y avait dans cette pièce un rôle de jeune fille dont l'innocence ſemblait compromiſe par une réunion de preuves ſpécieuſes & qui n'avait de défenſe, même aux yeux de ſa mère, que ſon ignorance ingénue. Il fallait pour remplir ce rôle difficile & charmant, une véritable jeune fille dans toute l'acception du mot, preſqu'une enfant, qui, à la grâce naïve de ſon âge, joignît cependant l'intelligence néceſſaire.

Mme de Girardin, ne trouvant pas dans le perſonnel de la Comédie le ſujet qu'elle cherchait, capable à ſon point de vue de bien interpréter le perſonnage de Jeanne, conſulta Samſon qui l'engagea à confier la création de ce rôle enchanteur à ſa jeune élève, dont il lui rendit le témoignage le plus flatteur. Mais celle-ci était encore dans un âge ſi tendre, qu'il fallut que le miniſtre lui accordât une diſpenſe, en bornant pour le moment à ce ſeul rôle ſon apparition ſur la ſcène.

Emilie Dubois, jolie blonde aux yeux bleus, fit donc ſon début dans *Lady Tartuffe*, le jeudi 10 février 1853, avec un ſuccès qui dépaſſa l'attente. Les excellentes leçons de ſon profeſſeur n'avaient pas nui ſans doute au talent dont elle fit preuve ; mais

(1) Mademoiſelle Delphine Gay.

elle ſe montra, de ſon côté, ſi naïvement vraie, ſi charmante de candeur & d'ingénuité, qu'elle réaliſa complètement la délicate création du poète.

Cependant, quoiqu'elle eût été rayée des contrôles du Conſervatoire, le jour même de ſes débuts, ayant ceſſé d'en ſuivre régulièrement les cours, lorſque les repréſentations de *Lady Tartuffe* ceſſèrent (1), Emilie Dubois prit quelques mois de repos qui, d'ailleurs, ne furent pas perdus pour ſes études & elle reparut dans Agnès, de l'*Ecole des Femmes*, rôle qui convenait autant à ſon âge qu'à la nature de ſon talent.

Le 25 février 1854, elle joua d'origine dans la *Joie fait peur*, le délicieux perſonnage de Blanche que Mme de Girardin ſemblait avoir écrit pour elle & dont elle exprima toutes les nuances avec un mélange de ſenſibilité & de gaîté mutine tout-à-fait ſéduiſant. Le ſuccès fut complet &, s'il y avait quelque choſe à craindre dans ce concert de louanges donné à une artiſte de ſeize ans, c'était l'enivrement même de ce triomphe qui ſemblait être trop beau pour être durable : Etourdi de ſon ſuccès, l'artiſte croit n'avoir déſormais plus rien à apprendre, &, tôt ou tard, le public ſe venge en faiſant expier par une ſévérité parfois exceſſive ſes ovations précédentes. Heureuſement que, pour Emilie Dubois, il n'en

(1) A la 27e repréſentation, Rachel fut charmante & terrible ; mais couvant déjà la maladie qui devait l'enlever quatre ans plus tard, elle s'arrêta épuiſée, & ne reprit la pièce qu'à un intervalle aſſez éloigné.

fut ainſi ni de part ni d'autre ; elle montra du zèle & de la docilité, & le public continua d'accueillir en enfant gâté cette blonde & rieuſe jeune fille, qui, en interprétant les rôles d'*amoureuſes* & d'*ingénues* de Molière, en avait, choſe rare au théâtre, à peu près le même âge & paraiſſait ſi naïvement heureuſe de l'intérêt qu'elle inſpirait. A la Comédie-Françaiſe elle était également choyée & fêtée comme l'enfant de la maiſon ; auſſi, le 1er juillet 1855, était-elle, à l'unanimité, reçue ſociétaire. Ce titre, ſi juſtement envié, récompenſe ordinaire de ſervices exceptionnels, devenait pour la jeune Emilie une diſtinction d'autant plus flatteuſe, que ſa jeuneſſe pouvait lui permettre d'attendre patiemment encore quelques années.

Le public ratifia le choix du Comité, ce qui n'arrive pas toujours. Voici donc Emilie Dubois devenue preſque chef d'emploi, & en poſſeſſion des ingénues de l'ancien répertoire & des jeunes filles à marier de la comédie moderne ; juſtifiant le mot prêté à Mlle Anaïs Aubert qui, en la félicitant, lui diſait avec un retour ſouriant ſur ſon paſſé : « Ma chère en-« fant, vous êtes un miroir où je me revois à vingt « ans. »

Elle reprit avec une gaîté empreinte de malice & avec une ſenſibilité mélancolique, le rôle de l'eſpiègle Peblo, dans *Don Juan d'Autriche*, & celui du duc d'Yorck, dans les *Enfants d'Edouard*, deux des meilleures créations de l'aimable actrice qui l'avait pré-

cédée. Elle s'acquitta très-bien aussi du rôle de Chérubin.

Dans les œuvres modernes, les auteurs se plurent à lui confier des rôles en rapport avec ses qualités naturelles : rôles, où la gaîté mutine de l'enfant se mêle à la grâce candide & aux premiers battements de cœur de la jeune fille.

Parmi les pièces où elle parut avec le plus de succès, on doit citer les *Ennemis de la Maison*, & le *Fruit défendu*, de M. Camille Doucet; les *Doigts de Fée*, *Souvent Homme varie*, les *Jeunes gens*, & surtout, le *Duc Job*, où elle eut une brillante création & partagea avec Provost & Got les applaudissements du public & l'intérêt principal.

Avec l'expérience de la scène qu'elle acquérait chaque jour, elle gagna en correction & en vérité de convention ce qu'elle perdit en instincts primesautiers & en naïveté. Toujours accueillie avec faveur dans ses divers rôles, appréciée par la décence de son jeu, elle ne retrouva pourtant jamais au même degré la fièvre d'enthousiasme, la surprise d'enchantement qu'elle avait excitées dans ses deux premières créations (1). Estimée, d'ailleurs, autant qu'aimée au théâtre, & hors de la scène, par sa conduite privée non moins que par son talent, Emilie Dubois pendant seize ans ne connut de la carrière théâtrale que les côtés brillants & flatteurs. Elle vivait en famille, heureuse

(1) *Lady Tartuffe* & *la Joie fait peur.*

& confidérée, dans une pofition de fortune qu'elle devait à fon travail, lorfqu'une maladie douloureufe vint tout-à-coup s'abattre fur cette gracieufe créature, arrêter fes études & brifer une carrière dont l'avenir paraiffait affuré. Elle partit pour la Suiffe, efpérant combattre le mal & recouvrer la fanté ; mais loin de là ! Le mal fit des progrès qui le rendirent bientôt incurable, & l'emporta le 22 octobre 1871 (1). Ses obfèques eurent lieu à Saint-Thomas-d'Aquin & fon inhumation au Père-Lachaife.

Elle était âgée de trente-trois ans; mais grâce à fes traits enfantins, à la délicateffe de fes formes, elle perdait au moins dix années à la fcène. On regretta vivement en elle la femme & l'artifte ; mais tout en rendant juftice à fon gracieux talent & aux heureux dons qu'elle tenait de la nature, nous croyons qu'elle avait donné la mefure de ce talent, mûri avant l'âge & heureufement maintenu par l'étude, auquel, néanmoins, la fpontanéité & l'originalité faifaient défaut & qui ne fe ferait certainement pas élevé plus haut.

(1) Elle eft morte rue de l'Univerfité, n° 16.

ROLES CRÉÉS PAR Mlle DUBOIS

1853 Jeanne . . . . . *Lady Tartuffe*, de Mme de Girardin.
— Dorothée. . . . *La Pierre de Touche*, d'Emile Augier & J. Sandeau.
1854 Blanche. . . . . *Le Joie fait peur*, de Mme de Girardin.

1854 Hélène. . . . . *Les Ennemis de la maison*, de Camille Doucet.
1855 Antoinette . . . *Les Jeunes gens*, de Léon Laya.
— Marie Lecsinska. *Le Gâteau des Reines*, de Léon Gozlan.
— Henriette. . . . *Les Pauvres d'esprit*, de Léon Laya.
— Doña Carmen. . *L'Amour & son train*, d'O. Lacroix.
1856 Mlle de Brie. . . *Les Muses de Molière*, de Philoxène Boyer.
— Andrée. . . . . *Comme il vous plaira*, de Georges Sand.
1857 Hélène. . . . . *Un Vers de Virgile*, de Mélesville.
— Jeanne. . . . . *Le Fruit défendu*, de Camille Doucet.
1858 Berthe . . . . . *Les Doigts de Fée*, de Scribe & Legouvé.
1859 Lydia. . . . . . *Souvent Homme varie*, d'A. Vacquerie.
— Emma . . . . . *Le Duc Job*, de Léon Laya.
1861 Valentine. . . . *Un jeune Homme qui ne fait rien*, de Legouvé.
1863 Thérèse. . . . . *Moi!* de Labiche & E. Martin.
1867 Clotilde. . . . . *Les Roses jaunes*, d'Alphonse Karr.
— Blanche . . . . Mme *Desroches*, de Léon Laya.
1868 Doris. . . . . . *Le Coq de Mycille*, de Trianon.
1869 Lucienne. . . . *Un Mari qui pleure*, de Préval.







Mlle DUPUIS
Comédie françoise
1808 - 1835

ROSE-GABRIELLE-DÉSIRÉE

MADEMOISELLE DUPUIS

1808 — 1835

MADEMOISELLE DUPUIS appartient encore à notre époque &, à ce titre, n'aurait pas dû prendre place dans notre galerie. Mais cette comédienne, d'un talent ſi aimable, eſt rentrée dans la vie privée ; elle n'eſt plus qu'un ſouvenir cher

---

Extrait du regiſtre des baptêmes de la paroiſſe Notre-Dame de Poiſſy: « L'an mil ſept cent quatre-vingt-onze, le 8 mars, a été par nous vicaire ſouſſigné, baptiſée une fille, née d'hyer du légitime mariage de Jean-Charles Dupuis, marchand en cette ville, & de Gabrielle-Françoiſe Lorantot, qui a été nommée *Roſe-Françoiſe-Gabrielle*. Le parrain a été Louis-Nicolas Portier-Pagnon (*); la Marraine a été Roſe Drouet, qui tous deux ont ſigné avec nous.

(*) Père de *Saint-Aulaire* (Pagnon-Portier), l'ancien ſociétaire de la Comédie-Françaiſe.

aux amis de l'art théâtral, qu'il eſt bon de remettre ſous les yeux de la jeune génération.

On remarquait en 1805, au théâtre d'Élèves de la rue de Thionville, parmi les enfants compoſant cette troupe-miniature, d'où ſont ſortis des ſujets qui ſe ſont fait un nom ſur des ſcènes plus relevées, on remarquait, diſions-nous, une jeune fille de treize à quatorze ans, répondant au nom gracieux de Roſe, dont elle avait toute la fraîcheur. Sa taille bien priſe, ſon maintien noble & décent, ſon air diſtingué en faiſaient dès lors une actrice remarquable pour l'avenir. Elle jouait les rôles d'amoureuſes & de jeunes-premières dans les petites pièces du répertoire; l'année même de ſon admiſſion, elle jouait le rôle principal dans le *Mariage en poſte*, comédie de Laffilard (1), entre autres rôles, & créait avec applaudiſſements ceux de Marianne, dans la pièce de *Marianne & Dumont*, de Rouhier-Deſchamps; de Clariſſe, dans *le Protecteur de ſoi-même*, comédie d'Alphonſe Huillard, & avec un talent au-deſſus de ſon âge, créait le perſonnage de Ninon de Lenclos, dans une bluette de circonſtance, intitulée : *Collin d'Harleville aux Champs-Elyſées*.

A la ſuppreſſion de ce petit théâtre, en 1807, la jeune Roſe Dupuis reçut des propoſitions du Vaude-

(1) Plus connu comme auteur dramatique & chanſonnier, ſous le pſeudonyme de DÉCOUR; petit boſſu, que nous avons vu plus tard terminer ſa carrière de dramaturge au modeſte théâtre Comte, dont il fut un des fourniſſeurs les plus féconds.

ville, qu'elle refuſa pour accepter celles plus avantageuſes que lui offrait la Porte-Saint-Martin. Elle entra à la même époque au Conſervatoire, qui venait de rouvrir ſes cours de déclamation dramatique. Elle y eut pour profeſſeur Dazincourt, qui, frappé de ſa beauté & de ſon élégance innée, la prit en amitié, en fit ſon élève particulière & la fit débuter à la Comédie-Françaiſe, à l'expiration de ſon engagement avec la Porte-Saint-Martin, où elle venait de créer avec un grand ſuccès le rôle principal dans les *Frères à l'épreuve*, de Pelletier-Volmérange.

Mlle R. Dupuis débuta, le 16 février 1808, dans les deux genres, ſelon les preſcriptions du règlement, par les rôles d'Andromaque & d'Iſabelle, de *l'Ecole des Maris*, devant Napoléon, qui aſſiſtait ce ſoir-là à la repréſentation.

Une figure attrayante, un organe aux inflexions careſſantes, une ſéduiſante tournure, un jeu ſimple & naturel, des geſtes gracieux, une diction correcte, diſpoſèrent favorablement les juges, alors plus ſévères qu'aujourd'hui. Ce premier début fut ſuivi, dans le courant de mars & d'avril, de neuf autres qui confirmèrent le ſuccès de la première ſoirée. Un rôle, ſurtout, celui d'Agathe, dans les *Folies amoureuſes*, enleva tous les ſuffrages & lui valut, de la part d'un poète enthouſiaſte du parterre, un diſtique, dont l'intention ne ſuffiſait pas pour excuſer le tour banal. Jouant ſur le prénom de la jeune artiſte, l'improviſateur s'écriait en ſon délire poétique :

« Une rofe & l'aimable Rofe
Sont à peu près la même chofe. » (1)

Au refte, ce joli prénom, fuivi du nom de famille, infpira plus d'un madrigal galant, dont les attraits de l'actrice excufaient du moins l'idée. Nous n'en citerons qu'un pour exemple :

« A l'éclat de la *rofe*, difait-on, elle joint la fraîcheur *du puits*.

Chaque fois qu'elle paraiffait dans le rôle d'Agathe, cité plus haut, le public manquait rarement de lui faire l'application de la pièce :

« La friponne, ma foi, joue à charmer fes rôles ».

Reçue penfionnaire deux mois après fes débuts, M[lle] Dupuis fit partie des artiftes de la Comédie-Françaife défignés pour aller donner à Erfurt des repréfentations devant *le parterre de rois*, promis à Talma par Napoléon. On fait que les comédiens reçurent à cette occafion des gratifications fplendides. M[lle] Rofe Dupuis eut pour fa part 3,000 francs. (2).

(1) Ce diftique, qu'on croirait détaché d'un mirliton, fut jeté sur la fcène par fon auteur, & relevé par Caumont, qui rempliffait le rôle d'Albert, & qui, fidèle à fon perfonnage de tuteur rébarbatif, déchira le papier en faifant obferver qu'il était défendu de réciter fur la fcène autre chofe que ce qui fe trouvait dans la pièce; mais l'auteur, qui ne voulait pas en être pour fes frais d'imagination, les fit inférer dans le *Journal de Paris*, d'où nous les extrayons.

(2) Elle n'avait pourtant joué qu'une feule fois. Encore n'obtint-

De retour à Paris, elle fut claſſée pour les rôles de jeunes premières, à la ſuite de Mmes Volnais & Bourgoin, qui tenaient en chef cet emploi, & en 1809, 1810 & 1811, fit un ſervice actif dans les repriſes des comédies du répertoire, où, en l'abſence de rôles nouveaux, que, ſelon l'uſage, ſe réſervaient excluſivement ſes deux anciennes, elle trouva, cependant, moyen de ſe diſtinguer. Le rôle de Catherine, de la *Belle Fermière*, particulièrement, lui fit autant d'honneur qu'une création. Nous citerons encore le rôle de Galathée, dans le *Pygmalion*, de J.-J. Rouſſeau, repris le 17 octobre 1811, où ſa beauté & ſes grâces ſéduiſantes firent ſenſation.

Le 1er juin 1812, elle devint ſociétaire, à la condition, toutefois, de joindre aux rôles d'amoureuſes & de jeunes premières de la comédie l'emploi des grandes *confidentes* de la tragédie, qu'elle tint, d'ailleurs, avec un ſuccès ſoutenu, & auquel ſon jeu ſage & réglé, ſa diction irréprochable & ſon extérieur avantageux, donnèrent une importance que n'ont point d'ordinaire ces rôles ſacrifiés & confiés aux duègnes.

Dans la comédie, elle reprit en *double* les rôles de Mlles Mars & Leverd, & s'y fit applaudir. Elle crut alors pouvoir demander à ceſſer de paraître dans les rôles de *confidentes;* on le lui promit, tout en

elle de jouer Palmyre, de *Mahomet*, que ſur l'ordre formel de M. de Rémuſat, Mlle Bourgoin s'y oppoſant comme chef d'emploi. (*Documents hiſtoriques ſur la Comédie-Françaiſe*, par E Laugier.)

maintenant cette clauſe dans ſon engagement écrit; auſſi, qu'advint-il de cette reſtriction? C'eſt que, lorſqu'en 1822, la Comédie, ſupportant avec impatience la ſuprématie autoritaire de Mlle Mars, voulut lui oppoſer une rivale en Mlle Mante, qui, malgré des débuts brillants, dut céder le premier rang à ſa fière rivale, Mlle Dupuis, aux termes de ſon engagement, & malgré ſes ſervices acquis & ſes qualités réelles, vit, à ſon détriment, la nouvelle venue entrer en poſſeſſion des premiers rôles. Cependant, la part qui lui était laiſſée dans le répertoire lui offrait encore de fréquentes occaſions d'affirmer un talent que l'étude avait perfectionné, & que les auteurs ſurent reconnaître en lui confiant, dans les ouvages modernes, d'importantes créations, en tête deſquelles nous ſignalerons la ducheſſe de Villeroy, dans *Jacques Clément*, l'impoſante marquiſe de Luſigny, dans la *Famille de Luſigny*, Mme de Pompadour, dans *Voltaire & madame de Pompadour*, Marie de Médicis, dans *Richelieu*, Mme Marthe, dans *Bertrand & Raton*, &, enfin, *Catherine de Médicis*, dans *le Charles IX*, de Roſier. Placée au ſecond rang qu'elle avait adopté, elle fut plus d'une fois ſe faire remarquer dans le premier. Mlle Dupuis fut une des dernières expreſſions de la haute comédie & le reflet, un peu pâle, mais diſtingué de Mlle Louiſe Contat, dans les rôles de princeſſes & de grandes dames, dont elle reproduiſait les types ſur la ſcène.

Dans les dix dernières années de ſa carrière, elle avait pris l'emploi des jeunes veuves. Dans cet emploi

qui devait réunir à la maturité de l'âge, les grâces encore attrayantes de la beauté, cette actrice se montra véritablement grande dame, & nous paraît avoir été supérieure à Mlle Mante, qu'un embonpoint précoce força à quitter de bonne heure les *grandes coquettes*, & dont le jeu dans les rôles analogues garda toujours quelque chose de sec & d'impérieux.

Modeste, zélée, toute de dévoûment pour sa Compagnie, & n'ayant jamais cessé d'être bien accueillie par le public, Mlle Dupuis, après vingt-cinq ans de services, prit, en 1835, sa représentation de retraite, qui se composa de la *Coquette corrigée* & du *Bourgeois gentilhomme*, avec la cérémonie. Elle fut sincèrement regrettée.

Elle s'est retirée à Nemours, non loin de Fontainebleau, avec une pension de 6,400 fr., qu'elle a bien gagnée.

RÔLES CRÉÉS PAR Mlle DUPUIS

1815 Julie . . . . *Racine & Cavoye*, d'Etienne.
— Mme de Limeuil . . . . . *La Méprise*, de Mme *** (de Bawr).
1816 Cléophile . . . . *La Comédienne*, d'Andrieux.
— Clémence . . . . *Le Mariage de Robert de France*, de Vieillard.
— Mme de Volmar . . . . . *Laquelle des Trois?* de Mme Talma.

1816 Rose . . . . *La fête de Henri IV*, de Rougemont.

— Héloïse. . . . . *L'Anniversaire*, de Rancey & Théaulon.

— Clara. . . . . *Les deux Seigneurs*, de *** (Planard).

1817 Cécile . . . . *Le Trésor*, d'Andrieux.

— Amélie . . . . *La Manie des Grandeurs*, d'Alexandre Duval.

1818 Mathilde . . . . *Le Manteau*, d'Andrieux.

1819 Eugénie . . . . *Orgueil & Vanité*, de Souques.

— Pauline. . . . . *Les Femmes politiques*, de Gosse.

— Eliante . . . . *L'Irrésolu*, d'O. Leroy.

— Ermine. . . . . *Le Frondeur*, de Royou.

— Mme de Laurval. . . . . *Les deux Méricour*, de Mme Talma.

1820 Agathe . . . . *Le Folliculaire*, de de la Ville de Mirmont.

1821 Mme de Saint-Léger. . . *Le Mari & l'Amant*, de Vial.

— Emilie . . . . *Falkland*, de Laya.

1823 Elise . . . . *L'Auteur malgré lui*, de Mimaut.

— Mme Valmont . . . . . . *Le Jaloux malgré lui*, de Delrieu.

— Mme de Préval . . . . . *L'Education*, de Cas. Bonjour.

1824 Mme Franval . . . . . . *Le Mari à bonnes fortunes*, du même.

1825 Mme de Rosbelle . . . . *Le Roman*, de de la Ville de Mirmont.

— Mme de Belmar . . . . . *L'Auteur & l'Avocat*, de Paul Duport.

— Jenny de Beaufort . . . *Lord Davenant*, de Gensoul, Vial & Milcent.

1825 Mme Dubreuil. . . . . . *Le Veuvage interrompu*, de Bayard.

1826 Mme Dermincourt. . . . *Le Portrait d'un Ami*, de Musnier-Desclozeaux.

— Hortense . . . . *Le Duel*, de Léon Halevy & (A. Sanson).

— La Comtesse . . . . . . *L'Intrigue & l'Amour*, de de la Ville de Mirmont.

— Maria. . . . . *Le Tasse*, d'Alexandre Duval.

1827 Juliette. . . . . *Le Premier Venu*, de Vial.

— La Comtesse . . . . . . *Les trois Quartiers*, de Picard & Mazères.

1828 Mme Gemonval . . . . . *L'Ecole de la Jeunesse*, de X. Draparnaud.

1829 Mme Dormon . . . . . . *Le Complot de famille*, d'Alexandre Duval.

— Mme Corbineau . . . . . *Une Journée d'Election*, de de la Ville de Mirmont.

1830 Hortense . . . . *L'Envieux*, de H. Dorvo.

— Mme de Saintive. . . . . *La Dame & la Demoiselle*, de Mazères & Empis.

1831 La baronne d'Orthis . . *Les Intrigants ou la Congrégation*, de de la Ville de Mirmont.

— Lucile . . . . *Camille Desmoulins*, de H. Blanchard & J. Maillan.

— Hortense . . . . *L'Amitié des Femmes*, de Lafite.

— La duchesse de Villeroi. *Jacques Clément*, de d'Epagny.

— La marquise de Lusigny. *La Famille de Lusigny*, de Fr. Soulié & Ad. Bossange.

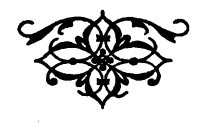
1832 Mme de Pompadour. . . *Voltaire & Mme de Pompadour*, de Ch. Desnoyers & Lafite.

— Mme d'Armely . . . . . *Clotilde*, de F. Soulié & A. Bossange.

1833 Polly. . . . . *Clariſſe Harlowe*, de Dinaux (P. Goubaux & Beudin).
1833 Marthe . . . . *Bertrand & Raton*, d'E. Scribe.
1834 Iſabelle. . . . . *Don Sanche d'Aragon*, de Corneille, retouché en 3 actes, par Mégalbe (Planat).
— La Comteſſe . . . . . . *Une Liaiſon*, d'Empis & Mazères.
— Catherine de Médicis. . *Charles IX*, de Roſier.
1835 Marie de Médicis . . . . *Richelieu*, de L.-N. Lemercier.
— La Baronne. . . . . . . *Lavater*, de Briſſot & Rochefort.



TABLE DES MATIÈRES




S·IOANNES·
IN PRIN CIPIO
ERAT VER BVM

GALERIE HISTORIQUE

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT

A LA TROUPE DE TALMA

Depuis le commencement du siècle jusqu'à l'année 1853.

PAR

E.-D^{is} DE MANNE

ET

C. MENETRIER

ORNÉE DE PORTRAITS GRAVÉS A L'EAU-FORTE

PAR M. FUGÈRE

Ludimus effigiem vitæ.



LYON

N. SCHEURING, EDITEUR

M DCCC LXXVI



